

LES BELLES IMAGES

31 DÈC 1914

20 Août 1914

10 CENTIMES

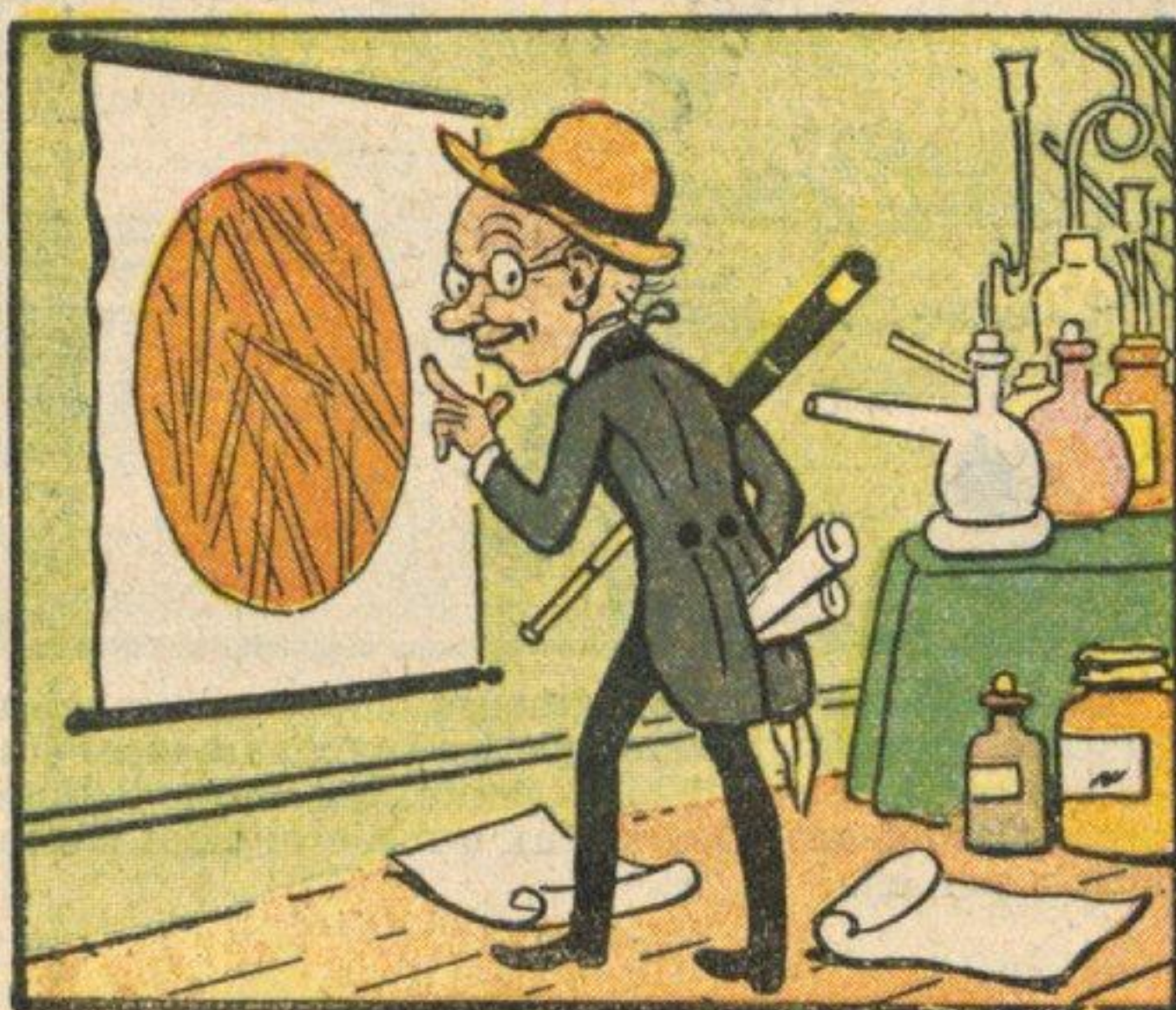
ABONNEMENTS :

France : Un an... 6 fr.
— Six mois 3.50
Étranger : Un an. 8 fr.

DANS LA PLANÈTE MARS, par G. RI



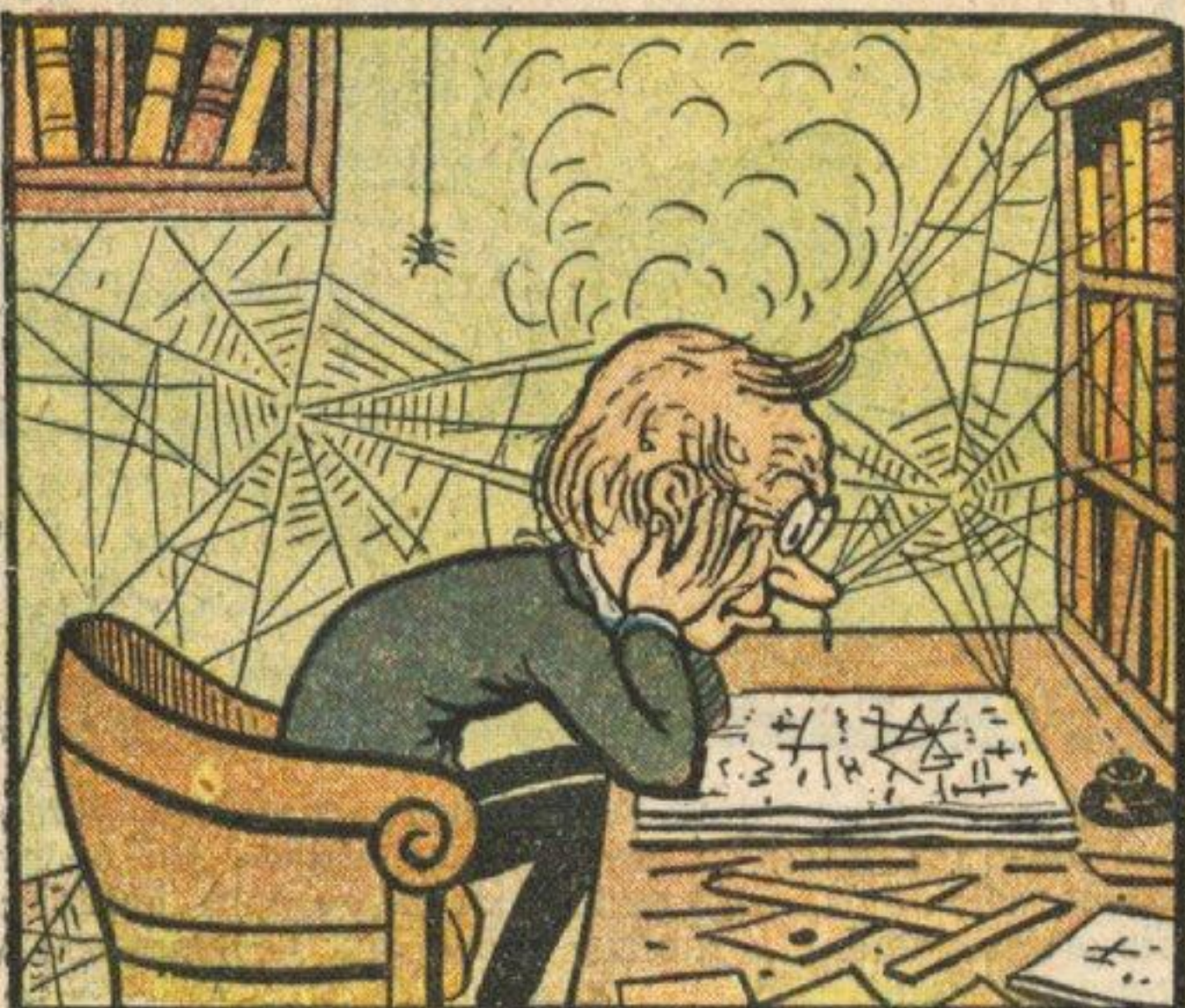
Le professeur Polycarpe est un savant émérite, passionné pour toutes les sciences et surtout la physique et l'astronomie. Son ambition serait de résoudre la question de la pluralité des mondes habités. Pour cela il faudrait pouvoir se rendre dans les autres planètes, et jusqu'ici la chose n'a été réalisée que dans l'imagination des romanciers.



« Ainsi voici d'abord la planète Mars. Ces lignes que nous apercevons, se dit Polycarpe, sont probablement des signaux qu'elle nous adresse. N'est-il pas enrageant de ne pouvoir lui répondre, et plus enrageant encore de penser que sur cette planète, probablement plus avancée que nous, quantité de découvertes importantes ont dû être faites, et que...



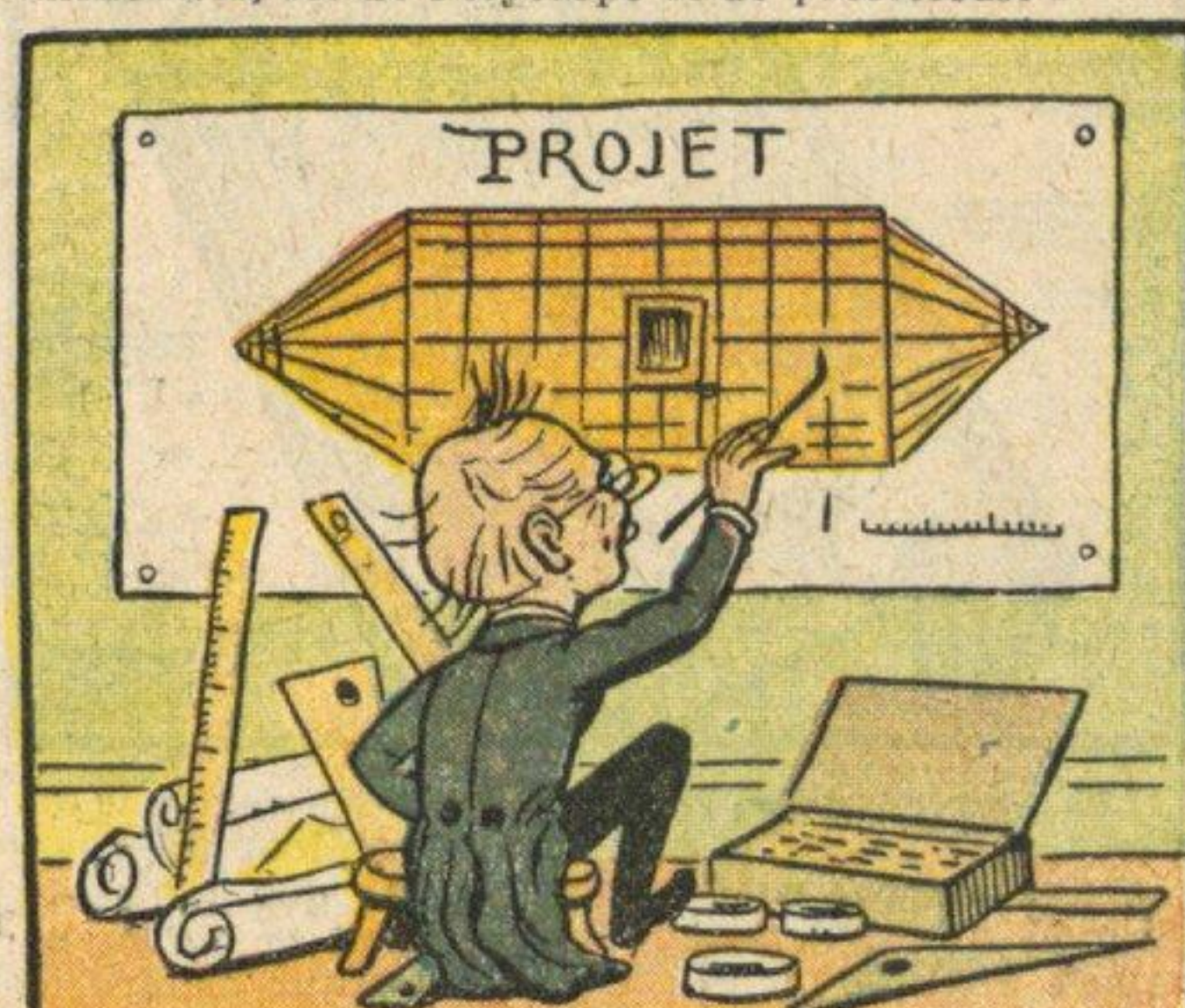
... nous ignorerons toujours. Eh bien! non et non, affirme le savant, les ballons n'ont pas dépassé 11.000 mètres d'altitude, les aéroplanes ont besoin de l'air pour s'y appuyer et la couche d'air n'est que d'une trentaine de kilomètres. Après cela le vide, ou plutôt l'éther. Eh bien! je trouverai le moyen de surmonter toutes ces difficultés, foi de Polycarpe et de professeur. »



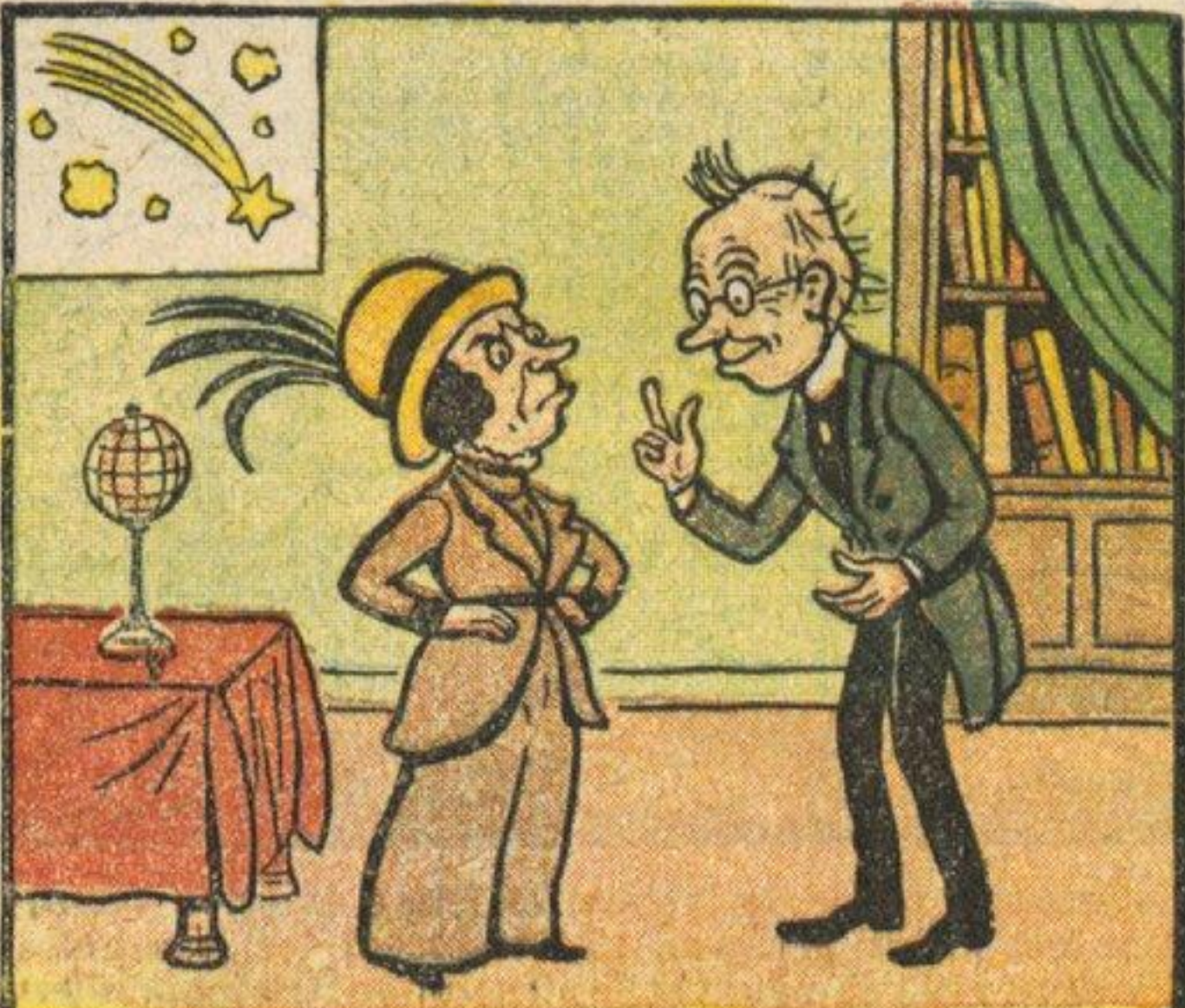
Et là-dessus notre savant de passer des jours et des nuits dans de profondes recherches, qui font bouillir son cerveau prêt à éclater, sans qu'aucun résultat couronne ses efforts. Un homme ordinaire aurait abandonné la partie, mais Polycarpe est d'une ténacité telle que rien ne le rebute. Aussi, une belle nuit...



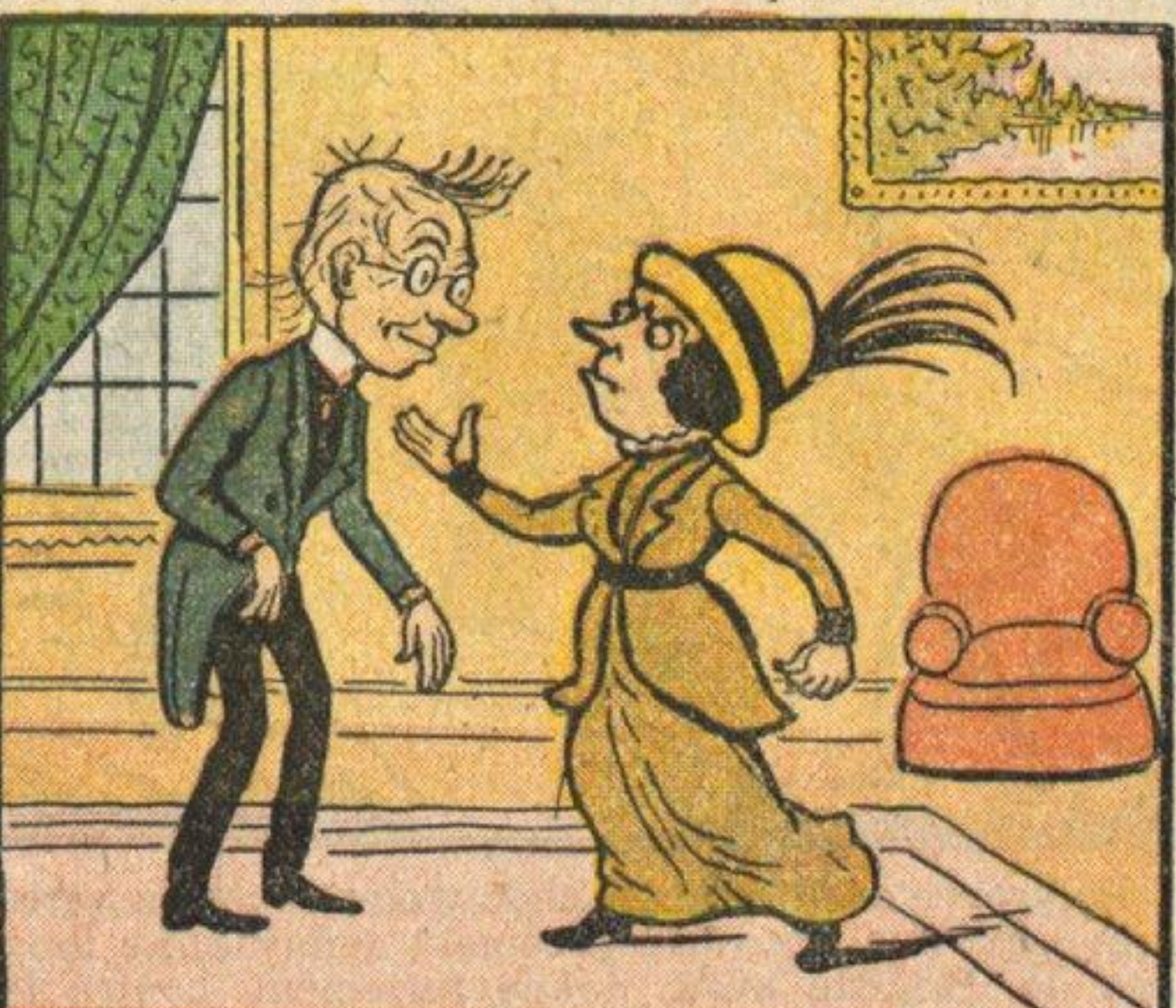
... l'entend-on pousser un « hurra » de triomphe : il a trouvé! En faisant passer un courant électrique à travers certains liquides chimiques et en chargeant une plaque de cuivre du fluide ainsi obtenu, il arrive à annuler la force de la pesanteur. Cette découverte merveilleuse, avec ses applications, qu'il voit comme dans un rêve, c'est la réalisation de son plus cher désir...



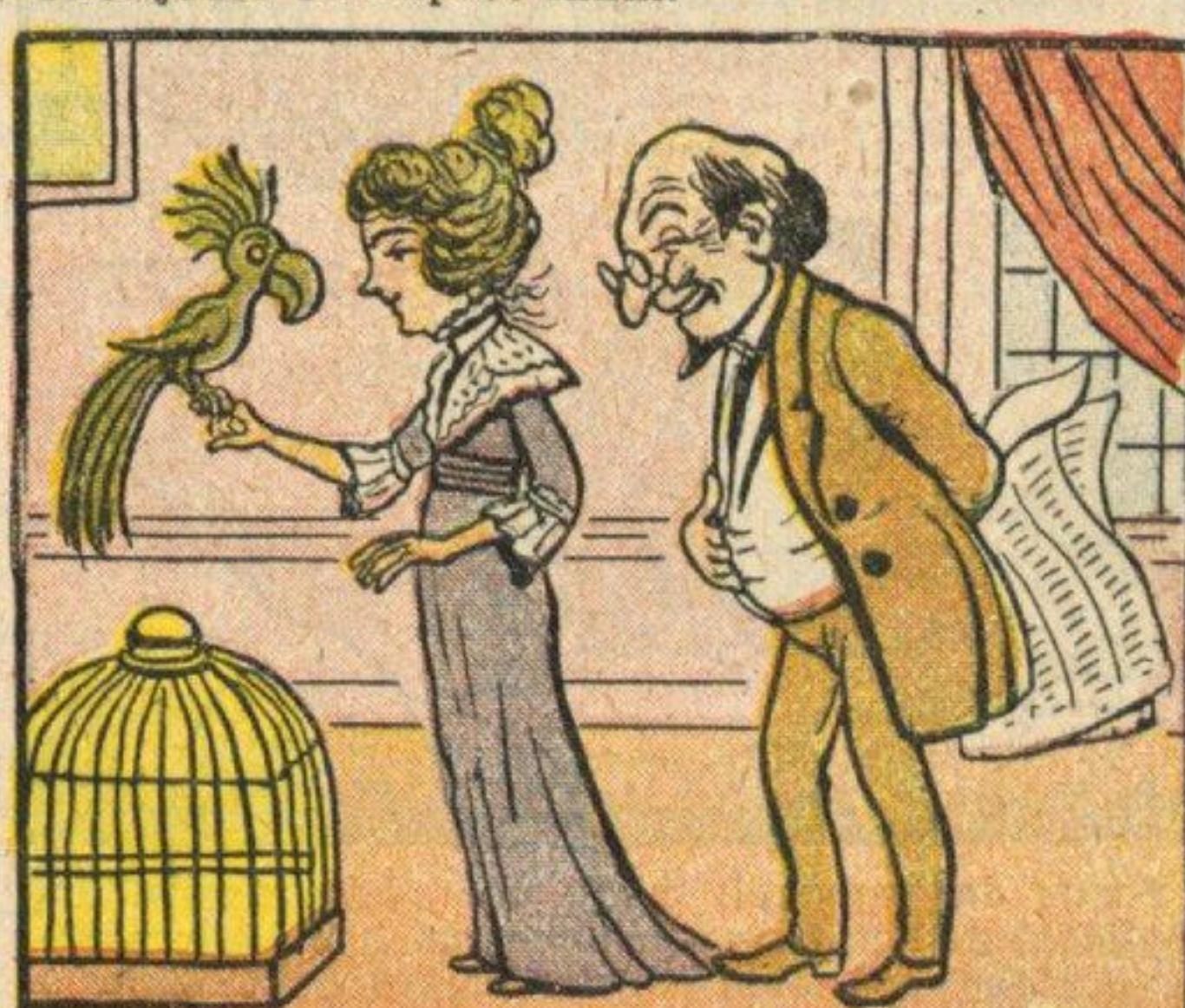
... c'est la possibilité d'aller dans les autres planètes. Mettant immédiatement son idée à exécution, Polycarpe établit le plan d'un appareil en cuivre, à facettes isolées les unes des autres, et pouvant être chargées à son gré de ce fameux fluide qui doit dompter la pesanteur, appareil qui va lui permettre de se jouer de l'espace infini.



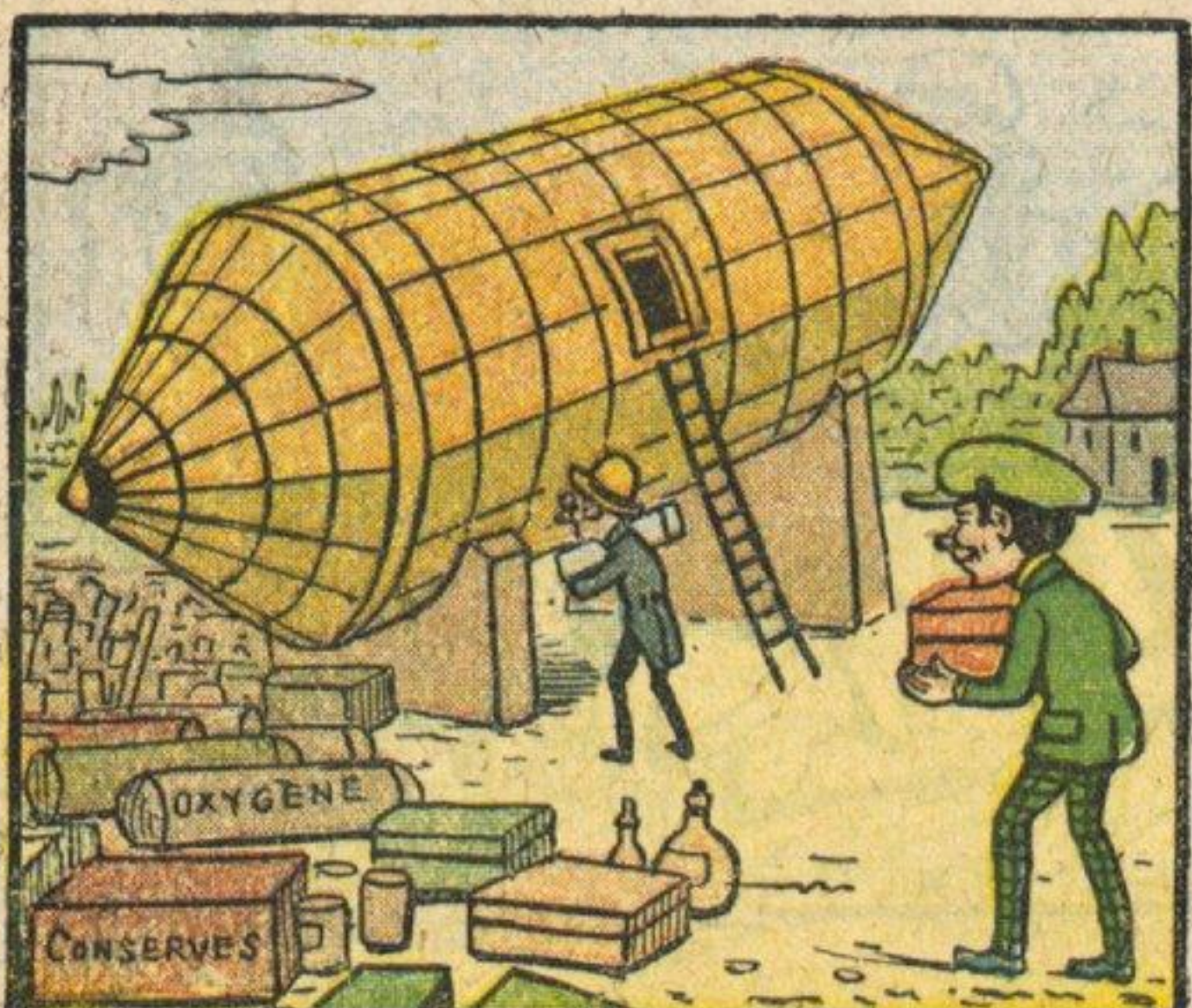
Le savant fait part, à la fois de sa découverte et de ses projets, à sa sœur Brigitte avec laquelle il a toujours vécu depuis sa plus tendre enfance. Polycarpe, qui s'attendait à une explosion de joie, voit, au contraire, le visage de la vieille fille se rembrunir de plus en plus, son air devenir agressif.



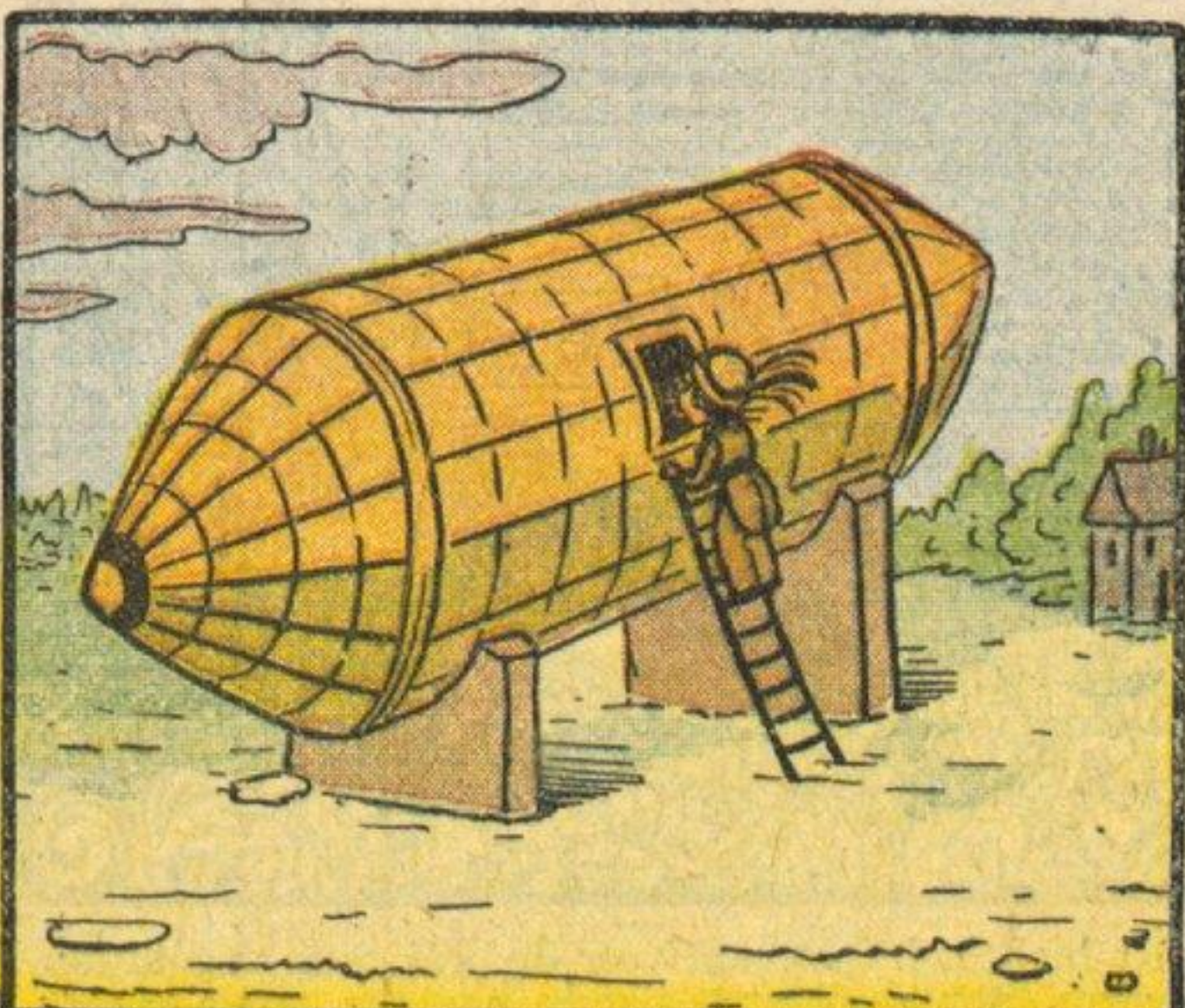
Et finalement elle éclate en une véhémence sortie contre l'égoïsme des hommes. Comment! ce frère qu'elle a tant choyé, tant gâté, à l'intention de la quitter, et cela justement au moment où elle-même avait formé le projet de lui faire épouser...



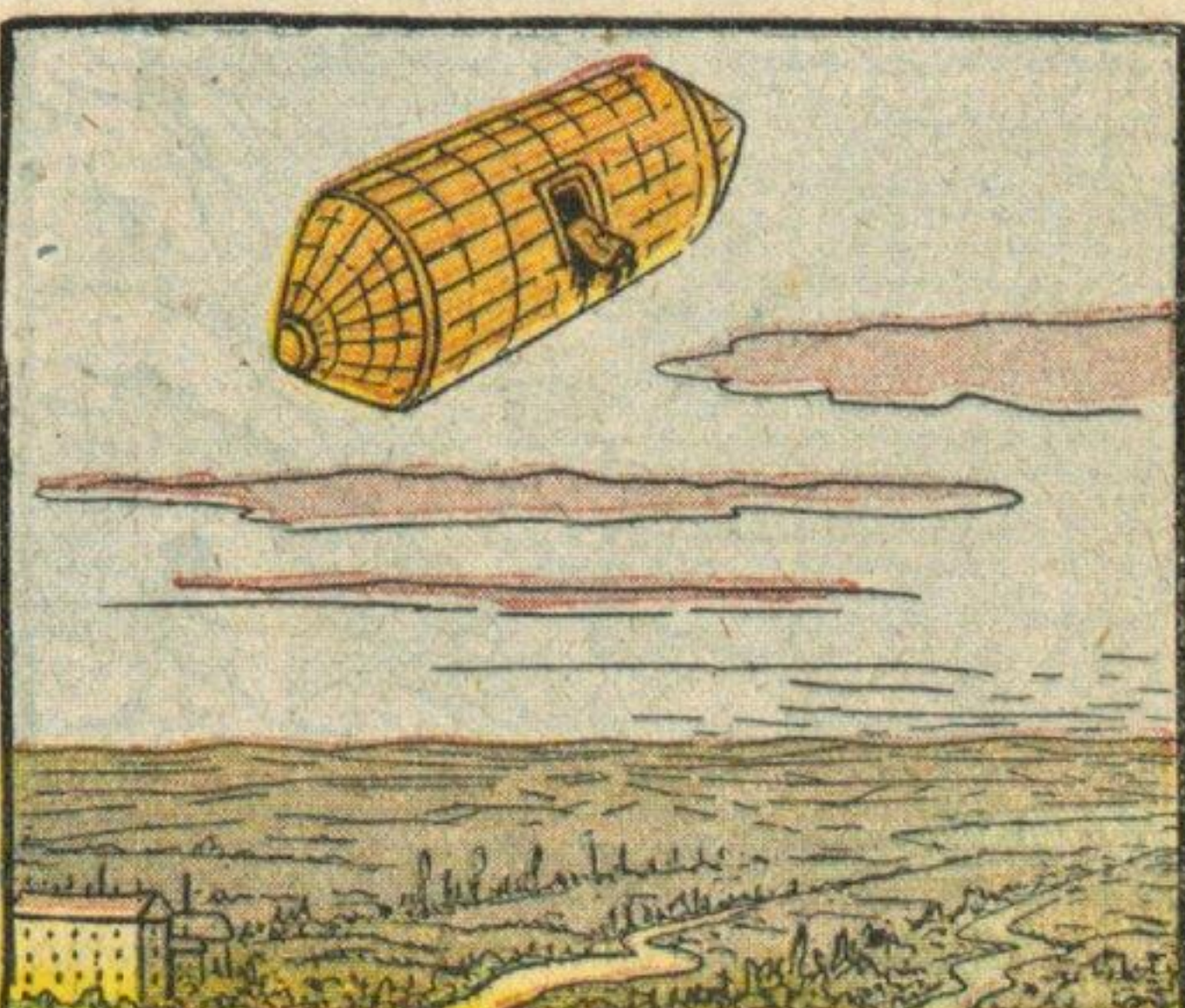
... une délicieuse et timide jeune fille d'une quarantaine d'années, habitant avec son père le fond d'une province, et si bien élevée qu'elle n'avait jamais cherché jusqu'ici qu'à apprivoiser des perroquets.



Si séduisant que soit ce projet matrimonial, Polycarpe préfère y renoncer et continue de se préparer à sa grandiose entreprise. L'appareil est prêt, son compagnon tout trouvé sera son domestique Nigodot, dont le dévouement lui est tout acquis.



Enfin tout est terminé, Polycarpe et son compagnon Nigodot sont embarqués. L'appareil va se charger de fluide, il ne reste plus qu'à enlever l'échelle et à s'envoler, quand tout à coup apparaît à l'orifice la figure, convulsée de colère et de désespoir, de Mlle Brigitte.

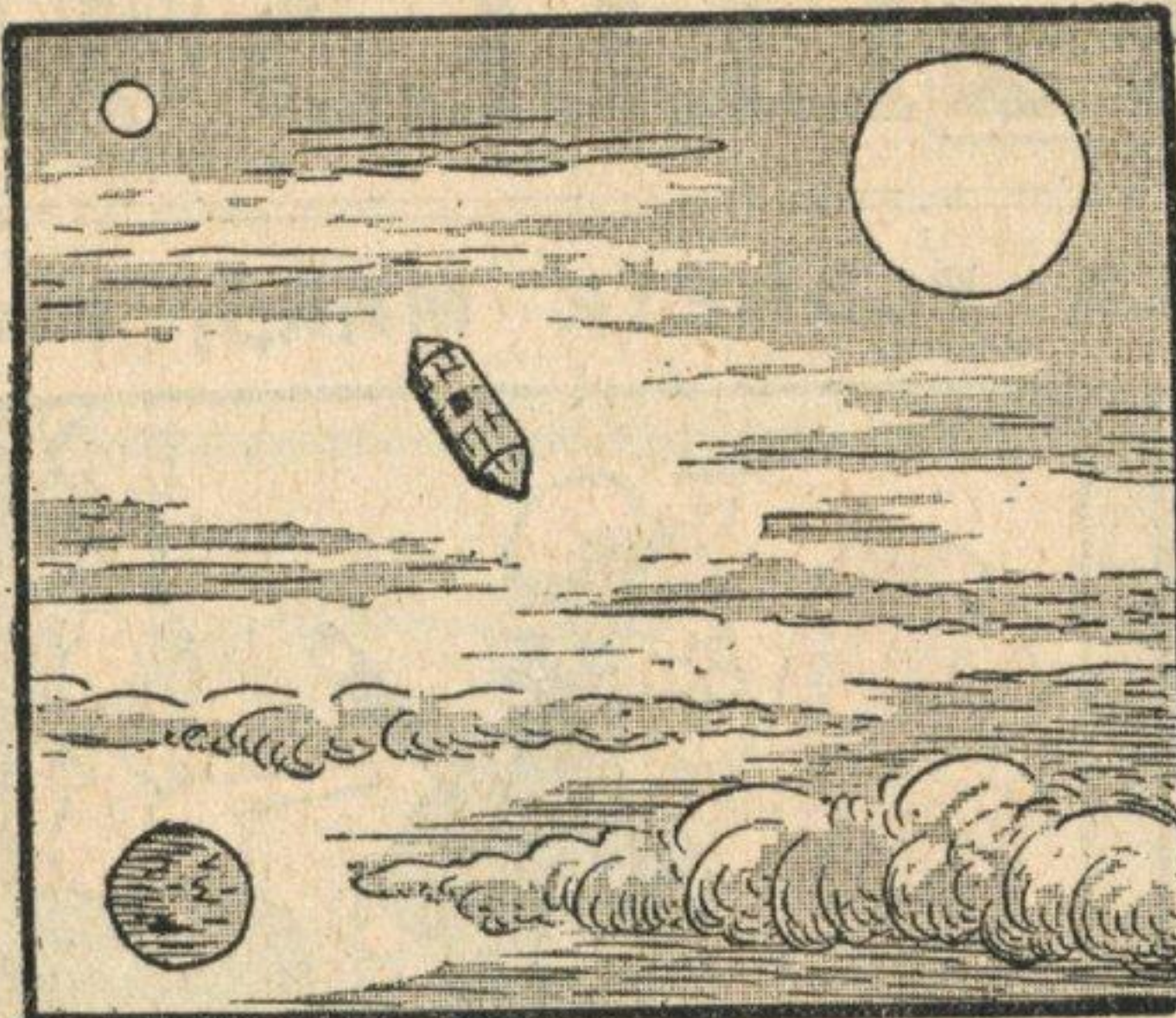


Son frère, qui ne peut empêcher le fluide dont l'appareil est chargé, d'agir, lui crie de se sauver, mais elle se cramponne désespérément et l'engin l'enlève, malgré ses protestations véhémentes : « — Mon frère, je ne vous pardonnerai jamais ça! »
(Voir la suite page 2.)

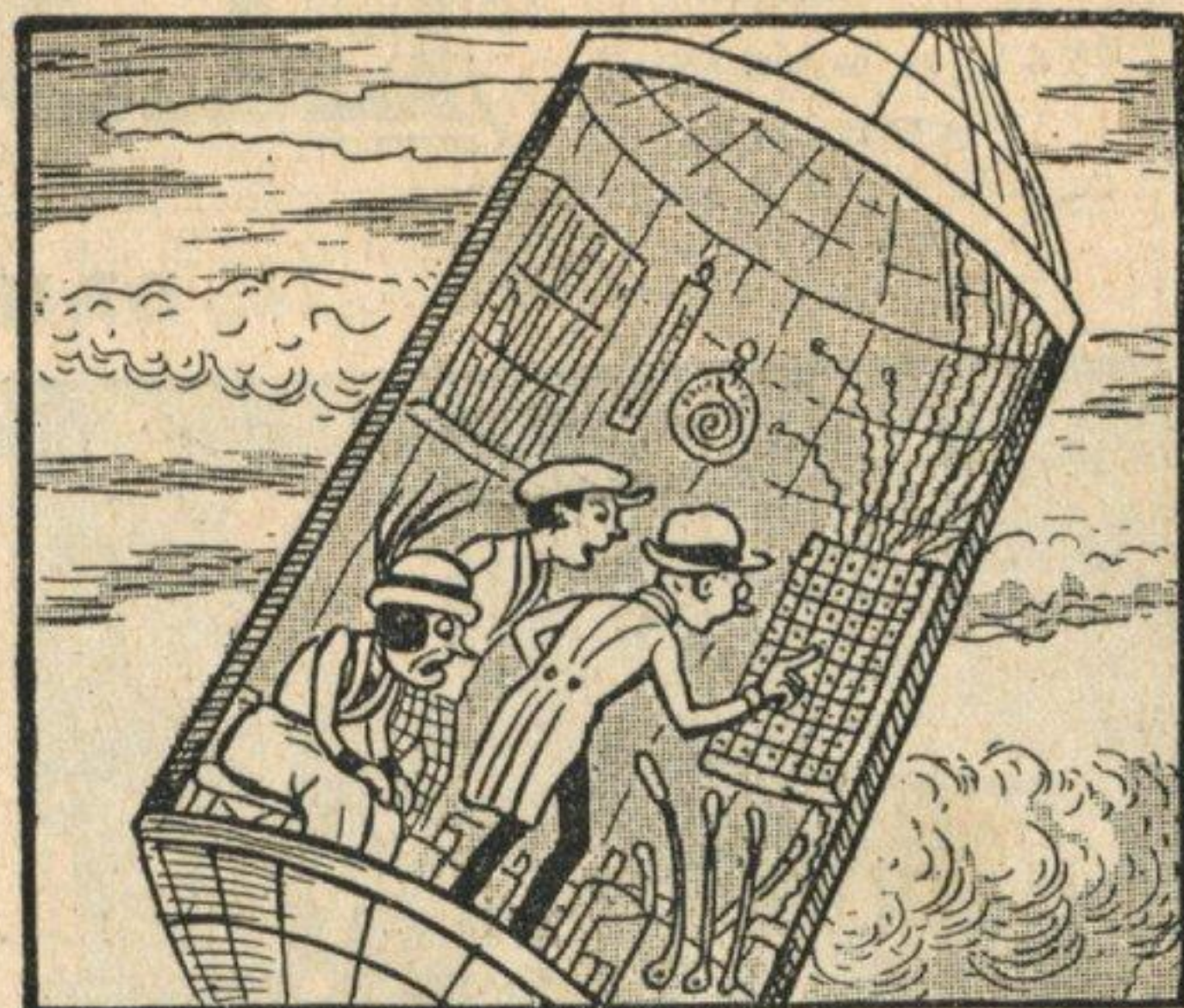
DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



On la hisse à l'intérieur. Comme bien on pense, après de pareilles émotions, elle s'évanouit, et tandis qu'on lui fait respirer des sels, Polycarpe est tout à la conduite de son appareil qui parcourt l'espace avec la rapidité d'un bolide. Lorsque la vieille fille revient à elle, c'est à peine s'il lui reste la force d'injecter son frère, mais elle répète constamment : « — Polycarpe, je ne vous pardonnerai jamais ça ! »



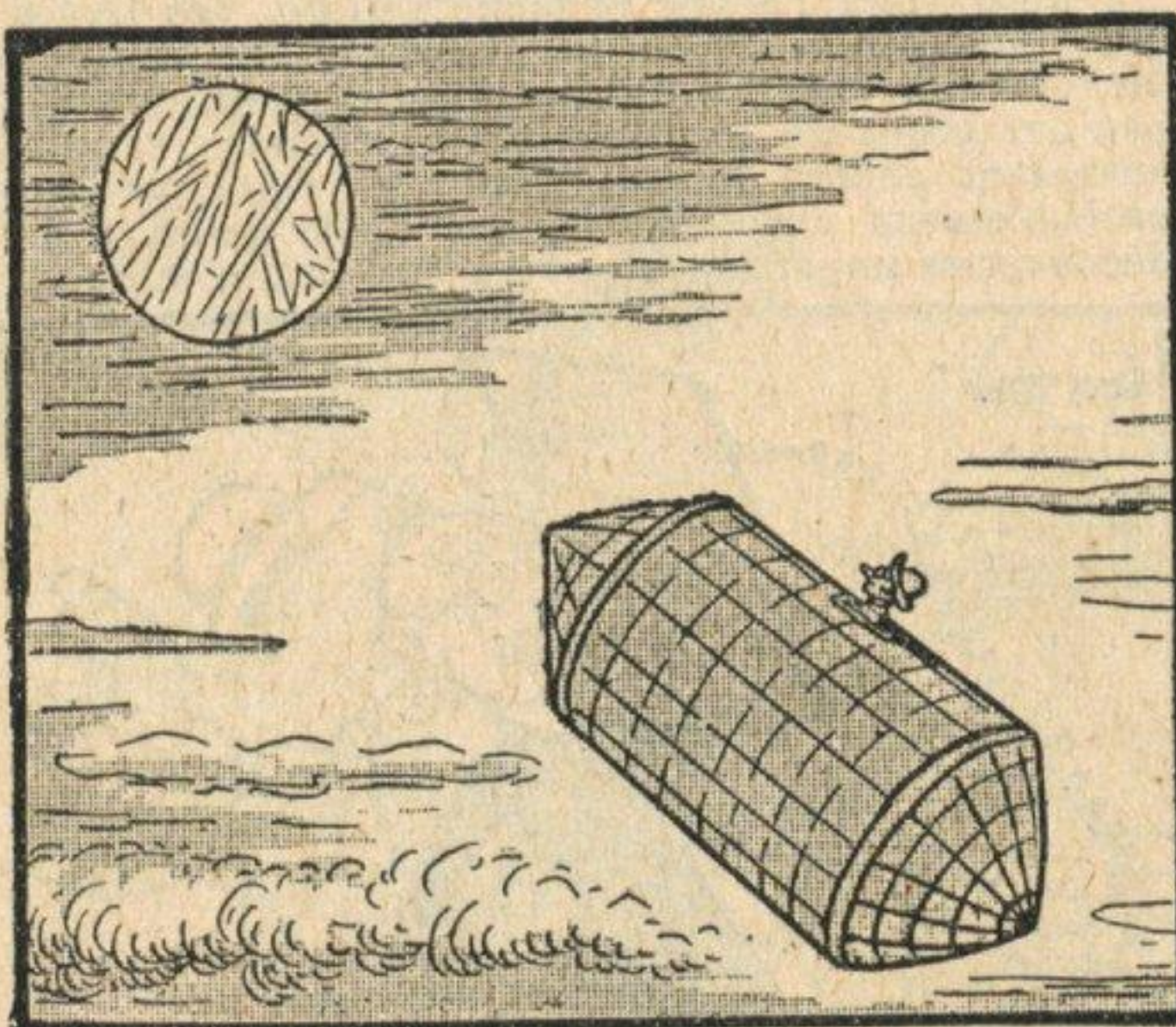
Avec une rapidité vertigineuse, l'appareil franchit l'espace. Bientôt, à terre, que les voyageurs viennent de quitter, leur paraît toute petite, tandis que la lune grossit tellement à leurs yeux qu'ils craignent d'être attirés par elle.



Nouvelle terreur de la pauvre Brigitte qui ne veut à aucun prix atterrir dans cette planète morte. Par une manœuvre habile, Polycarpe change la direction de l'appareil et le remet dans la bonne voie.



Les heures passent rapides dans cette course vertigineuse. Le savant et son aide surveillent attentivement la marche de l'appareil, tandis que la pauvre Brigitte a heureusement trouvé dans sa poche un roman anglais qui la passionne. Ce qui n'empêche pas que de temps à autre elle lève les yeux au ciel en murmurant : « — Polycarpe, je ne vous pardonnerai jamais ça ! »



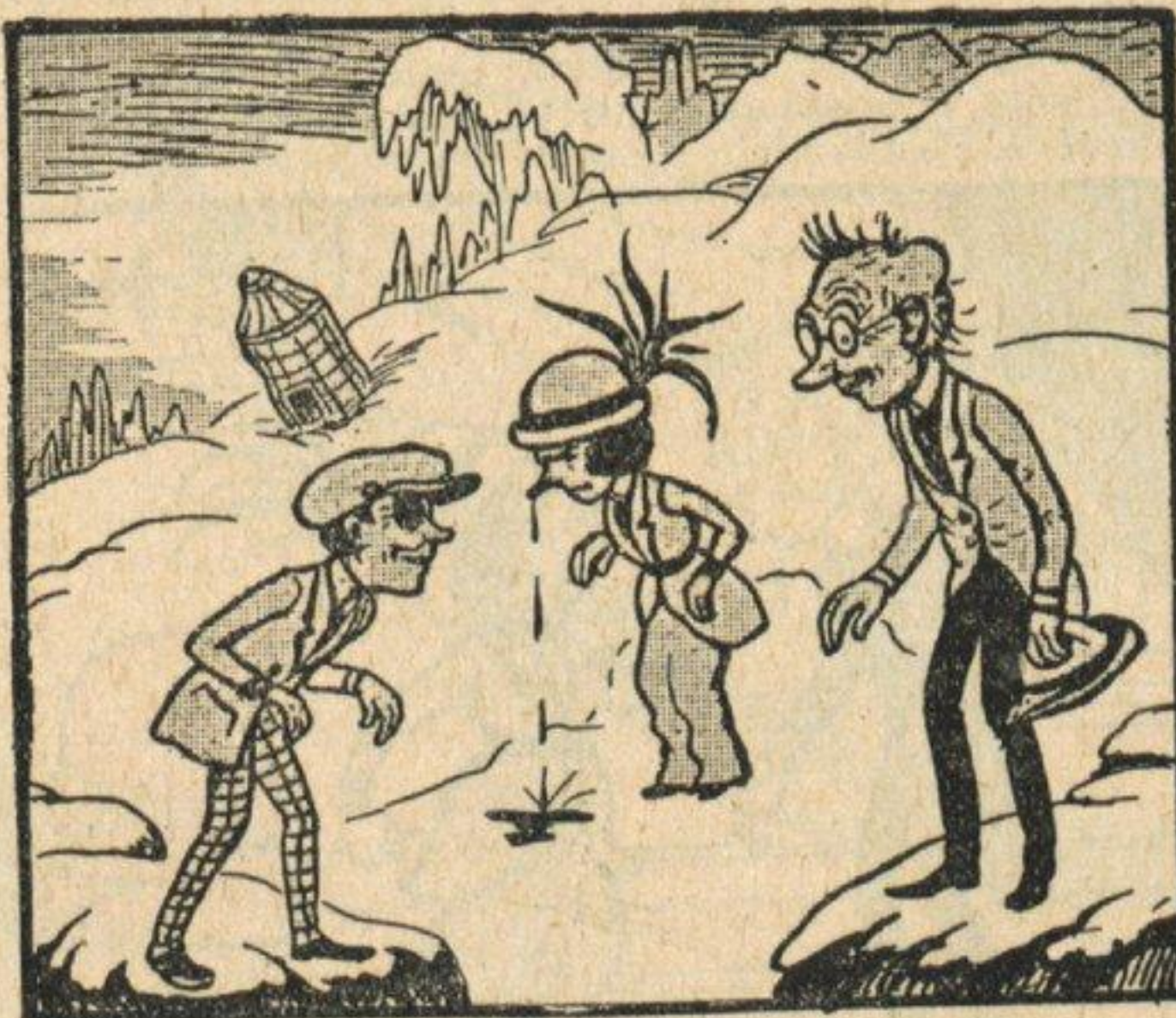
Enfin, le savant, qui a mis le nez à la portière, si nous osons nous exprimer ainsi, peut s'écrier : « — Je la vois, c'est bien elle, avec sa couleur rouge, ses canaux qui la sillonnent en tous sens. Dans quelques heures, mes amis, nous aborderons dans la planète Mars. »



Et en effet, quelques heures après, une effroyable secousse les jetait les uns sur les autres. Ils at-
daient sur une épaisse couche de neige dans laquelle ils s'enfonçaient à moitié, mais qui heureusement amortissait le choc.



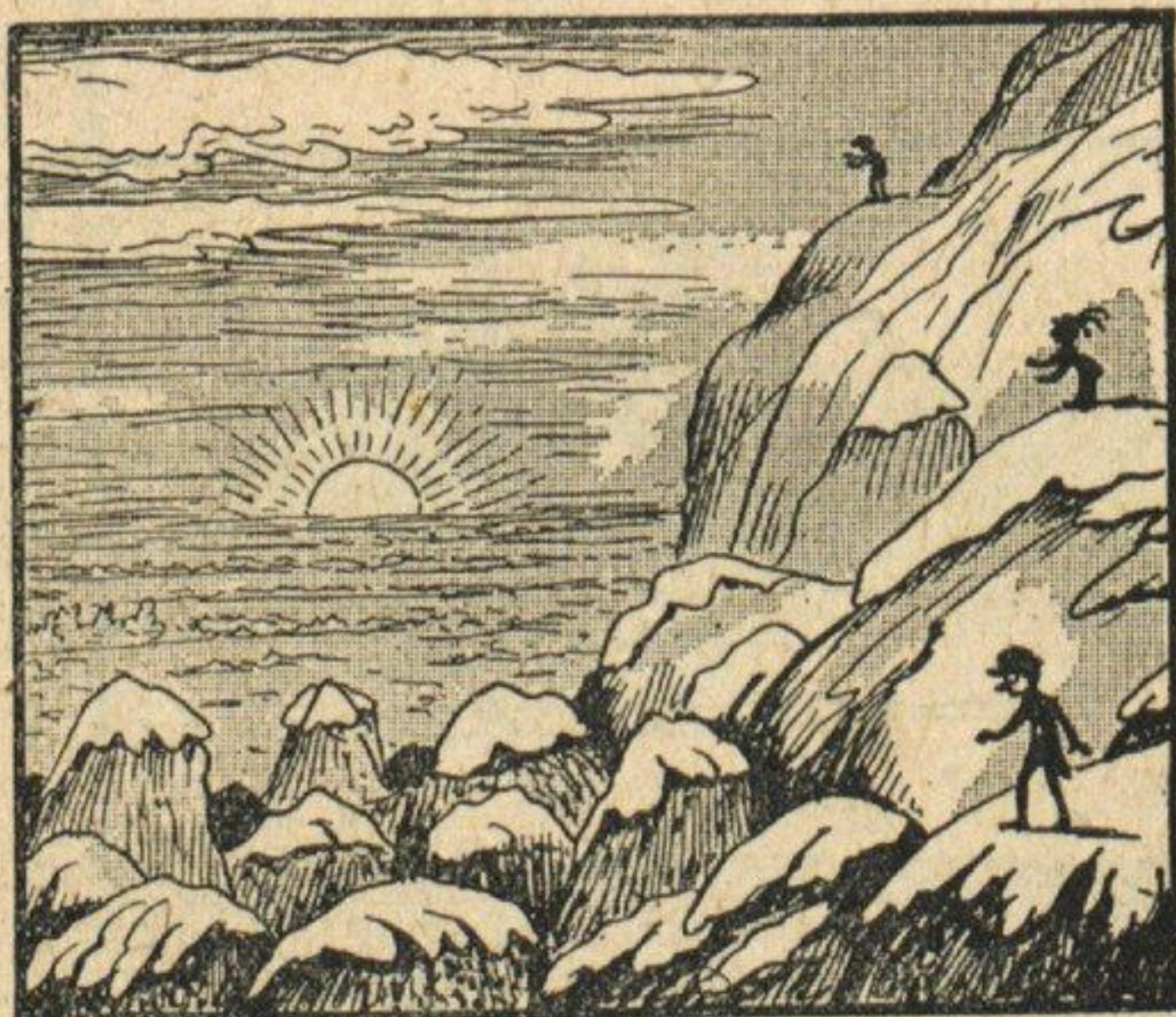
Sortir de l'appareil n'est pas chose facile. Ils déblayaient de leur mieux la neige qui bouche la porte et, quelque peu étourdis, ils parviennent enfin à quitter leur prison, pas en très bon état, il est vrai.



Polycarpe avait reçu un choc violent sur son vaste crâne, qui s'en trouvait légèrement déformé. Le long nez de Brigitte avait donné fortement contre la paroi du dirigeable et saignait abondamment, tandis que Nigodot avait un œil poché. Mais, en somme, ils sont contents d'en être quittes à si bon compte.



Aussitôt remis de la bien légitime émotion causée par cet arrêt brusque, ils explorent les alentours. Partout c'est la neige et la désolation. Ils pourraient se croire dans la lune, s'ils ne voyaient deux lunes, les deux satellites de Mars qui les éclairent faiblement.



Enfin le jour se lève, l'horizon s'éclaire, ils peuvent distinguer dans la vallée une végétation rouge bien extraordinaire pour l'œil d'un Terrien. Mais ils n'entrevoient pas le moindre Martien. « — Nous en sommes pour nos frais de déplacement, » dit Nigodot. Ils décident de descendre dans cette vallée.



Et bientôt ils peuvent voir de près cette végétation bizarre, non seulement par sa couleur, mais encore par sa variété, son abondance et ses formes ornementales. Brigitte, quoique toujours terrorisée, veut cueillir un bouquet.



Ils en étaient là de leurs recherches, quand tout à coup apparaît à leurs yeux un être bizarre, vêtu d'un costume à grands ramages, coiffé d'un bonnet pointu et, chose extraordinaire qui renverse Brigitte d'étonnement, il a deux ailes, comme un ange ou un démon. — Voilà donc, s'écrie Polycarpe, un Martien, un de ces êtres que j'ai tant désiré connaître! (A suivre.)

LES BELLES IMAGES

- 7 JAN 1915

27 Août 1914

10 CENTIMES

ABONNEMENTS :

France : Un an... 6 fr.

— Six mois 3.50

Étranger : Un an. 8 fr.

DANS LA PLANÈTE MARS (1^{re} Suite), par G. RI

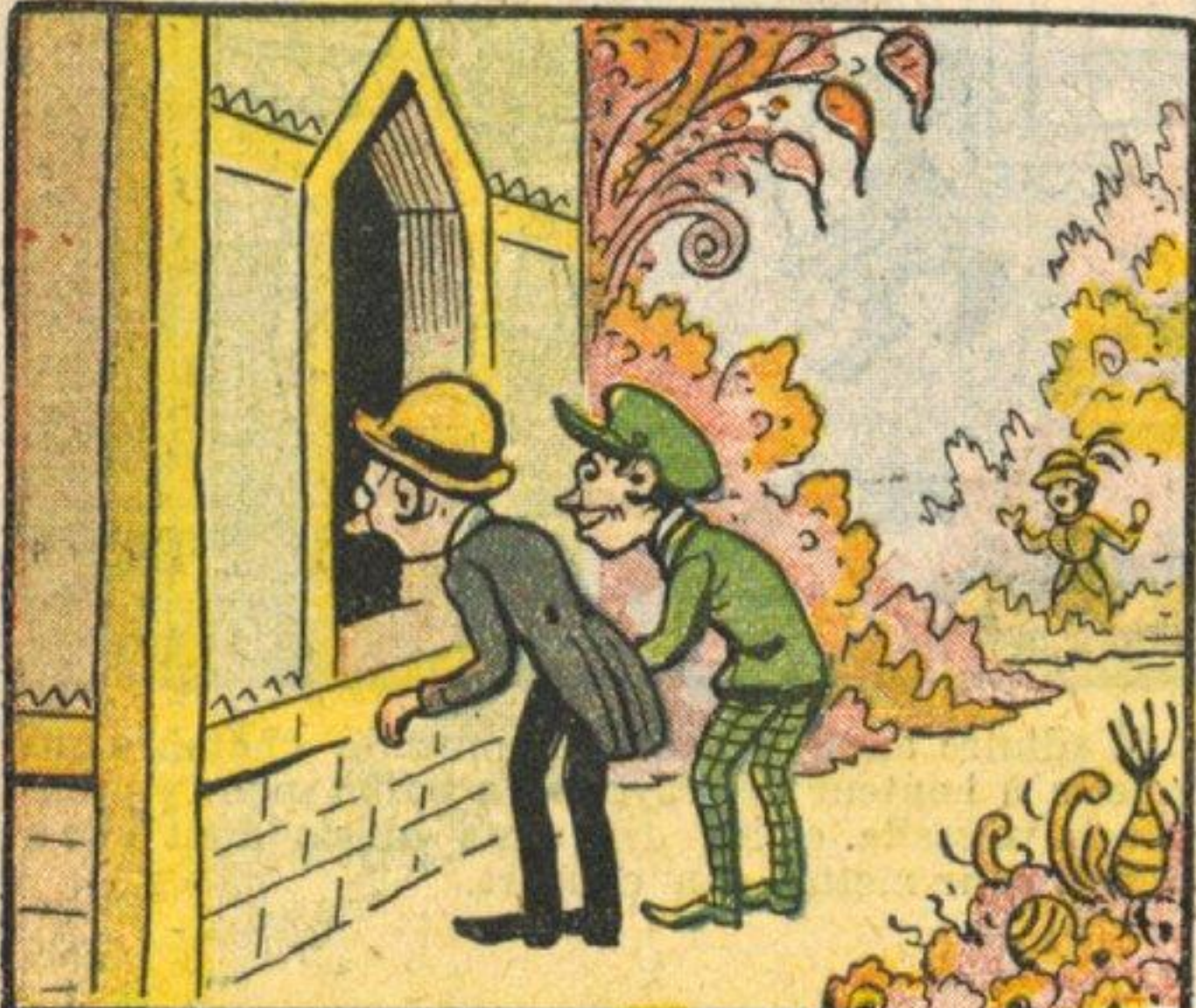
En apercevant pour la première fois un Martien, Polycarpe n'était pas trop rassuré : « peut-être cette race était-elle féroce et sanguinaire. — Si c'était un anthropophage ! » s'écrie Brigitte. Néanmoins le savant s'approche à petits pas et s'apprête à lui souhaiter le bonjour en volapuck, quand le singulier personnage...



...effrayé sans doute, s'enfuit à tire-d'aile. Alors ils continuent leur route et se trouvent bientôt devant une habitation qui leur paraît bizarre, avec ses toits plats couverts de fleurs et de plantes de toutes espèces, ses larges baies non fermées de carreaux comme les nôtres. Ils s'en approchent anxieusement, se demandant ce qu'ils vont découvrir là-dedans.



Polycarpe regarde indiscrètement par une des larges ouvertures et aperçoit un homme à grande barbe et longs cheveux blancs qui, au milieu d'appareils scientifiques de formes extraordinaires et inconnus de Polycarpe, semble réfléchir profondément.



« Quelle veine ! c'est un savant aussi, ce particulier-là, dit Nigodot qui s'était approché. Venez donc voir, Mlle Brigitte, les drôles d'ustensiles qu'il y a dans la maison du Martien. »



Au même instant, ils entendirent un grand bruit d'ailes et virent devant eux le Martien, qui sans doute les avait vus ou entendus, et qui les regardait avec de grands yeux étonnés, mais non hostiles.



Dans le plus pur volapuck, Polycarpe se présente, expliquant au Martien dans quelles conditions ils étaient arrivés, lui exprimant toute sa joie de se trouver face à face avec un Martien, surtout un chercheur comme lui.



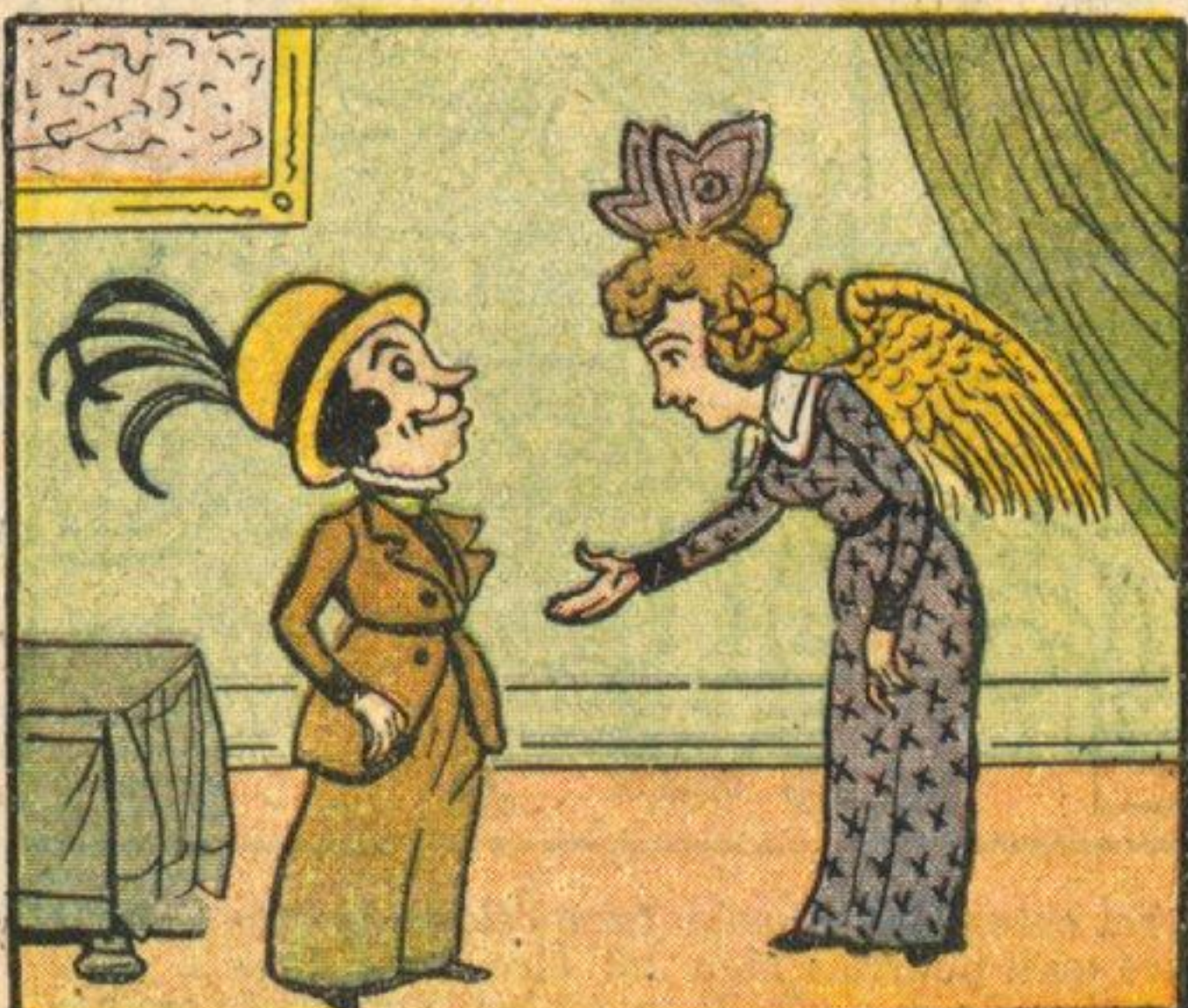
Le Martien, qui se nommait Chaolu, était effectivement un savant distingué. Il répondit à Polycarpe, en volapuck également : « — Soyez le bienvenu, mon cher confrère, depuis longtemps je cherchais, moi aussi, à correspondre avec la Terre, afin de savoir si elle est habitée et connaître le mode de vie des Terriens et tout ce qui s'y rattache. Nous voilà tous deux au comble de nos vœux. »



Il fit entrer les trois voyageurs chez lui, leur présenta sa fille, une jeune veuve, nommée Mahama, mère de deux ravissants bébés, et ne voulut pas qu'ils cherchassent un autre logis. Il avait de confortables appartements à leur offrir, où ils seraient comme chez eux, et il était au comble du bonheur de cette heureuse rencontre.



Brigitte commençait à juger l'aventure moins abominable et entrevoyait l'instant où elle pardonnerait à son frère de l'avoir entraînée dans cette folle équipée. Elle trouvait chez ce Martien tout le confort et les menus raffinements du logis d'une coquette Terrienne.



Mahama l'initiait à la vie féminine des Martiennes « qui sont, lui dit-elle, avocate, médecin, doctoresse en droit, préfète et même ministre, ce qui ne les empêche pas d'être en même temps des femmes d'intérieur et des mères modèles. »



Aussi, c'est Mahama qui s'occupe toujours de ses deux bébés ; elle les habille, et Brigitte voit avec étonnement les petits bambins voltiger jusqu'à leur mère pour se faire boutonner, sans qu'elle ait besoin de se baisser. Mahama conduit Brigitte dans les différentes...

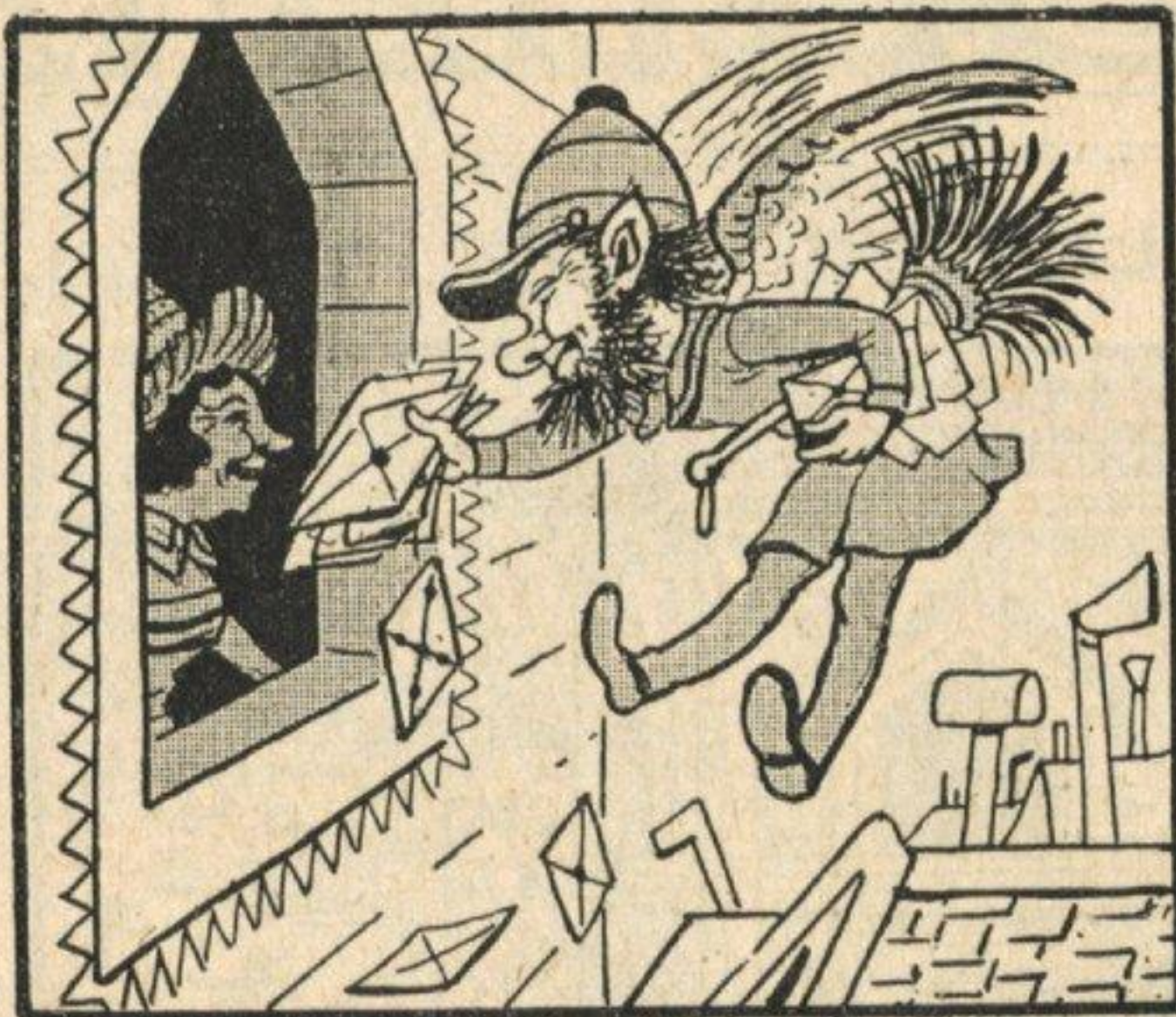


...pièces de l'habitation, où chacun accomplit sa besogne avec rapidité, grâce aux ailes qui permettent à la femme de chambre de s'élever à la hauteur qu'elle veut pour épousseter dans les moindres coins... (Voir la suite page 2.)

DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



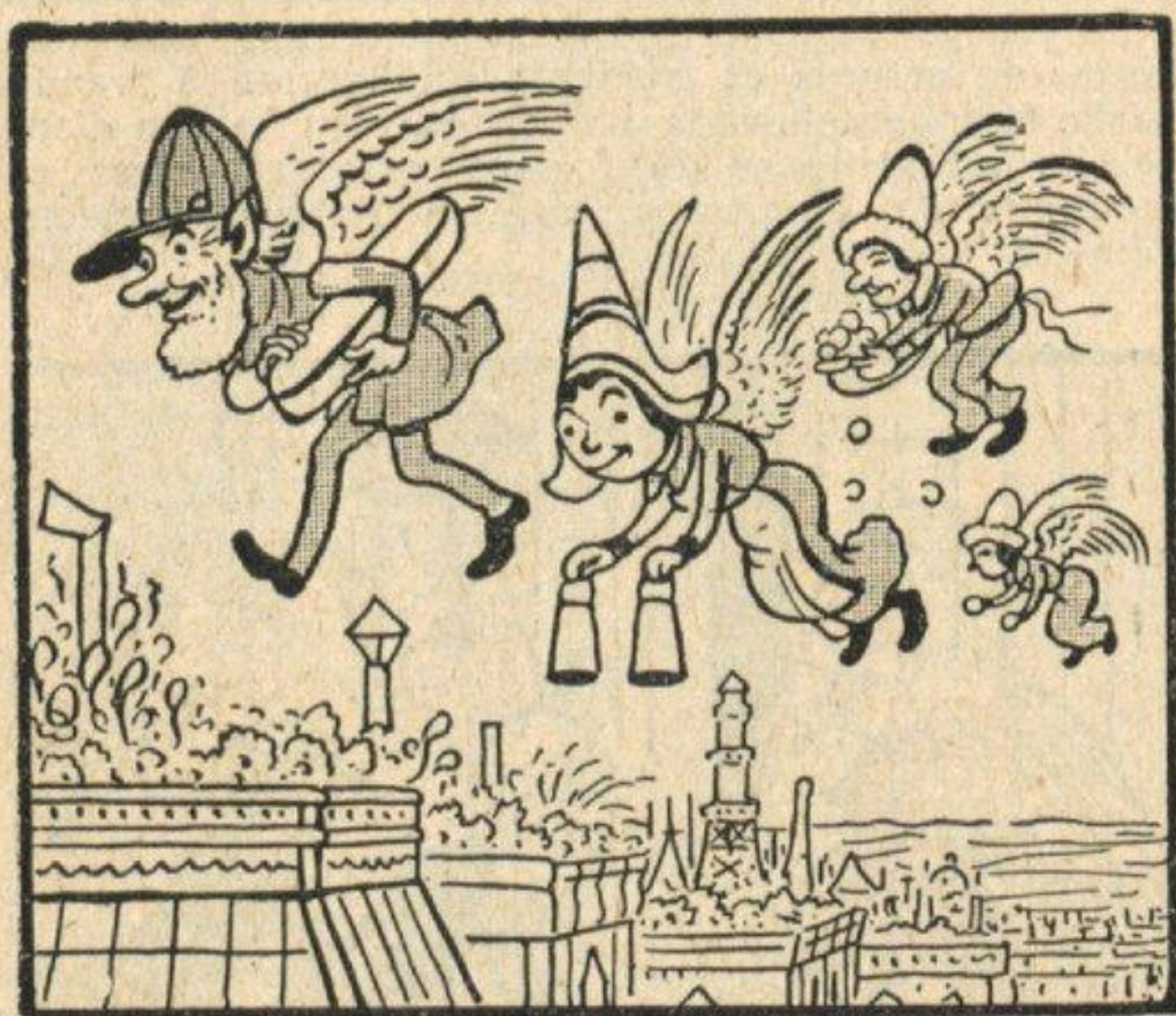
... pour broser et taper les tapis au dehors, afin qu'aucune poussière ne reste dans la maison. C'est en volant également que Médor, accompagné d'une bonne, fait sa petite promenade de chaque jour, matin et soir.



Brigitte voit que le facteur remet avec une admirable dextérité les lettres à leur destination et que le portier les monte avec non moins d'exactitude et d'empressement.



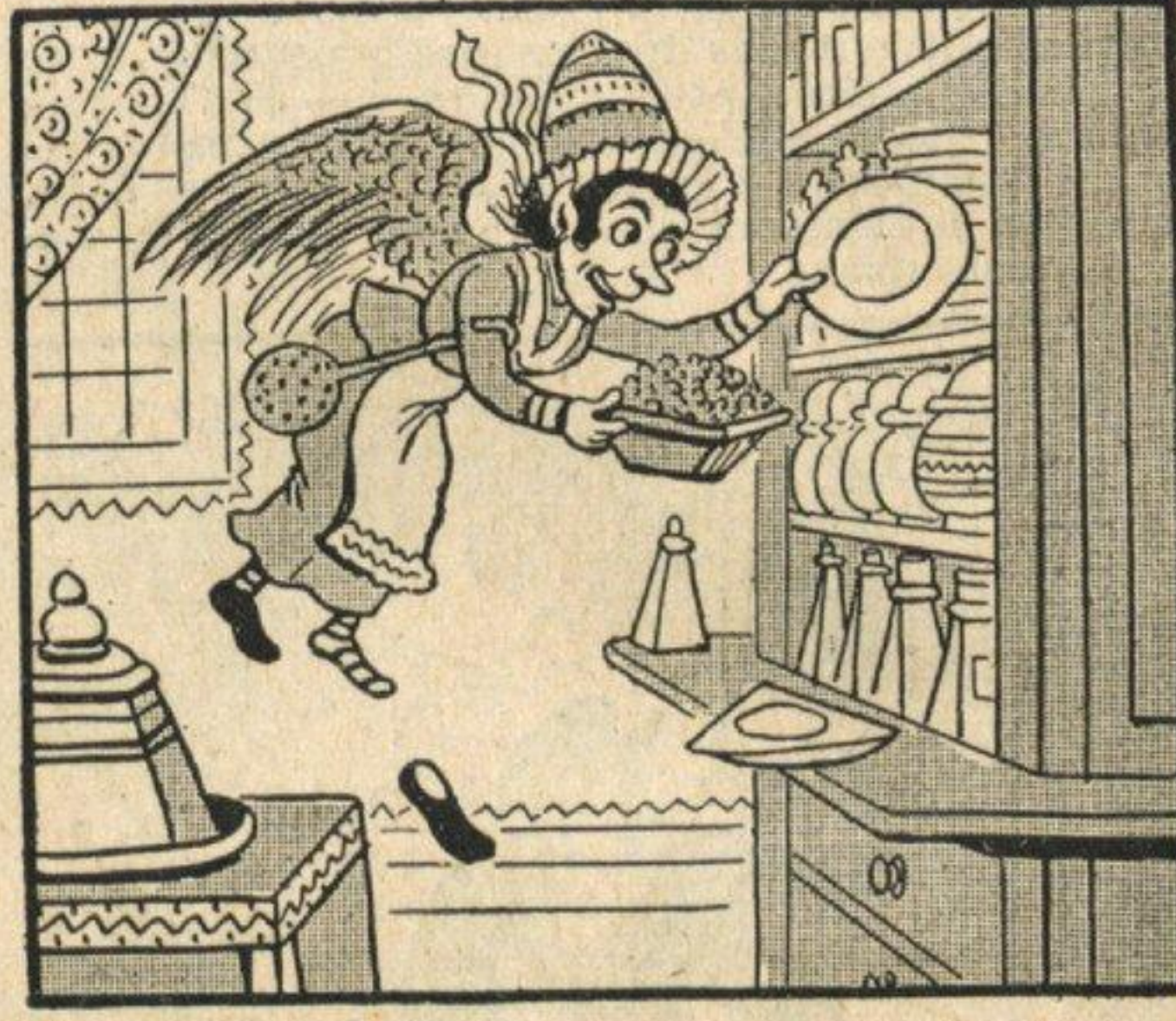
Les produits chimiques destinés aux expériences de Chaolu lui arrivent aussi par cette voie rapide et sûre, et Brigitte ne peut s'empêcher de pouffer de rire en voyant la binette du chimiste.



C'est également par les airs que sont apportés le pain, le lait, les fruits, etc. Toute la matinée on entend des bruissements d'ailes: ce sont les livreurs de ces différentes denrées. Nos amis vivent dans un étonnement perpétuel.



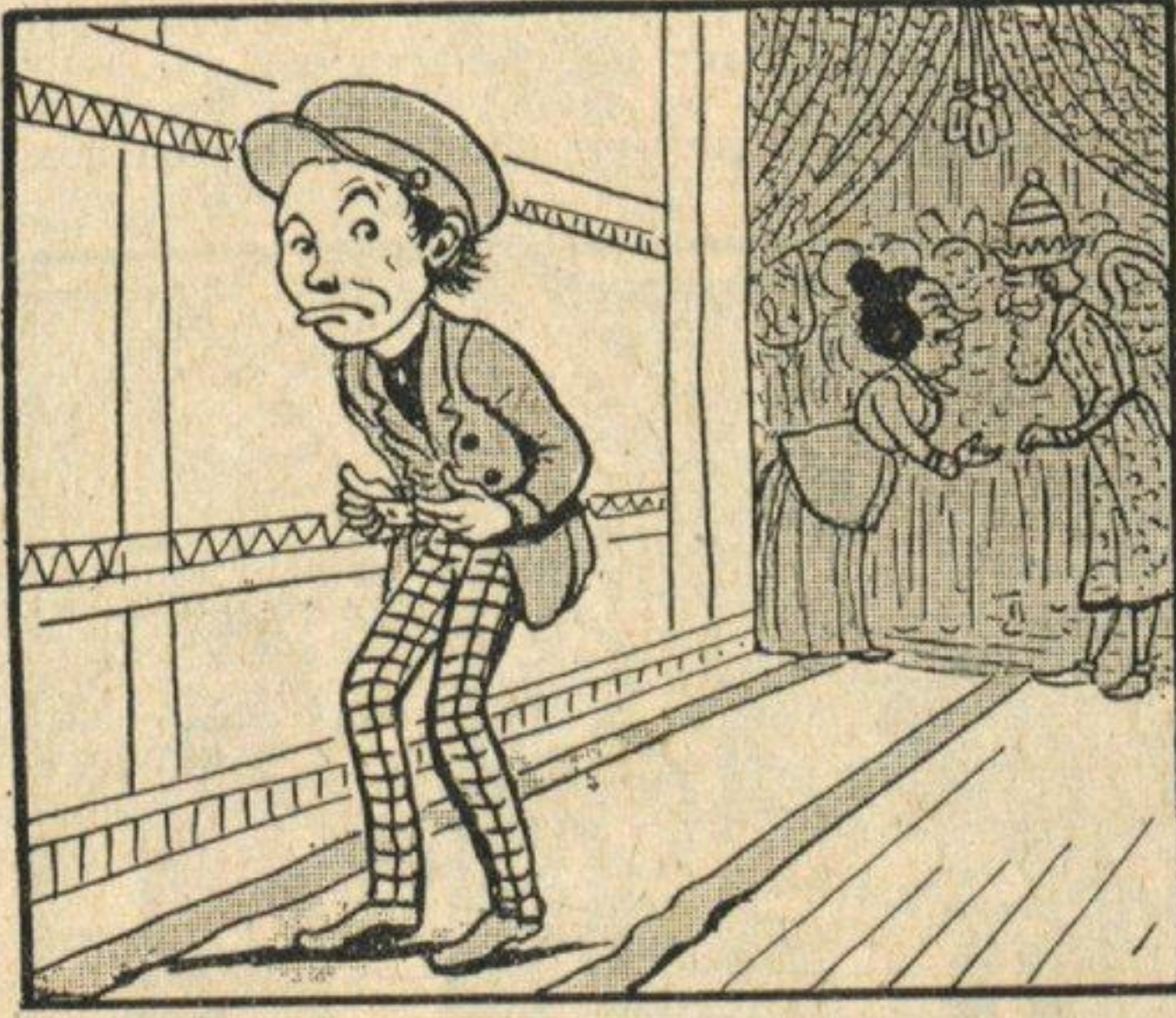
Le moins étonné de tous n'est certes pas Nigodot quand il voit le maître-queux s'élever d'un coup d'aile pour dominer sa poêle, et il se pourlèche à l'avance en humant le fumet d'une excellente sauce madère.



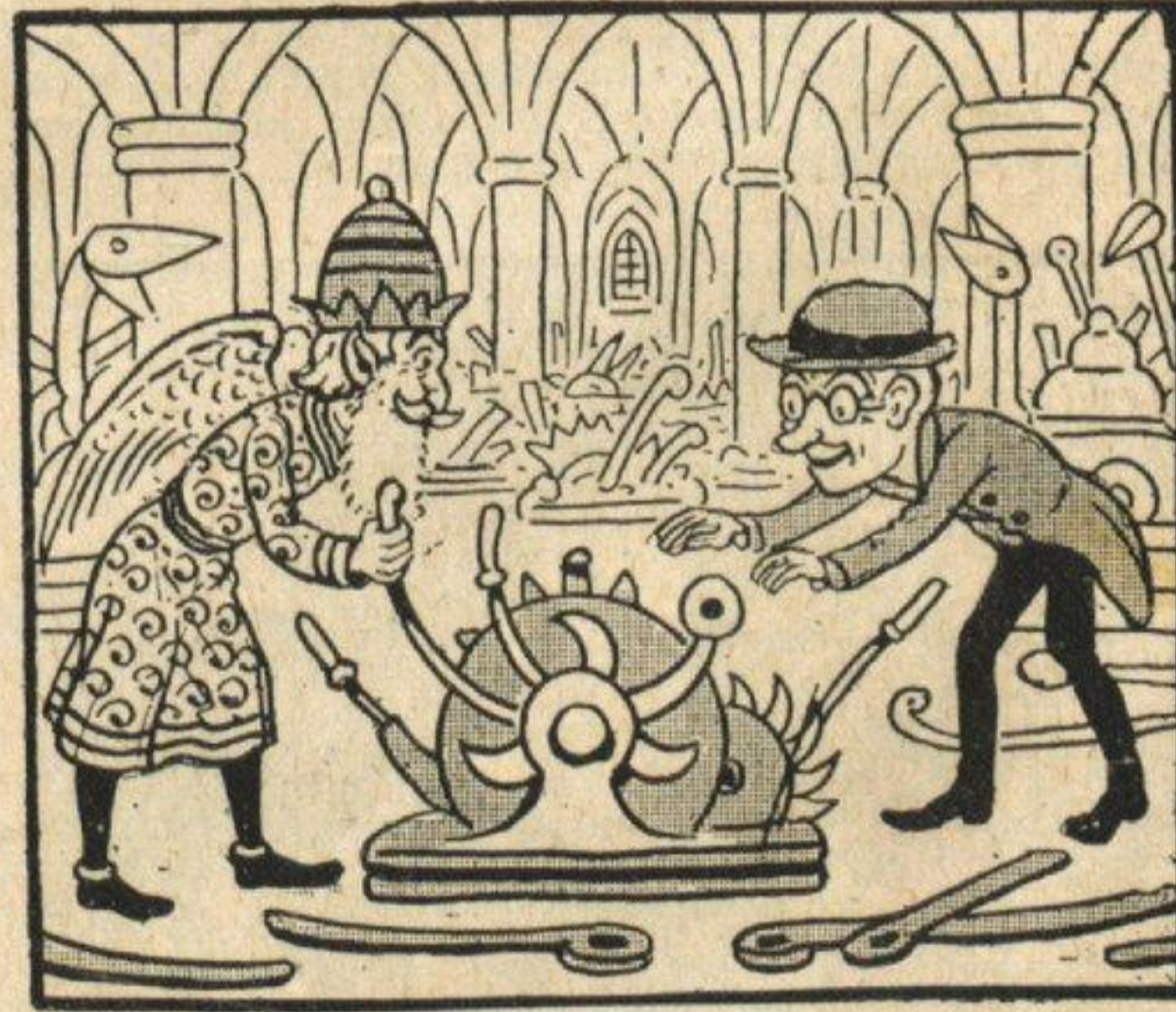
Il admire aussi l'accorte femme de chambre qui volette à hauteur des rayons du buffet pour y prendre la vaisselle, et les différents objets dont elle a besoin pour mettre son couvert.



Ce couvert est parfaitement ordonné avec les curieux objets de forme triangulaire qui le composent, et la variété, inconnue à nos amis, des fruits et des fleurs qui y figurent, achève de lui donner un aspect un peu féérique.



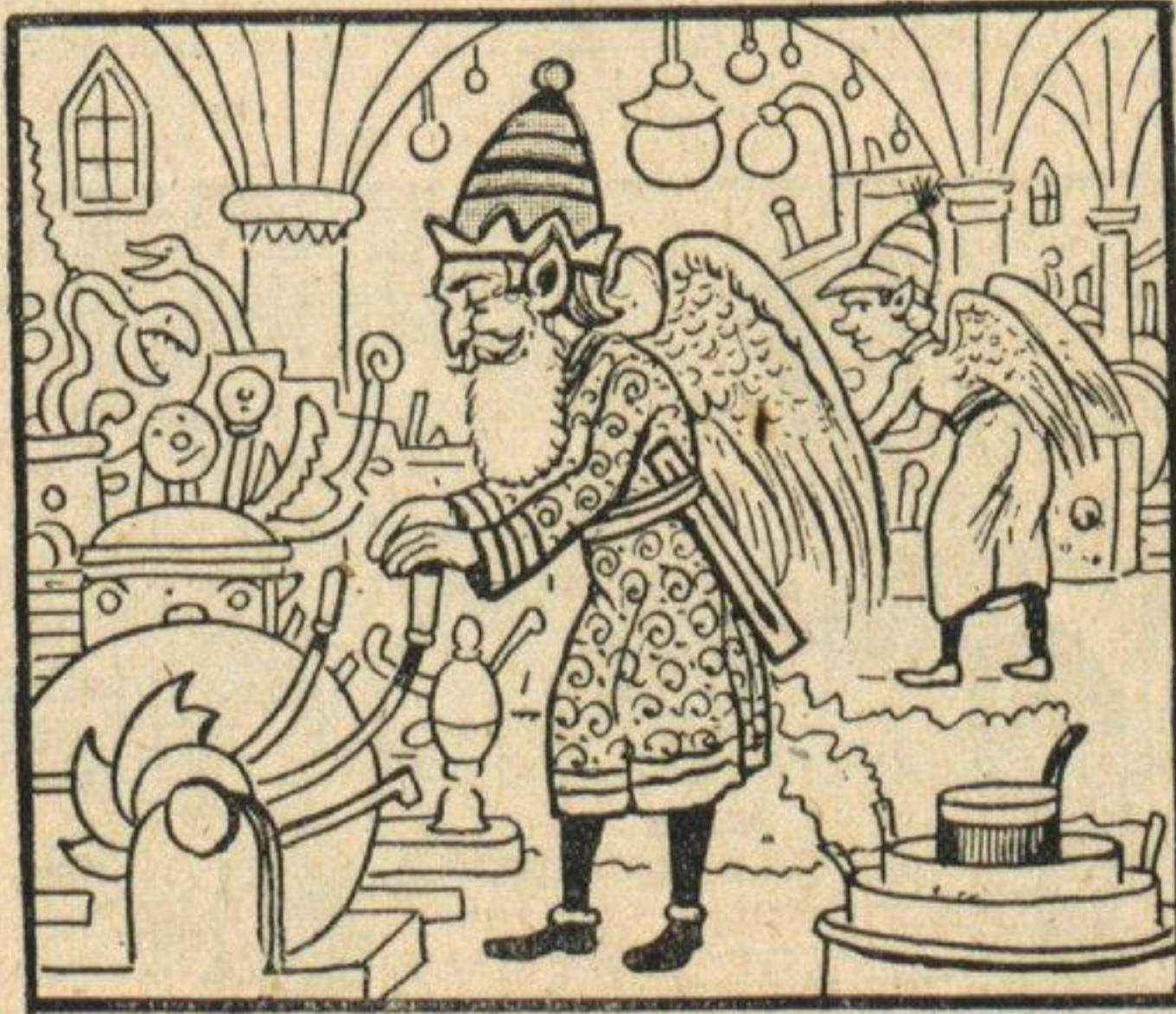
Le premier repas des Terriens chez leurs hôtes fut des plus cordiaux et des plus animés, mais les Martiens, habitués à se nourrir de produits alimentaires très concentrés, mangèrent fort peu. Pour ne pas se faire remarquer, Nigodot, qui jouit d'un superbe appétit, dut faire comme eux, mais c'est d'un air piteux qu'il quitte la table en serrant sa ceinture de trois crans.



A la fin du repas, Chaolu fait à Polycarpe les honneurs de son laboratoire et lui montre une machine qu'il est en train d'inventer, et qui, si elle réussit, doit lui valoir une fortune impossible à évaluer dans notre monnaie, tant elle serait énorme.



Il lui fait voir aussi, à la stupéfaction de notre savant, un bloc de radium d'au moins cinquante kilogrammes, ce qui chez nous représenterait une fortune d'une quinzaine de milliards, au prix où est le radium.



Quand ses hôtes furent couchés, Chaolu retourna à son laboratoire pour donner des ordres à Tanfouchi, son aide, jeune ambitieux, sournois et ombrageux, qui convoitait la main de Mahama, bien plus pour prendre part à la gloire de son maître, que par affection pour sa fille.



En entendant Chaolu faire l'éloge de Polycarpe et dire qu'il pourrait bien lui être utile dans la construction de sa nouvelle machine, Tanfouchi en conçut une jalousie féroce et chercha dans sa tête par quel moyen il pourrait nuire au Terrien, et même à son maître. C'était dorénavant un danger constant que les deux savants allaient voir surgir devant eux!
(A suivre.)

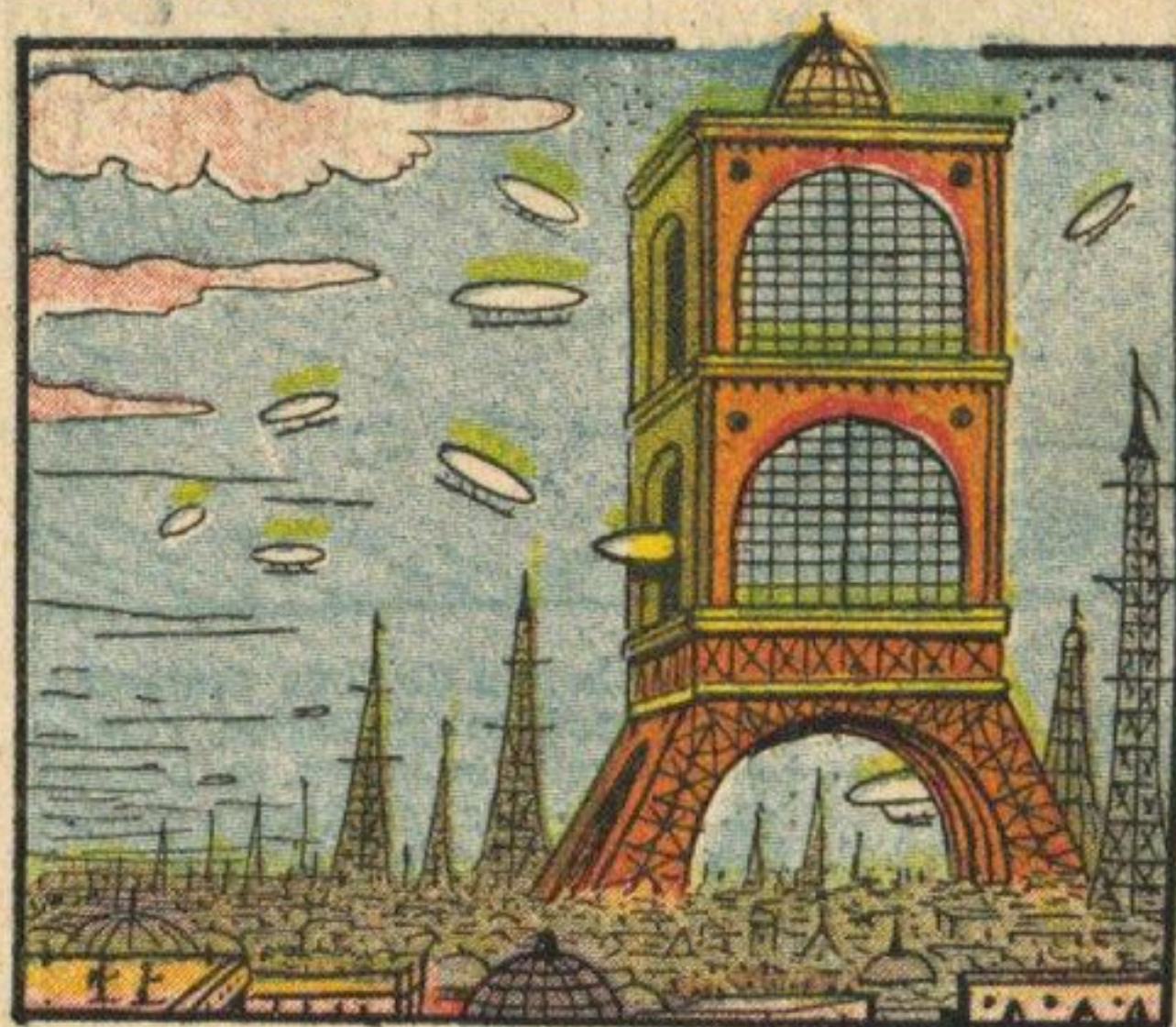
LES BELLES IMAGES

DANS LA PLANÈTE MARS (2^e Suite), par G. RI

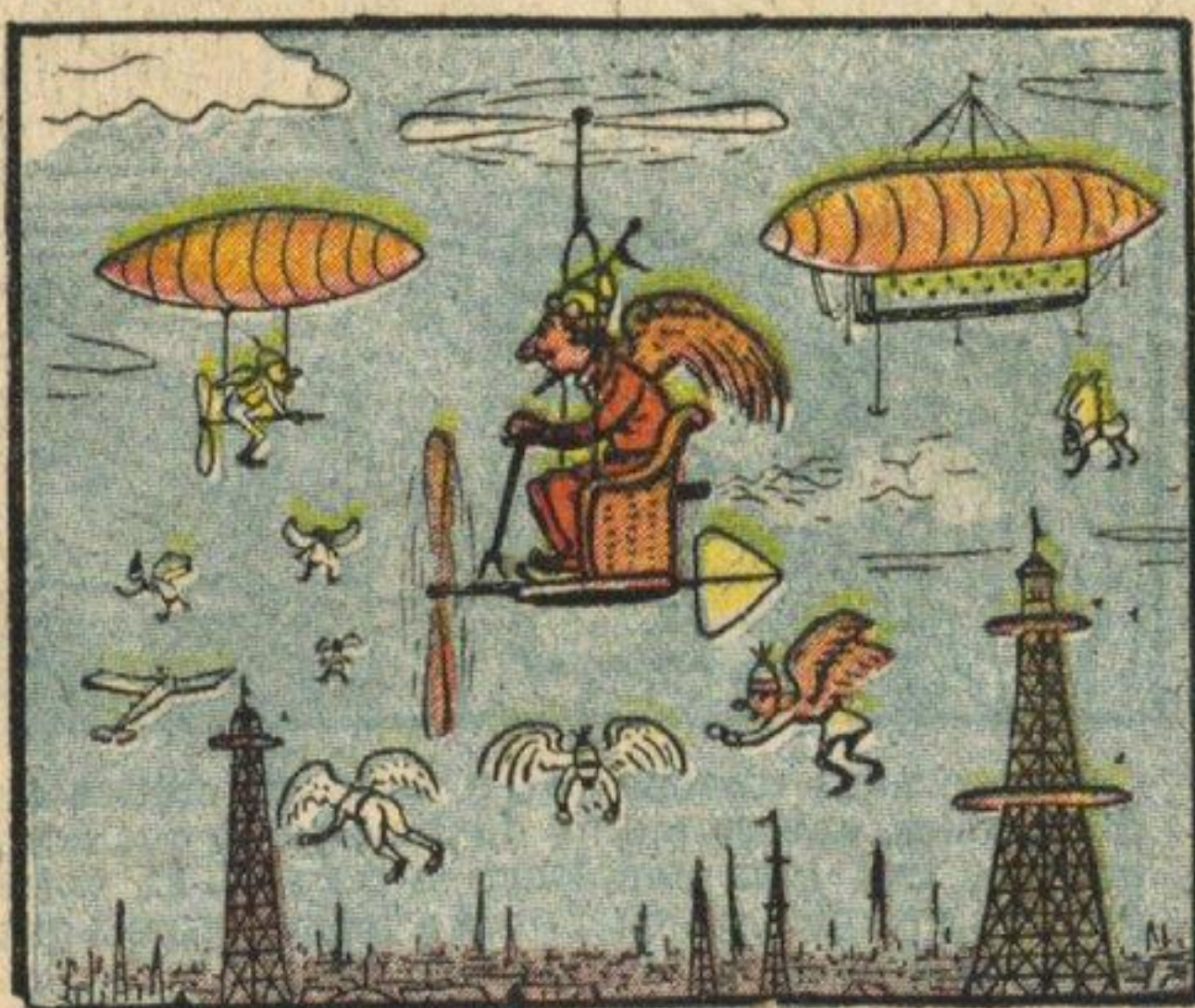
Chaolu, de plus en plus enchanté de ses hôtes, et fier de leur faire apprécier les beautés de sa ville, leur offrit de les emmener dans sa superbe auto, complètement fermée par des glaces, et qui lui servait habituellement pour les longs parcours...



...quand il ne voulait pas fatiguer ses ailes. Tout d'abord nos amis furent étonnés de voir une quantité de tours en fer qui se perdaient dans la nue, bien plus élevées que la tour Eiffel, avec d'énormes plates-formes, où pouvaient se poser les Martiens et où ils trouvaient : cafés, restaurants...



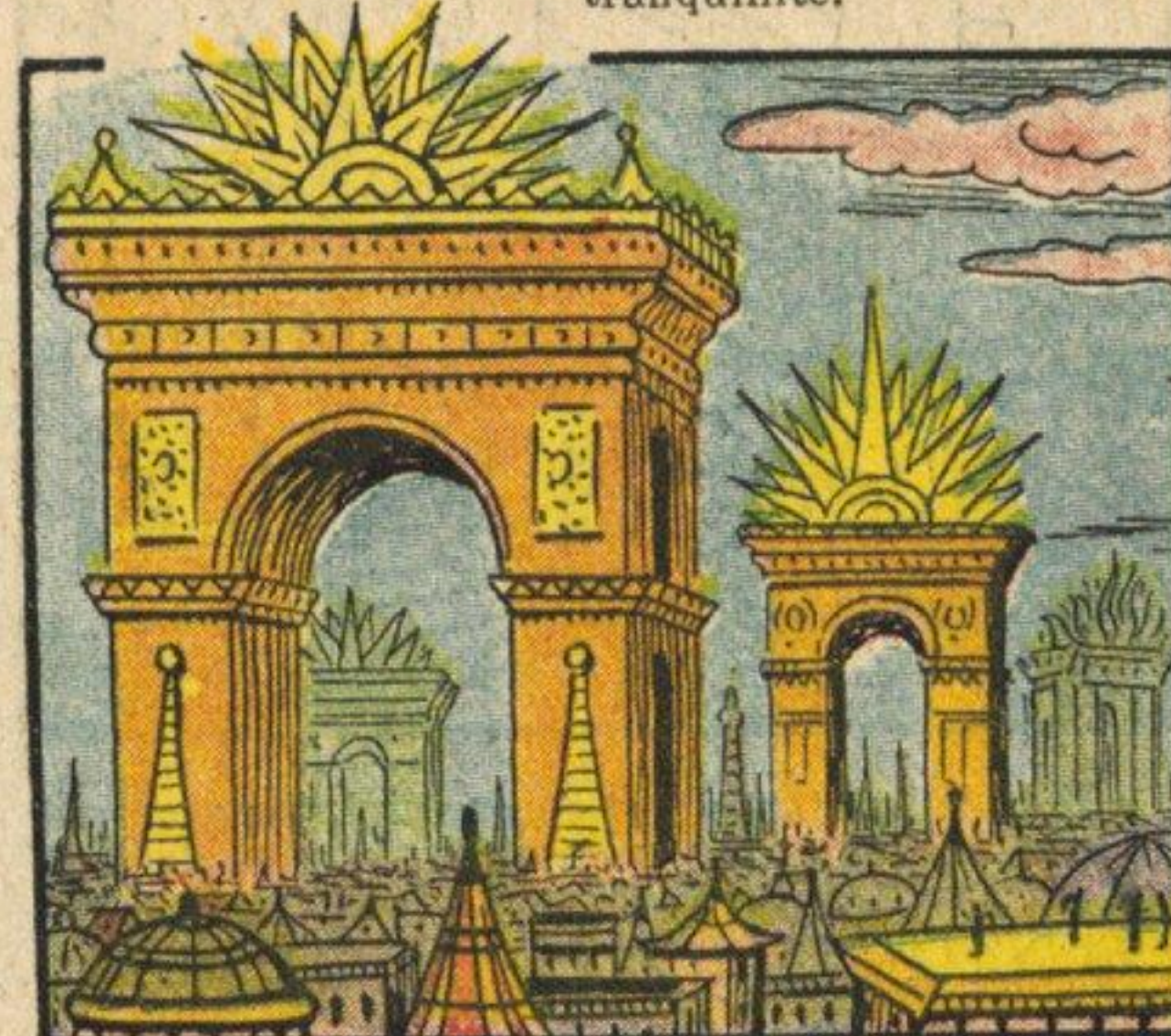
...hôtels, théâtres en plein air, ainsi que de gigantesques garages aériens pouvant abriter des quantités de dirigeables, qui, ainsi, n'avaient pas à risquer les manœuvres, parfois périlleuses, de l'atterrissage et pouvaient faire leurs réparations en toute tranquillité.



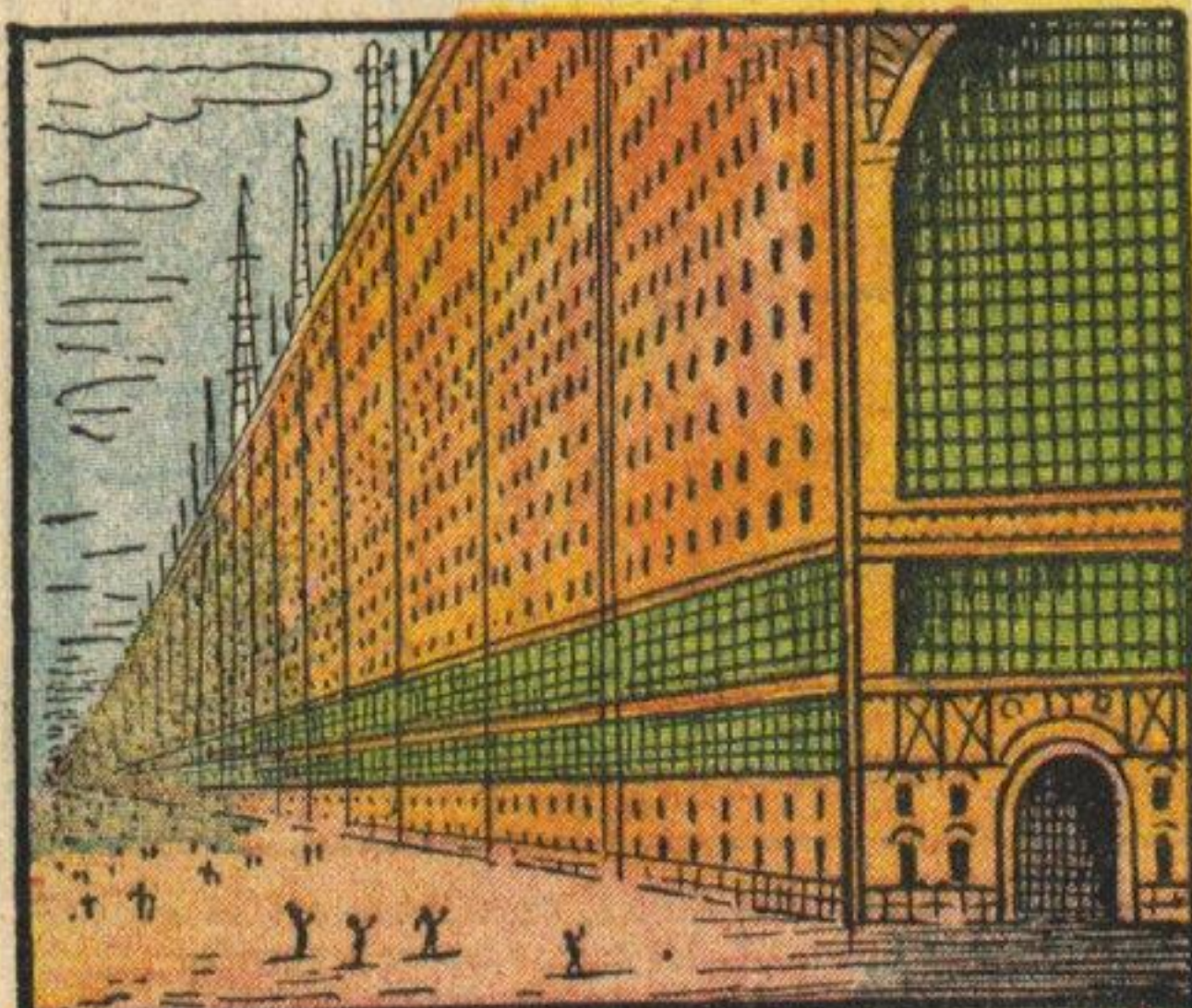
Ces garages pouvaient abriter également tous les appareils aériens : aéroplanes, hélicoptères, orthoptères, si nombreux, si variés et si perfectionnés dans cette planète de Mars où l'on vit surtout dans l'espace.



L'heure du repas venue, Chaolu offrit à déjeuner à ses hôtes dans un de ces grands restaurants à la mode, en plein vent, bondé de monde, où heureusement le service est plus rapide que chez nous, grâce aux ailes des garçons, et par conséquent très zélés.



Après le déjeuner, commença vraiment la visite de la ville. Nos amis furent émerveillés de la grande avenue des Héros et des Hommes de génie, qui sont fort en honneur chez les Martiens. Chacun des grands hommes y a son arc de triomphe rappelant l'exploit le plus remarquable de sa vie.



L'émerveillement des Terriens ne connut plus de bornes devant l'immensité des bâtiments, des musées où toutes les merveilles des arts et des sciences sont réunies à profusion, depuis les collections de tableaux les plus remarquables jusqu'aux échantillons les plus rares de la faune, de la flore et de la minéralogie de toute la planète.



« — Ce n'est pas étonnant, dit Polycarpe, que vous ayez tant de grands savants, avec toutes ces facilités d'études. Mais, dites-moi donc pourquoi nous rencontrons des Martiens avec des têtes si grosses? — C'est, répondit Chaolu, que chez nous, l'organe que l'on fait travailler se développe beaucoup plus que les autres.



« Ainsi, de même que le crâne et le cerveau sont plus gros chez les intellectuels, les poings et les bras sont plus développés chez les lutteurs. Celui que vous voyez là est notre champion de boxe, il tombe facilement deux et trois adversaires à la fois.



« Les jambes, et surtout les pieds, se développent chez les coureurs, car la course à pied, quoique étant un sport peu pratiqué chez nous, a tout de même quelques adeptes. Certains Martiens sacrifient leurs ailes à ce sport et arrivent, avec l'entraînement, à faire des enjambées de dix à douze mètres. Aussi, voyez les pieds de celui-ci.



— Et vous, mademoiselle, dit Chaolu en s'adressant à Brigitte, qui aimez tant les parfums, voyez comme nos ouvriers parfumeurs, à force d'aspirer l'arôme des fleurs, afin d'en distinguer les essences particulières, ont un nez proéminent, aux nerfs olfactifs excessivement développés.



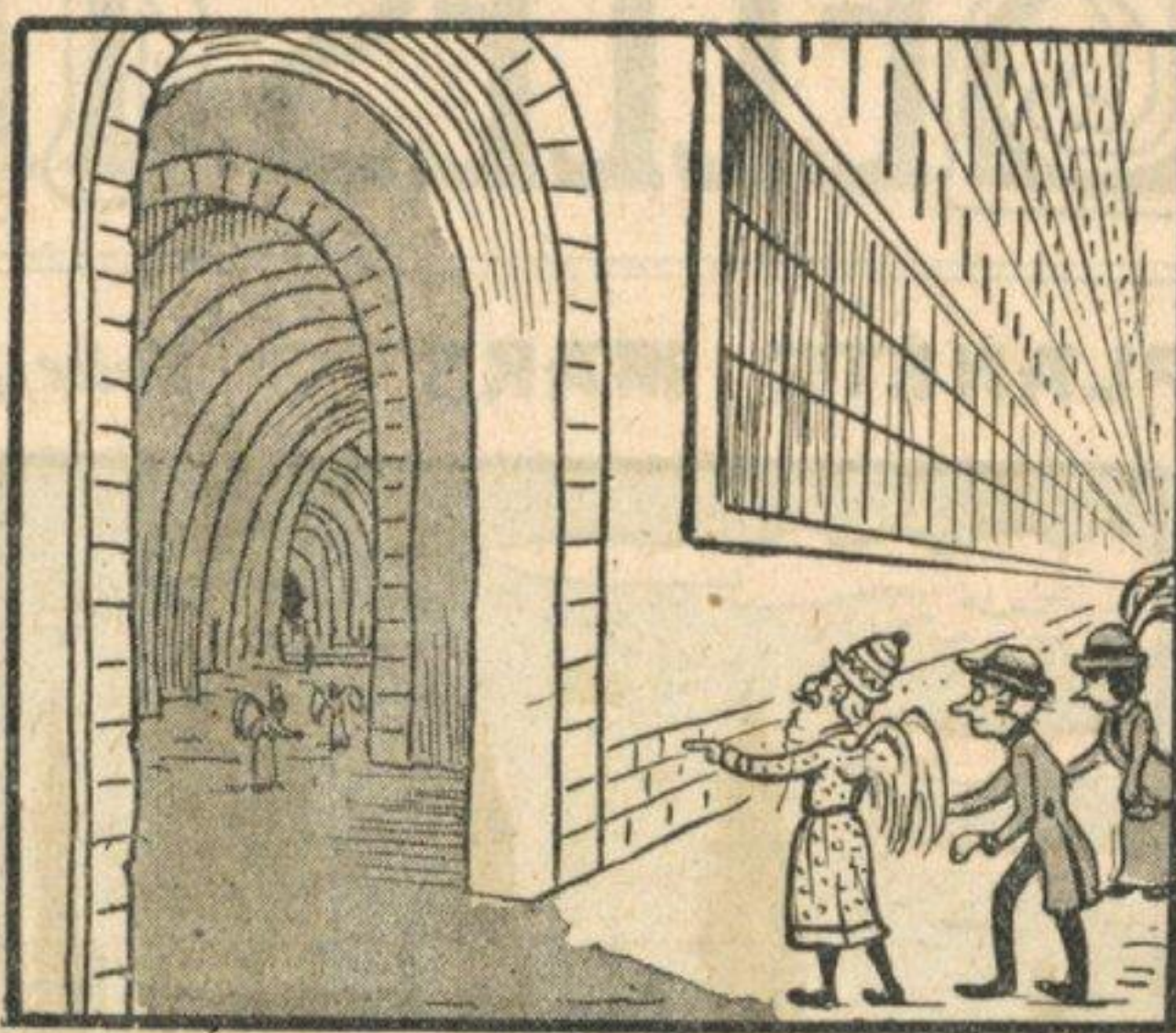
« Chez les musiciens, ce sont les oreilles qui se développent le plus, ainsi que les lèvres chez le flûtiste et les doigts chez le joueur de clarinette.

(Voir la suite page 2.)

DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



« — Aussi, n'ai-je pas besoin de vous présenter, ajouta Mahama, notre première cantatrice, l'étoile de notre opéra. Comme vous le voyez, sa bouche est assez respectable. Eh bien, le baryton l'a encore plus grande et la basse au moins le double. »



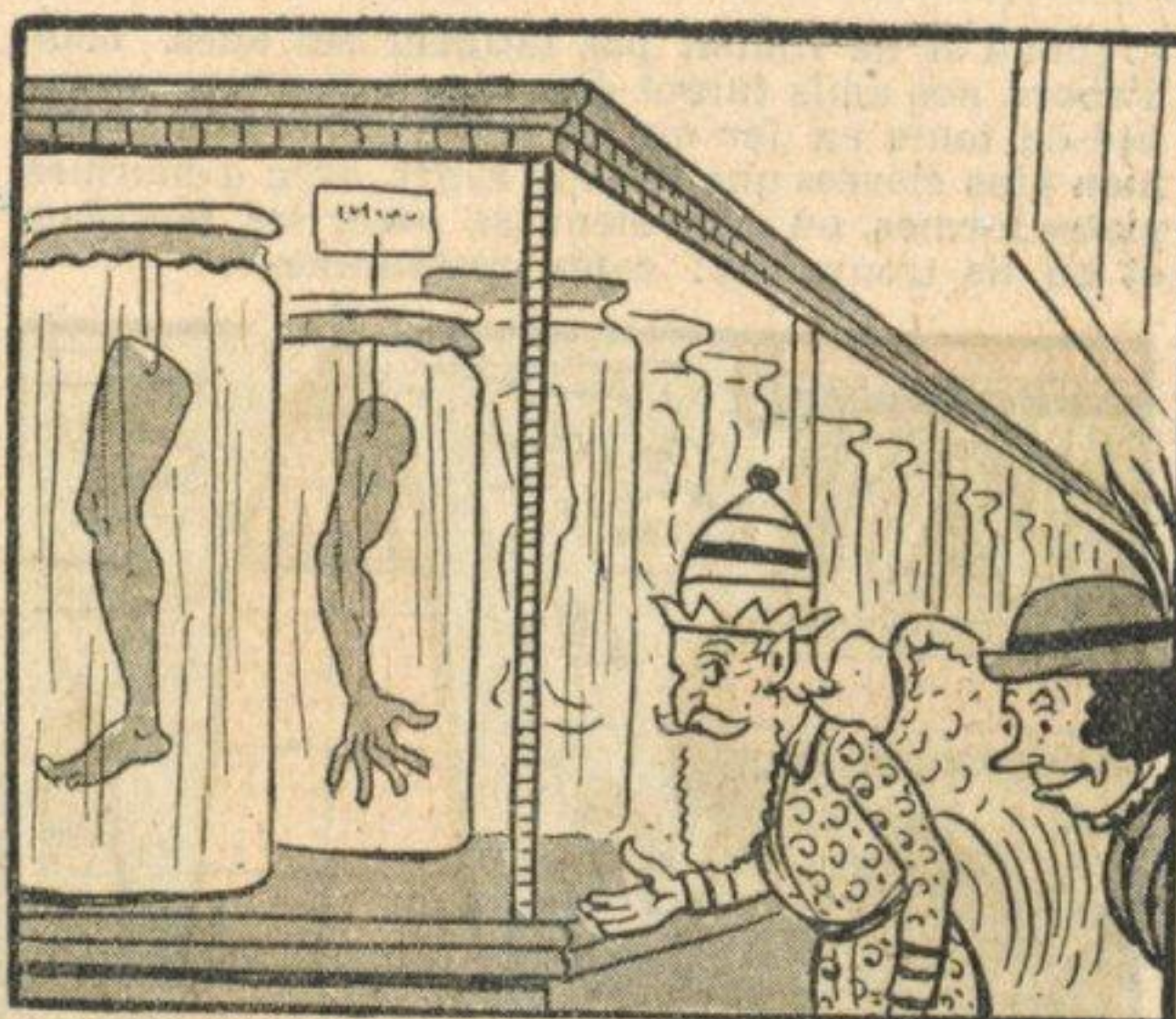
Chaolu, tout fier devant l'admiration des Terriens, leur fait visiter les différentes écoles où s'étudient les sciences, si cultivées dans cette planète. C'est d'abord l'immense école de médecine où il les fait pénétrer...



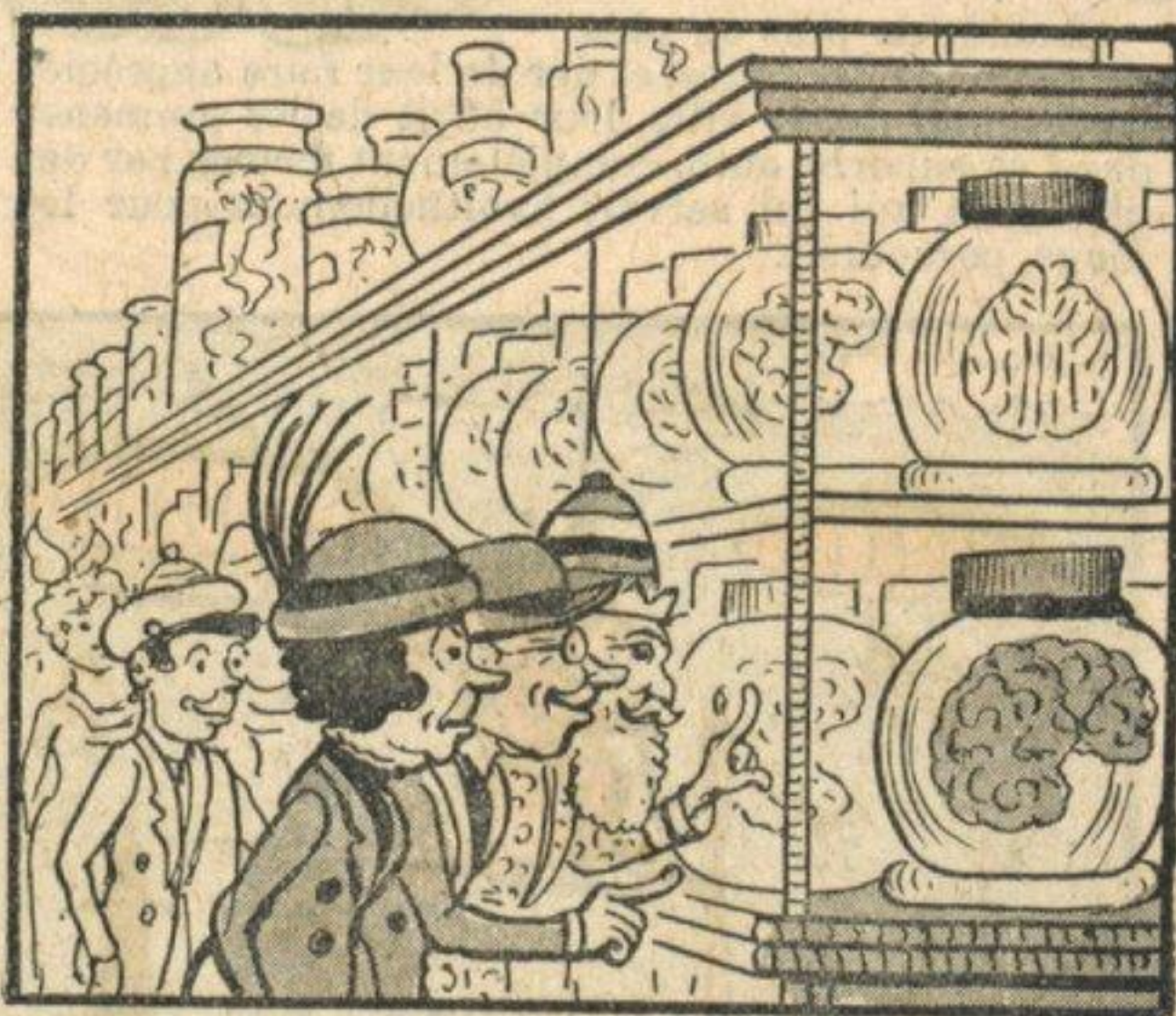
... et où ils voient avec étonnement un nombre incalculable de bocaux contenant, en conservation, des estomacs. « — Cela nous sert, dit Chaolu, à la greffe humaine que vous connaissez à peine chez vous et que nous pratiquons depuis fort longtemps. Nous remplaçons un estomac malade avec la plus grande facilité. »



« Il est même tout à fait courant ici, par exemple, de remettre un cœur à celui qui n'en a pas assez ou qui en souffre. Nos chirurgiens sont si peu regardants que, dernièrement, par distraction, on en a mis deux au même Martien, qui ne s'en porte que mieux, aussi est-ce plein de cœur qu'il a remercié le chirurgien. »



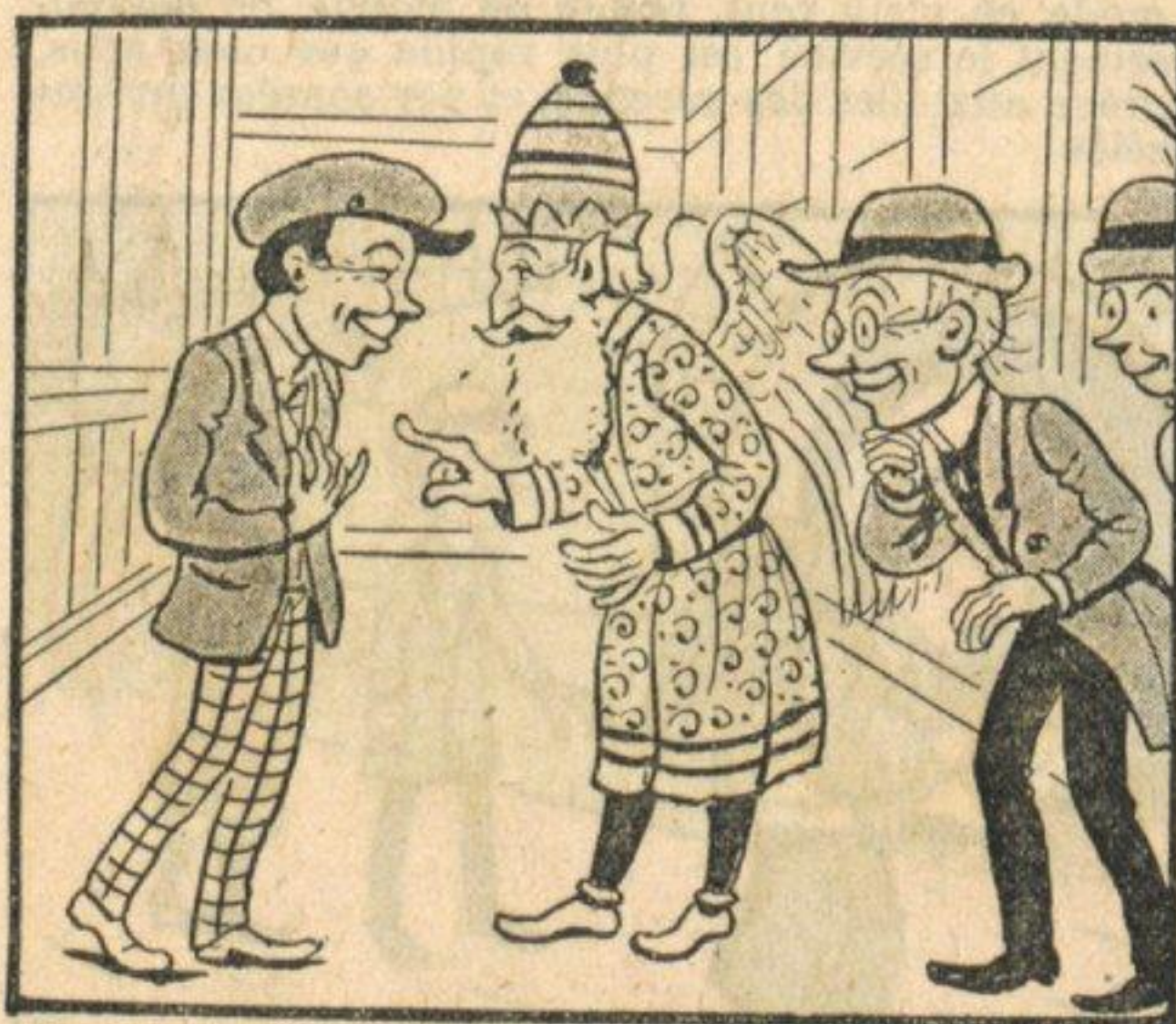
« Pour les bras et les jambes, c'est tellement courant que nous n'en parlerons pas. Dès qu'un accident suivi de décès se produit, on met de côté immédiatement ce qui est resté intact de la victime, et de cette façon nous avons toujours en réserve ce qu'il nous faut. »



« Aussi nous n'avons pas d'idiot, de crétins ou d'imbéciles, encore moins de fous, parce que nous pouvons très bien remplacer la cervelle. Et notre grand chirurgien en chef nous a même promis que sous peu il pourrait remplacer la tête. »



« Nous sommes arrivés à suspendre la vie pendant des mois, et voici un spécimen remarquable sur lequel on a déjà maintes fois fait l'expérience. Il ne compte plus ses décès et ses résurrections. Ce joli sujet pourra même vous dire que ce n'est pas rigolo d'être mort. »



— Puisque vous faites tant de choses extraordinaires, remarqua alors Nigaudot, vous pourriez probablement, sans grandes difficultés, me greffer une paire d'ailes, et, ma foi, cela me serait bien agréable de voltiger comme un papillon. »



— Rien n'est plus facile, en effet », dit le chirurgien appelé aussitôt. Et après avoir examiné attentivement Nigaudot des pieds à la tête, il lui dit : « — Je réponds de l'opération, dans huit jours vous volerez comme nous. »



« Veine ! se dit Nigaudot, quand je retournerai sur terre, j'en aurai un de ces succès ! Les camarades n'ont qu'à bien se tenir, je les dégouterai tous. » Et, sans appréhension, il se confie à l'homme de l'art. »



Pendant ce temps, Chaolu et Polycarpe continuent leurs observations scientifiques. Ils ont ensemble de longues causeries, c'est maintenant entre eux une véritable amitié qui porte de plus en plus d'ombrage à Tanfouchi, toujours aux aguets. »



Et lorsqu'il voit Polycarpe plein de galanterie auprès de Mahama, s'empresse autour d'elle chaque fois que l'occasion le lui permet, et la jeune femme accueillir souriante ses attentions, la haine de Tanfouchi devient de plus en plus féroce et il roule dans sa tête les plus noirs projets. »

(A suivre.)

LES BELLES IMAGES

DANS LA PLANÈTE MARS (3^e Suite), par G. RI



Peu de temps après, Nigaudot sortait de chez le chirurgien avec deux jolies petites ailes, pas trop déplumées; mais il paraissait un peu emprunté avec ces nouveaux membres dont il ne savait pas encore se servir, d'autant plus que le chirurgien lui avait bien recommandé de ne pas faire d'imprudence, à l'exemple des jeunes serins qui, voulant voler trop tôt, tombent du nid.



Alors il lui vint à l'idée de demander à Tanfouchi, de lui apprendre à voler, sans se douter de la haine que celui-ci nourrissait contre tout l'entourage de Polycarpe. Aussi les premiers essais furent-ils plutôt malheureux pour l'apprenti Nigaudot.



Ainsi que les seconds, d'ailleurs, qui, par suite des mauvais conseils donnés par le traître, conduisirent le pauvre Nigaudot là où il n'aurait pas dû aller. « Je crois que je suis dans le lac », soupirait-il.



Et il se serait infailliblement noyé, s'il n'avait eu un peu nager. En sortant de l'eau, le pauvre garçon se disait : « Avec mes ailes trempées, j'ai l'air d'une poule mouillée. »



Plusieurs autres essais lui furent encore plus funestes. Aussi était-il dans un piteux état, quand Chaolu s'aperçut qu'on lui avait coupé, probablement pendant son sommeil, les plus belles plumes de ses ailes. Quelle pouvait être la main malveillante qui avait fait cela ?



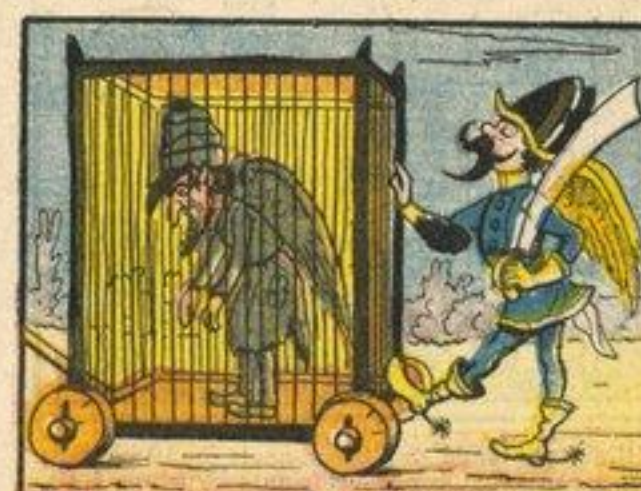
Heureusement, il fut facile de lui en greffer d'autres, et cette fois, il voulut voler de ses propres ailes. Il s'y prit mieux, fit des progrès, mais il ne savait pas bien se diriger et il allait souvent encore donner du nez contre les murs, comme un gros hanneton.



Enfin, il s'enhardit et, grisé par l'espace, tout nigaud qu'il était, il alla se perdre dans les nuages où il fit de mauvaises rencontres, parce que les voleurs et apaches martiens vous attendent au coin d'un nuage comme chez nous au coin d'un bois.



Mais les nuages sont mieux gardés dans Mars que les bois chez nous. A la moindre alerte, les gendarmes accourent, d'autant plus vite, qu'en plus de leurs ailes ils ont dans le dos une petite hélice qui, en doublant la rapidité de leur vol, leur donne de l'avance sur messieurs les apaches.



Quand ils se sont emparés d'un malfaiteur, ils l'enferment dans une cage pour ne pas qu'il se tire des ailes, ou bien on lui attache un énorme boulet au pied et on lui coupe les ailes, ce qui rend toute tentative d'évasion presque impossible.



Ce qui n'empêche pas que toutes les cours des prisons sont grillagées, ainsi que les fenêtres. Malgré ces précautions, des gendarmes montent la garde jour et nuit, ne dormant jamais que d'un oeil.



Nigaudot, que tous ces détails intéressaient beaucoup, puisqu'il avait failli être victime des apaches, apprit d'un geôlier que la peine de mort existait dans Mars, qu'on électrocutait les condamnés, parce que, étant donnée la faible pesanteur dans la planète, le couteau de la guillotine serait trop léger, et le pendu pas assez lourd pour tirer sur sa corde et s'étrangler.



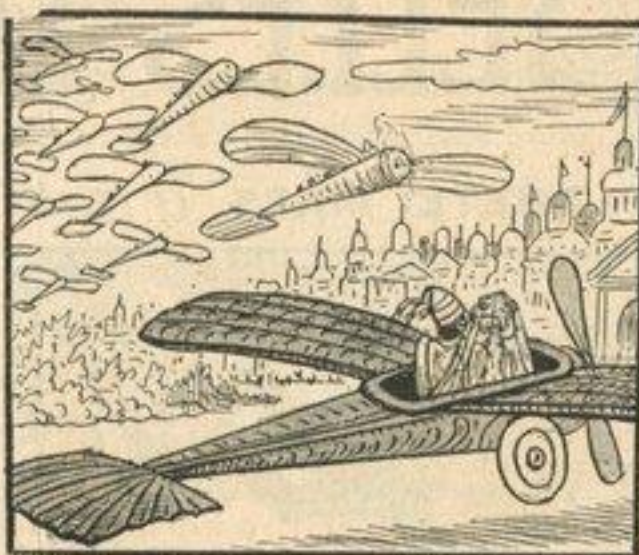
Pendant ce temps, nos amis continuent à visiter la ville. Chaolu fait voir à Brigitte un des temples les plus importants. La plus grande de nos églises serait une toute petite chapelle en comparaison de l'immensité de ce temple composé d'un nombre infini de coupôles.

(Voir la suite page 2.)

DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



Chaolu explique à la vieille demoiselle, en lui montrant une sorte de pasteur, que ceux-ci sont en même temps des savants, ce qui s'explique, puisque chez les Martiens, la religion, la philosophie et la science vont de pair.



Justement un mariage arrivait au temple, les mariés et leurs amis avaient pris place dans de gracieux aéroplanes, ou plutôt des chars aériens. Il en venait de toutes les directions, car c'était la fille d'un des plus riches marchands de la ville qui se mariait.



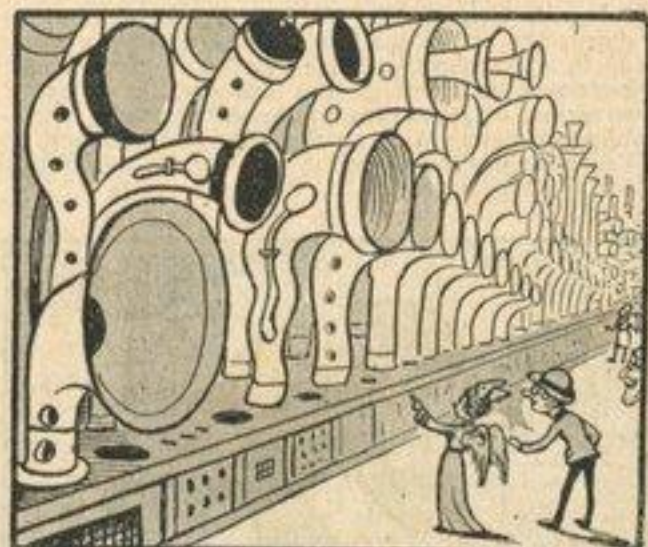
Aussi sa toilette était-elle des plus somptueuses, ainsi que celles de tout le cortège. Et ce qu'il y avait de charmant, c'étaient de gracieux petits Martiens qui jetaient des fleurs à profusion sur le passage des jeunes époux. Brigitte pensa que ce devait être délicieux de se marier dans cette planète.



La cérémonie était très bien réglée, sous l'œil vigilant d'un superbe suisse galonné et très empanaché, qui volait partout avec vivacité pour assurer l'ordre.



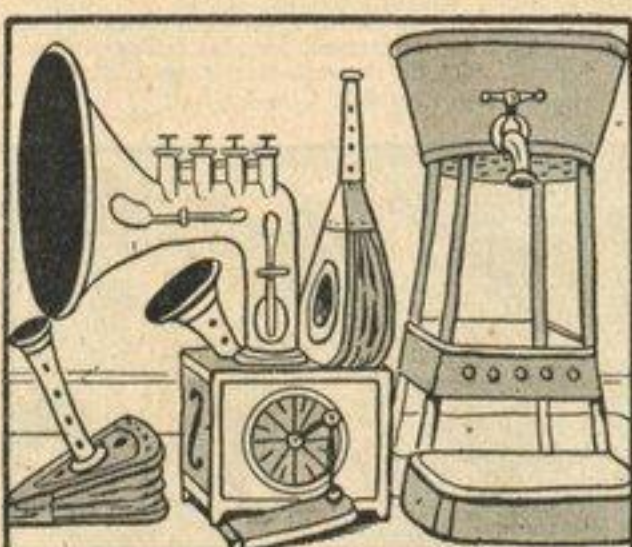
Brigitte fut surtout séduite par l'orchestre composé de plusieurs centaines de musiciens qui jouaient avec un style et un art des plus parfaits, sur des instruments extraordinaires desquels ils tiraient des sons et des mélodies tout à fait inconnus à ses oreilles.



Tous nos amis en étaient charmés et fort surpris. Et la conversation venant à rouler sur la musique, Mahama offrit à Polycarpe de lui faire visiter le conservatoire de musique avec la salle de concert, où plus de 500 graphophones et phonographes perfectionnés formaient un orchestre des plus merveilleux, quoique peut-être un peu assourdissant pour des oreilles de Terriens.



Il y avait aussi des instruments monstres, telle une basse avec pistons électriques et pompe à air, produisant des sons formidables, à tel point que toutes les vitres de la salle en étaient brisées en petits morceaux.



Pour la musique imitative, Chaolu leur expliqua qu'ils possédaient des instruments spéciaux et bien particuliers, leur permettant de rendre d'une façon merveilleuse tous les bruits de la nature : le vent, la tempête, la pluie, le murmure du ruisseau, le chant des oiseaux et le bourdonnement de l'insecte.



Après cette journée bien remplie, Chaolu voulut, avant de se retirer dans ses appartements, aller donner, avec Polycarpe, un dernier coup d'œil à sa chère machine; coup d'œil d'autant plus utile qu'on devait l'expérimenter le lendemain. Voyant que tout était en bon état, ils se retirèrent chacun chez soi.



Mais sur le coup de minuit, Polycarpe, ne pouvant dormir, préoccupé d'une certaine pièce qui lui paraissait ne pas devoir donner toute satisfaction, voulut revoir la machine et pénétra dans le laboratoire. Quelle ne fut pas sa stupeur en voyant accroupi, en train de dévisser la fameuse pièce, un Martien au visage caché sous un masque!



Il se précipita sur lui, le saisit par les ailes en lui demandant ce qu'il faisait là? Le Martien, sans lui répondre, se retourna brusquement et un corps à corps s'engagea. Quelques plumes de l'aile restèrent dans la main de Polycarpe...



... qui reçut un coup si violent sur la tête, porté avec la pièce volée, que le malheureux, assommé, resta sur le carreau, tout étourdi, tandis que le voleur s'enfuyait à tire-d'aile.

(A suivre.)

DANS LA PLANÈTE MARS (4^e Suite), par G. RI

Polycarpe avait été si maltraité par le voleur qu'au premier moment on l'avait cru mort. Mais, grâce aux bons soins dont il fut entouré par Chaolu, et surtout par sa fille Mahama qui ne quittait guère le chevet du malade, il revint promptement à lui.



D'ailleurs, si les Martiens étaient très avancés en chirurgie, ils ne l'étaient pas moins en médecine et disposaient de ressources médicales que nous ignorons, d'anesthésiques violents qui, rien qu'à être respirés, calmaient instantanément les douleurs...



... et d'un appareil contenant un gaz cicatrisant qui, administré savamment, guérit en quelques heures toutes les plaies du malade, à son grand étonnement et aussi à sa vive satisfaction.



Cela n'alla pas sans un peu d'agitation et quelques cauchemars, où Polycarpe voyait sans cesse des papillons noirs voltiger autour de lui, ainsi que le Martien masqué, son agresseur, sur lequel il voulait se précipiter.



Mais enfin sa bonne constitution prenant le dessus, il fut bientôt sur pied, manifestant une folle gaieté, car les vapeurs calmantes et cicatrisantes qu'il avait absorbées étaient connues pour leur effet hilarant. On les employait même contre la neurasthénie.



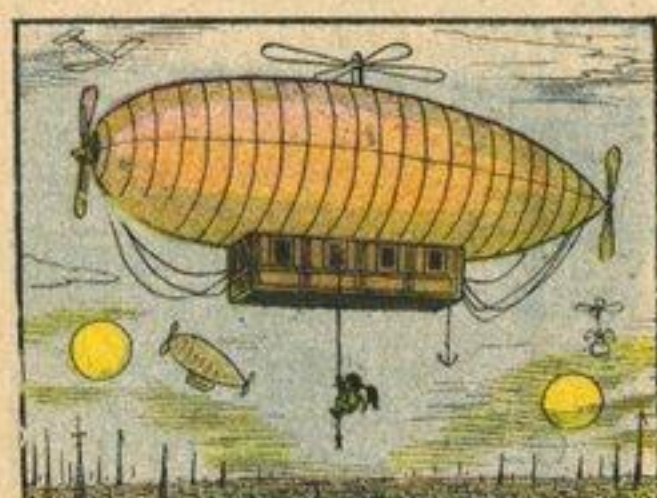
Le premier moment d'émoi avait empêché de s'occuper de l'agresseur, que seul Nigaudot avait aperçu s'enfuyant avec la précieuse pièce en main. Il s'était bien lancé de suite à sa poursuite...



... mais comme il était encore peu accoutumé à la vitesse, avec ses ailes toutes neuves, l'effort fut trop grand pour lui, et il ne tarda pas à avoir une crampe dans l'aile gauche et à être précipité dans le vide d'une hauteur prodigieuse, sur un paratonnerre.



Heureusement que, plein de présence d'esprit, il donna un fort coup d'aile avec celle qui lui restait, et il parvint à se redresser et même à saisir le paratonnerre, auquel il s'accrocha. Mais il lui était impossible de descendre de là, aussi y resta-t-il de longues heures.



Fort heureusement, un ballonbus l'aperçut et, le voyant dans cette position critique, lui jeta une amarre à laquelle Nigaudot se suspendit, non sans une frousse intense, mais qui lui permit d'être déposé chez Chaolu sans autre incident.



Chaolu n'était toujours pas sur la trace du voleur et nul soupçon n'effleurait sa pensée sur aucun de ceux qui l'entouraient. Maintes fois il était retourné à son laboratoire, tâchant d'y trouver quelque indice, mais rien n'était venu orienter ses recherches.



Mahama, de son côté, trouvait bien singulier que son père, qui n'avait pas d'ennemi, ait pu être volé. Tandis que ce pauvre Polycarpe, auquel elle s'intéressait de plus en plus, avait pu aussi être victime du misérable voleur.



Quant à Brigitte, dès l'instant que son frère était guéri, c'était tout ce qu'elle demandait. Le vol de la pièce de la machine la laissait plutôt froide, d'autant plus qu'elle n'y comprenait rien. Elle aimait mieux jouer avec les jeunes enfants de Mahama qui lui faisaient mille agaceries auxquelles elle se prêtait avec une patience infatigable.

(Voir la suite page 2.)

DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



Elle les suivait dans leurs études, admirant la surprenante mémoire de ces enfants obligés d'emmagasiner dix fois plus de science que les nôtres, puisque leur planète est plus avancée, et dont le plus petit abrégé d'histoire, dans ce vieux monde où tant de choses ont eu le temps de se passer, est plus volumineux qu'un de nos plus gros dictionnaires.



Leurs jeux amusaient aussi la bonne Brigitte, mais la faisaient aussi souvent trembler. Ainsi, quand un des enfants se penchait tout au bord d'une fenêtre du septième étage, elle oubliait que ses ailes le protégeaient, et elle jetait des cris perçants.



Mahama était obligée de la rassurer, et, pour l'habituer à ne pas s'effrayer ainsi, l'emmenait dans les jardins publics où Brigitte pouvait voir les jeunes bébés, non pas faire leurs premiers pas, mais donner leurs premiers coups d'aile, retenus par la nounou, pour qu'ils ne volent pas trop haut.



Elle les voyait aussi lutter de vitesse avec les papillons et s'en emparer avec autant de facilité qu'un de nos enfants prendrait un chien ou un chat. Aussi avaient-ils les plus riches collections de papillons qui se puissent imaginer.



Ils étaient surtout charmants lorsqu'ils jouaient à des jeux semblables à ceux des Terriens et demandant de l'agilité. A chat perché, par exemple, où ils se posaient sur les branches des arbres ou sur les pointes des piquets et rochers les plus aiguës.



Les fillettes sautaient à la corde avec une grâce et une légèreté sans pareilles, aidées de leurs jolies petites ailes qui les maintenaient en l'air sans effort, tandis que la corde tournait rapidement autour d'elles.



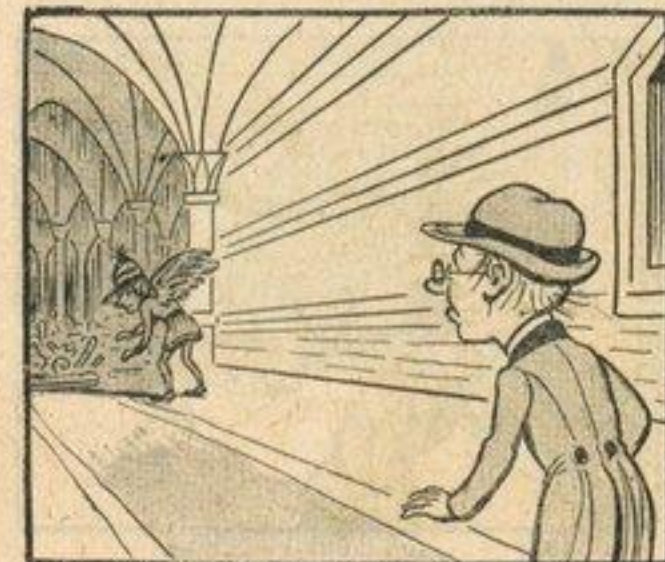
Les joueurs de tennis ne manquaient pas une balle, puisque, d'un coup d'aile, ils allaient la chercher dans l'espace. Un joueur de tennis Martien serait chez nous le champion des champions.



Mais le plus fofol était encore de voir les petits Martiens jouer à cache-cache dans les nuages, où ils se poursuivaient indéfiniment en poussant de joyeux petits cris.



Les jouets eux-mêmes étaient tellement perfectionnés qu'ils pouvaient bien étonner une Terrienne. Ainsi la fillette de Mahama avait une poupée qui, non seulement parlait, marchait et dormait, mais encore mangeait comme une vraie personne.



Nous avons laissé Polycarpe tout hilarant de se voir si promptement guéri, mais n'abandonnant pas l'idée de retrouver son agresseur. A chaque instant il se rendait au laboratoire, surveillant de près Tanfouchi sur lequel il avait des doutes.



Ses doutes étaient si forts qu'il se décida à mettre l'aide de Chaou au pied du mur et à l'accuser carrément. Celui-ci, quoique très troublé, se défendit énergiquement, mais cette accusation augmenta encore sa haine contre Polycarpe.



Et tandis qu'ils discutaient ainsi, quelle ne fut pas la stupeur de Polycarpe en apercevant tout à coup un Martien masqué qui s'enfuyait à tire-d'aile, emportant une nouvelle pièce de la machine. Saisi de colère, Polycarpe resta médusé. Ce n'était donc pas Tanfouchi le voleur! Mais qui donc alors? (A suivre.)

LES BELLES IMAGES

4 Février 1915

10 CENTIMES

ABONNEMENTS :

France : Un an... 6 fr.

— Six mois 3.50

Étranger : Un an. 8 fr.

DANS LA PLANÈTE MARS (15^e Suite), par G. R!

Sitôt remis de la profonde surprise que lui avait causée ce nouveau larcin, auquel n'avait pas pris part Tanfouchi, Polycarpe, tout dévoué à son ami Chaouli, ne fit qu'un bond et courut l'avertir.



Le pauvre savant est navré, car ce nouveau vol rend impossible l'essai de sa machine. Il lui faudra maintenant de longues semaines avant que les pièces disparues soient remplacées, et il est aussi bien désolé de se savoir un ennemi si acharné!



Quant à Nigoudot, il est toujours persuadé, quoi qu'on puisse lui dire, que c'est Tanfouchi qui a fait le coup, et celui-ci a beau faire du zèle et essayer de reconstituer le plus vite possible les pièces dérobées, le Terrien l'a toujours à l'œil.



En attendant, nos amis s'installent tous les jours davantage à la vie de la planète Mars, et Brigitte s'y plaît de plus en plus. Elle trouve les Martiens aimables et gais, toujours prêts à s'incliner devant elle, et mettant avec grâce leur chapeau sur le coin de l'aile, ce qui leur donne plus d'aisance dans leurs mouvements.



Mais si la plupart sont aimables, il y a, comme chez nous, de mauvais coucheurs. Ainsi, à la sortie de la Chambre, on voit souvent les députés se livrer à des discussions qui dégénèrent parfois en pugilats. Et après s'être traité de vieux déplumé, on se déplume souvent.



La gourmandise des petits Martiens, au moins égale à celle des Terriens, jouit de plus de facilités pour se satisfaire, car il est bien difficile au mitron d'empêcher les petits gourmands voltigeant au-dessus de sa tête, de tremper leurs doigts dans la crème, ce qui amuse toujours beaucoup Brigitte et Polycarpe.



Ce dernier est très surpris de la facilité et de la rapidité avec laquelle les colleurs d'affiches s'acquittent de leur tâche. « Que serait-ce chez nous, se dit-il, en période électorale, par exemple, si les colleurs d'affiches pouvaient voler!!! »



Le plus drôle pour nos Terriens était de voir opérer les déménageurs. Etant donnée la faible pesanteur sur cette planète, un seul déménageur suffit pour emporter tout un mobilier. Aussi les propriétaires sont-ils obligés d'exercer une grande surveillance pour éviter les déménagements à la cloche de bois.



L'arrosage des rues, dans les rares jours de sécheresse, se fait de façon à imiter tout à fait la pluie, puisque c'est d'en haut que les bons arroseurs dispensent leurs bienfaits.



Par exemple, un parapluie est souvent nécessaire. Aussi, les Martiens, ont-ils inventé un système d'attache leur permettant d'avoir un parapluie sans être obligés de le tenir.



Quant à la circulation, elle est pour ainsi dire nulle dans les rues, où les voitures sont presque inconnues. Nos bons vieux fiacres et même nos autos sont remplacés par des taxi-dirigeables, dont les stations sont nombreuses.



Aussi la circulation aérienne demande-t-elle à être réglée et surveillée par une brigade spéciale, munie d'un bâton électrique qui, le soir, est lumineux.

(Voir la suite page 2.)

DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



La brigade cycliste est remplacée par une brigade de dirigeables. Chaque agent est à cheval sur un minuscule petit ballon qui va, c'est le cas de dire, comme le vent.



Les gros Martiens qui, munis seulement de leurs ailes, peinaient un peu pour voler, n'hésitent pas à s'adjointre un petit ballon qui les rend plus légers, leur permettant d'aller dans les airs sans aucun effort, faire leur petite promenade quotidienne.



Ce qui intriguait beaucoup nos amis, c'était un appareil bizarre qui surmontait la tête de certains Martiens. Ils apprirent bientôt que c'étaient des employés des PTT et de la TSF qui enregistrent ainsi tout ce qui se passe sur la planète.



Brigitte eut bientôt envie de quelques distractions. Mahama la conduisit au cinéma qui, non seulement reproduisait les mouvements, les sons, y compris les bruits les plus subtils de la nature, mais encore les senteurs les plus fines. Ainsi, dans ce tableau, on percevait à la fois les mouvements de l'homme, le chant de l'oiseau, le bourdonnement de l'insecte, et les odeurs combinées du foin coupé et des fleurs du premier plan.



Au théâtre, les ouvreuses souriantes volaient de loge en loge pour apporter les petits bancs, mais Brigitte constata que, tout comme chez nous, elles tendaient la main en priant de ne pas oublier la placeuse.



A l'Opéra, l'orchestre, composé d'une foule innombrable de musiciens, employait les instruments si bizarres dont nos amis avaient déjà pu admirer la variété en visitant le Conservatoire. Le chef d'orchestre menait tout cela avec un art consommé, battant la mesure à la fois des deux bras et des deux ailes.



Les ballerines, d'une légèreté bien facile à comprendre, avec l'aide de leurs jolies petites ailes, exécutaient des prouesses chorégraphiques, avec une grâce charmante.



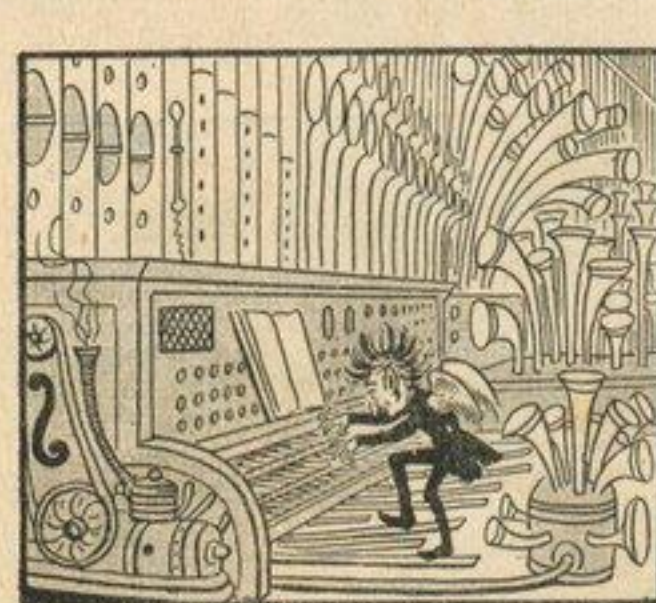
Aussi avaient-elles un succès mérité et recevaient-elles de nombreux bouquets, qu'on ne leur jetait pas comme chez nous, mais que, d'un coup d'aile, l'admirateur apportait lui-même sur la scène avec l'expression de son enthousiasme.



La figuration, comme nombre et comme variété, atteignait des chiffres fabuleux dont la petitesse de nos scènes ne nous permet pas d'avoir la moindre idée. Il y en avait des grands, des petits, des gros, des maigres, des jeunes, des vieux, le tout dans les costumes les plus divers.



Le plus étonnant pour nos amis était encore les choristes, car, afin de doubler le volume de leur voix, ils chantaient dans des appareils porte-voix d'une puissance incroyable et qui faisaient un vacarme à rappeler les trompettes de Jéricho.



Et pourtant leur voix était couverte par l'orgue jouant en sourdine dans les coulisses, mais possédant des jeux de tuyaux si nombreux et si sonores que, pour des oreilles de Terriens non habituées, c'était plutôt douloureux.



Aussi nos amis sortaient-ils de cette première représentation d'un opéra du Wagner de la planète, avec, l'un une otite, l'autre une fêlure du tympan et la pauvre Brigitte avec une névralgie et des bourdonnements dans les oreilles, à la faire crier.

(A suivre.)

LES BELLES IMAGES

11 Février 1915

10 CENTIMES

ABONNEMENTS :

France : Un an... 6 fr.
— Six mois 3.50
Étranger : Un an. 8 fr.DANS LA PLANÈTE MARS (6^e Suite), par G. RI

La vie de famille se poursuivait toujours, empreinte de la plus douce intimité. Polycarpe était le meilleur ami des enfants de Mahama. Il jouait avec eux des heures entières, tandis que la jeune maman regardait cela d'un oeil très tendre.



De son côté, Brigitte accueillait avec grâce les attentions de Chaou, toujours heureux quand elle voulait bien honorer son laboratoire de sa présence, ce qui arrivait assez souvent.



Ils faisaient aussi de longues promenades dans la campagne, pendant lesquelles le savant expliquait à sa compagne, toujours gracieuse et attentive, tous ses projets d'inventions. Jamais Brigitte n'eût pensé avoir autant de goût pour les sciences!



En somme, la vie leur était douce à tous sur cette planète. Les habitants, la flore, la faune, tout était fait pour les étonner et les émerveiller. Au jardin d'acclimatation de la capitale, il y avait une collection d'arbres et de plantes fort bizarres de formes et surtout de couleurs, puisqu'aucun feuillage n'était vert, mais rougeâtre.



Tout y était entretenu avec un soin minutieux par des jardiniers ailés qui coupaient, tranchaient, élaguaient avec la plus grande facilité la moindre brindille ou branche récalcitrante.



La science de la culture y était tellement avancée que les fruits atteignaient des proportions gigantesques. Nigaudot était en admiration devant des gourdes énormes, se disant qu'il ne fallait pas être « gourde » pour en cultiver de pareilles.



Les artichauts atteignaient une telle grosseur que quelques feuilles suffisaient pour nourrir un Martien, surtout sur une planète où on mange si peu.



Et les champignons donc! Avec un seul d'entre eux on eût pu nourrir plusieurs familles. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs, les espèces les plus variées étaient représentées.



Quant aux citrouilles, ce n'est pas un carrosse que la fée de la fable eût pu en faire sortir, mais un omnibus au moins, et dans l'une d'elles toute une famille aurait pu s'y creuser un gîte.



Les plantes aquatiques elles-mêmes avaient des feuilles géantes, tellement développées que le grand plaisir des jeunes Martiens était de se promener et de jouer sur ces feuilles...



... ou encore de naviguer dans des coques de noix, tant elles étaient grosses. C'était charmant de les voir dans leurs frères esquifs, sans jamais craindre qu'ils se noient puisque, d'un coup d'aile, ils pouvaient toujours se sauver en cas de naufrage.



« Les amoureux, pensait Brigitte, ont besoin de toute leur force pour effeuiller les énormes marguerites de ce pays. » Mais pourquoi, tout en faisant cette réflexion, la vieille demoiselle effeuillait-elle si consciencieusement une de ces fleurs?

(Voir la suite page 2).

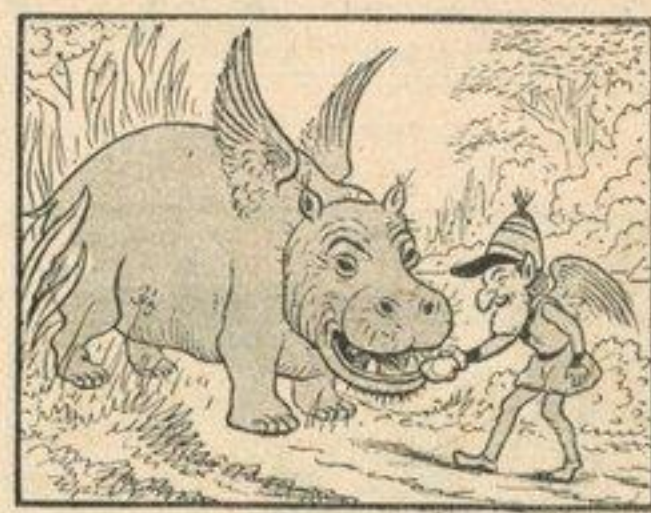
DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



Si la flore leur causait des surprises, la faune n'était pas moins étonnante. Dans ce fameux jardin d'acclimatation, les phoques ailés se livraient aux mêmes ébats que chez nous, mais avec une bien plus grande facilité.



Les crocodiles, presque inoffensifs sur terre, tant leurs mouvements sont lents, devenaient épouvantablement dangereux avec leurs ailes qui leur permettaient, sinon un vol réel, tout au moins des sauts d'une grande étendue.



L'hippopotame, pour ne pas déroger à la règle générale, n'était-il pas pourvu lui-même de deux petites ailes rudimentaires qui n'étaient qu'un ornement pour l'énorme bête, aussi douce que ses congénères terriens.



Pour ce qui est de l'éléphant, ses ailes lui donnaient un petit aspect léger qui contrastait complètement avec l'énormité de ses pattes, et il en avait l'air encore plus narquois, comme s'il s'était moqué de lui-même.



Un animal qui n'avait pas l'air bon, par exemple, c'était le rhinocéros! Quand Polycarpe se trouva nez à nez avec lui, il crut avoir une vision de l'Apocalypse et faillit tomber à la renverse.



Tandis que nos amis poursuivaient leurs visites à travers la ville, tantôt avec Chaolu, tantôt avec Mahama, Tanfouchi, profitant d'un jour où cette dernière était restée à la maison, lui demanda une explication sur son changement d'attitude. Mahama lui avoua qu'elle avait changé d'avis et ne voulait plus l'épouser.



Il se retira, la haine dans le cœur, jurant de se venger. Et deux jours après, un nocturne promeneur eût pu voir rôder autour de la maison de Chaolu une ombre qui se glissait furtivement, comme quelqu'un qui médite un crime.



Quelques minutes après, Brigitte, que les agitations de son cœur tenaient éveillée, entendit un bruit insolite au-dessous de sa chambre, semblable à celui d'un meuble qu'on briserait.



La courageuse vieille fille ne fit qu'un bond de son lit à la bibliothèque de Chaolu, où s'était fait entendre le bruit, et aperçut un homme masqué qui avait fracturé le meuble dans lequel Chaolu enfermait tous ses travaux concernant son invention.



A cette vue, Brigitte appela de toutes ses forces, cria: « Au voleur! » Mais le cri s'arrêta dans sa gorge, car le misérable était armé et il tira sur elle un coup d'une arme à feu si perfectionnée qu'on n'entendit même pas le coup.



Puis l'homme masqué s'enfuit à tire-d'aile jusqu'au sommet d'une tour lointaine, où il enferma les papiers de Chaolu qu'il avait volés.



Mais le cri de Brigitte avait été heureusement perçu par Nigaudot qui couchait à côté. Il se précipita à son secours en s'écriant: « — Encore un sale coup de Tanfouchi. » Au même instant, ô surprise! celui-ci apparaissait par la porte opposée.

(A suivre.)

DANS LA PLANÈTE MARS (7^e Suite), par G. RI



Brigitte avait heureusement éprouvé plus de peur que de mal : une simple éraflure à la main qui, pansée avec le plus grand soin, ne tarda pas à être guérie. Ses nerfs pourtant demeurèrent assez longtemps ébranlés par l'émotion.



Chaolu, très reconnaissant du dévouement qu'elle avait montré, puisque c'était pour lui que la pauvre femme s'était exposée, veillait attentivement à son chevet, ainsi que Mahama, lorsque son frère ne pouvait y rester.



Un seul s'était abstenu, dans toute la maison du Martien, de prendre des nouvelles de la blessée : c'était Tanfouchi, et de cela Brigitte restait rêveuse, et même, malgré elle, un peu soupçonneuse.



Entre temps, Chaolu parcourait la ville en tous sens, nuit et jour, pour tâcher de retrouver la trace de ses précieux documents disparus, lesquels lui étaient indispensables pour l'achèvement de sa merveilleuse machine. Mais hélas, ses recherches ne donnaient aucun résultat.



Quelque temps après ces événements, nos amis voulurent voir la campagne de Mars, si totalement différente de la nôtre. Les couchers de soleil, par exemple, au lieu de varier seulement, comme chez nous, du rouge à l'orangé, avaient des teintes verdâtres et violacées d'un effet des plus inattendus.



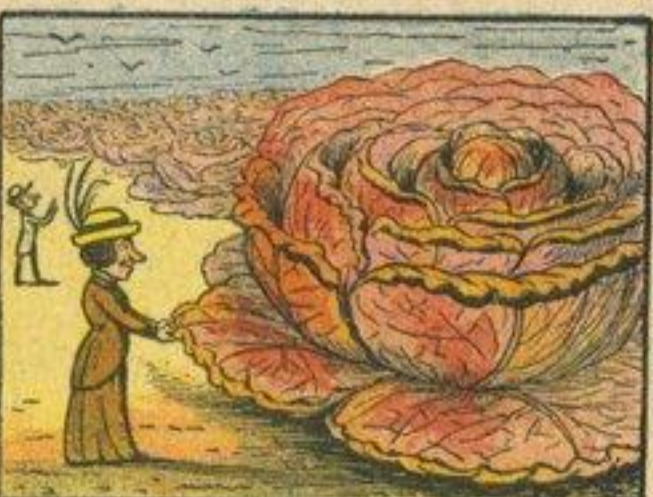
Les montagnes et les glaciers, sous cette lumière spéciale, prenaient à l'œil des aspects fantastiques, et l'eau des lacs elle-même, au lieu d'être bleue ou verte comme la nôtre, était de teinte rouge ou rose, suivant ce qu'elle reflétait.



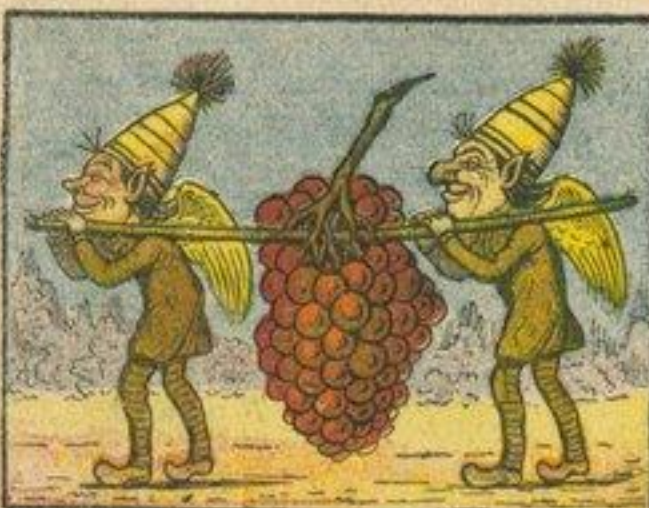
Dans les forêts, les arbres étaient d'une variété infinie de formes, de couleurs et d'essences. Les mousses épaisses, comme dans tout pays humide, se dégradèrent du vermillon au carmin. La terre elle-même semblait, par endroit, être pétrie d'ocre.



Et cette terre, soumise soigneusement à l'action d'engrais chimiques puissants, dénotant une science profonde de l'agriculture, fournissait aux Martiens des champs de céréales d'un rendement magnifique, extraordinaire.



De même pour les légumes : choux, carottes, navets qui, malgré un développement excessif, conservaient un goût des plus agréables et des plus délicats.



Quant aux vignes, elles étaient complètement préservées des maladies, comme le mildiou ou le phylloxera, par des produits connus des seuls Martiens. Aussi voyait-on des grappes de raisin dont deux hommes avaient leur charge.



Et les châtaignes, presque aussi grosses que des potirons de chez nous, n'étaient pas plus agréables à recevoir sur le nez que la citrouille de la fable.



Les paysans n'avaient pas beaucoup de mal à se donner, la faux ne pesant pas lourd dans leurs mains, et leurs ailes leur permettant de reposer leurs jambes fatiguées sans interrompre leur travail. Et les vieux paysans Martiens, armés de leur faux, ressemblaient au vieux père Saturne de la mythologie.

(Voir la suite page 2.)

DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



C'était un jeu pour la villageoise d'aller au marché conduire ses oies. Il suffisait d'une ficelle et d'une badine, et fouette cocher ! tout le monde s'envolait pour franchir la distance d'un bourg à un autre.



Et comme tous les êtres ont le privilège de voler dans cette bienheureuse planète, c'était fort amusant de voir le brave paysan y conduire, par la voie des airs, son cochon.



Les truffes, d'un arôme encore plus délicat que chez nous, étaient très goûtées des Martiens. Aussi avaient-ils inventé, pour les chercher, un appareil, sorte d'appendice nasal qui, en doublant le flair, évitait d'avoir recours aux porcs.



Cet appareil servait également à constater avec une grande précision la maturité des fruits, sans être obligé de les tâter, ce qui les abîme toujours.



En général, les Martiens étaient plutôt paresseux, car tout chez eux se faisait plus ou moins mécaniquement. Le bûcheron, par exemple, avait une scie mue par un petit moteur électrique. De sorte que c'était, les mains dans ses poches ou mollement étendu sur l'herbe, qu'il regardait son travail se faire.



La fermière n'avait pas la peine de traire sa vache. C'était également un petit moteur qui s'en chargeait facilement et très rapidement. Le travail de la fermière consistait simplement à ouvrir ou fermer le robinet.



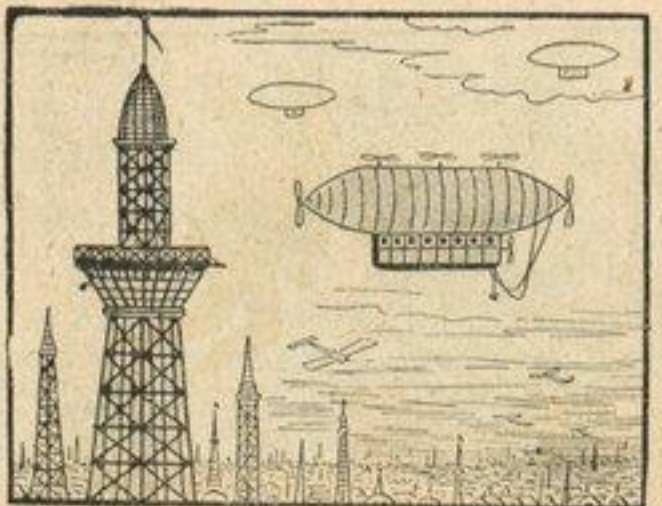
Le jeune et intéressant nourrisson lui-même n'avait aucun effort à faire pour têter, un petit appareil bien combiné, aspirant et refoulant, lui amenait directement le lait de la vache, sans crainte d'aucune contamination.



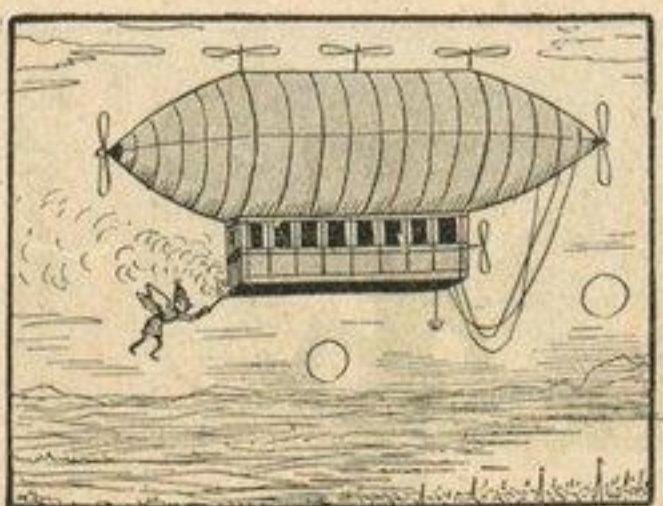
Jusqu'aux épouvantails qui sont mécaniques chez les Martiens. Mus par un appareil hydraulique, ils gesticulent, remuent bras et jambes et font un bruit formidable avec une énorme trompette.



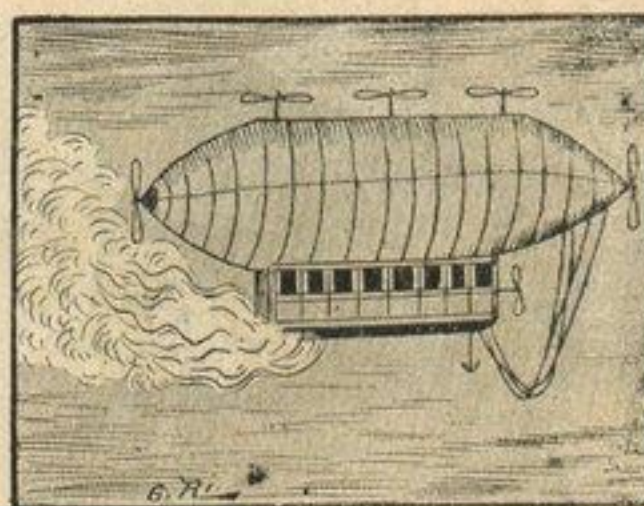
S'ils effarouchent les oiseaux, ils ne font guère peur aux petits Martiens, fort gourmands de fruits, et qui donnent ainsi pas mal de fil à retordre au garde champêtre.



De voir tout le monde parcourir l'espace, cela donna envie à Polycarpe de faire une promenade en dirigeable avec Chaolu. Ils partirent tous deux, accompagnés de Nigaudot, par une soirée magnifique et un ciel splendide.



La nuit étant venue, nos amis se laissaient aller à sa douce poésie, sans se douter qu'un effroyable danger les menaçait. L'homme masqué, cet ennemi impenable et mystérieux, s'approchait du ballon avec une torche allumée qu'il avait soin de diriger vers l'endroit où étaient entassés les bidons d'essence.



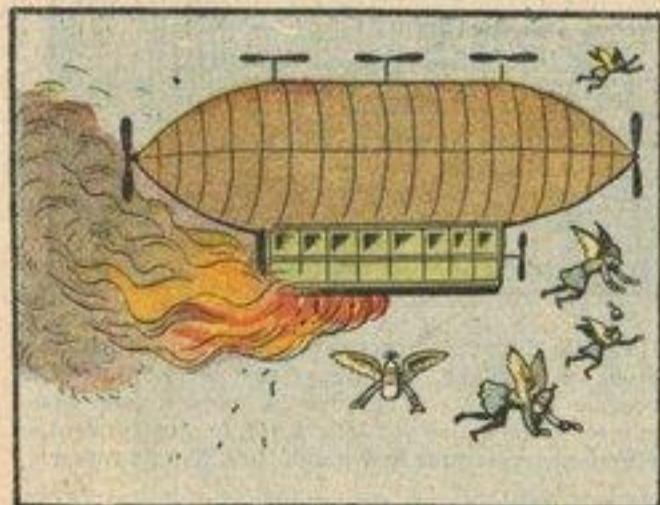
Aussitôt une flamme immense s'éleva et, avant même que les malheureux passagers aient eu le temps de s'en apercevoir, la nacelle était en flammes, le ballon allait faire explosion. C'en était fait de Chaolu, du pauvre Polycarpe et de Nigaudot !

(A suivre.)

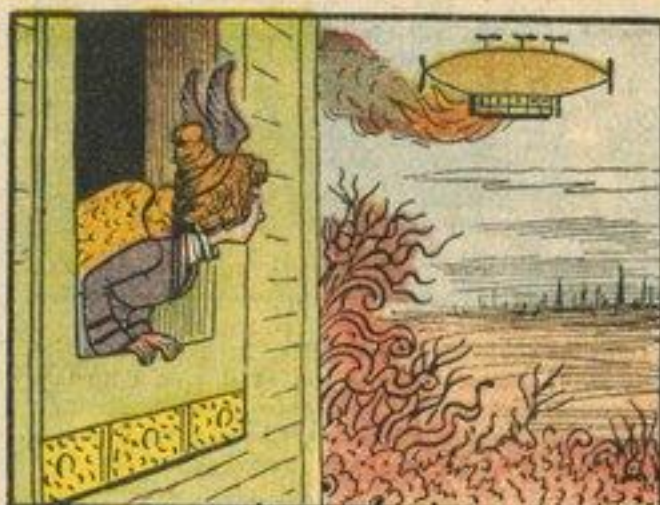
LES BELLES IMAGES

25 Février 1915

10 CENTIMES

ABONNEMENTS :
France : Un an... 6 fr.
— Six mois 3.50
Étranger : Un an. 8 fr.DANS LA PLANÈTE MARS (8^e Suite), par G. RI-

Dès que les Martiens qui étaient à bord du ballonbus aperçurent les flammes, ce fut un sauve-qui-peut général. Pour eux, il ne s'agissait que de donner quelques coups d'aile. Mais il en était tout autrement pour le pauvre Polycarpe. Qu'allait-il devenir ?



Il était perdu, car les flammes commençaient à lécher l'enveloppe du ballon. C'est ce que se disait fort anxieusement Mahama, qui, de sa fenêtre où elle guettait le retour des siens, avait vu l'effroyable incendie.



Aussitôt Mahama, n'écoutant que son courage, s'élança dans l'espace, munie d'une corde, à tout hasard, car elle ne savait pas comment elle tenterait de sauver le pauvre Polycarpe, ni même si elle arriverait à temps. C'était bien problématique !



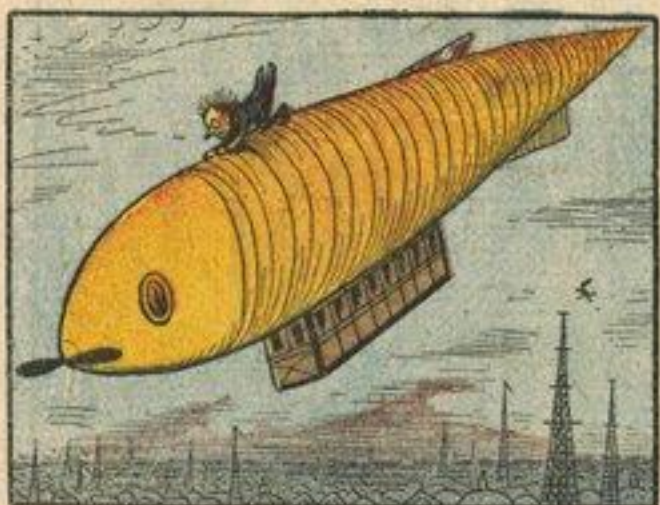
En effet, elle allait bientôt atteindre le ballon, lorsqu'une explosion formidable se produisit. Mahama faillit être atteinte par les éclats du ballon qui sifflèrent à ses oreilles comme de véritables projectiles. Elle jeta un cri d'horreur : Polycarpe était anéanti !



Mais quand la fumée fut un peu dissipée, à son cri d'horreur succéda un cri de joie : elle venait d'apercevoir Chaoua et Nigaudot qui retenaient de leur mieux Polycarpe. Le poids de ce dernier les emportait, mais leurs ailes les soutenaient assez pour que la chute s'opérât assez lentement.



Aussitôt Mahama, arrivant à leur secours avec sa corde, leur permit de le maintenir quelques instants, jusqu'au moment où passa un autre ballonbus...



... sur lequel ils déposèrent le pauvre Polycarpe, plus mort que vit. Celui-ci était encore dans une situation des plus critiques, car l'enveloppe du dirigeable était terriblement glissante et chacun de ses mouvements menaçait de précipiter le malheureux Polycarpe dans le vide.



Après les transes que l'on conçoit, il atterrit enfin en bon état, bien heureux de se retrouver avec ses amis. Il était si reconnaissant à Mahama du service qu'elle venait de lui rendre grâce à l'agilité de ses ailes, qu'il lui en demanda une plume, en souvenir de ce jour mémorable qui resserrait si fortement les liens de leur amitié.



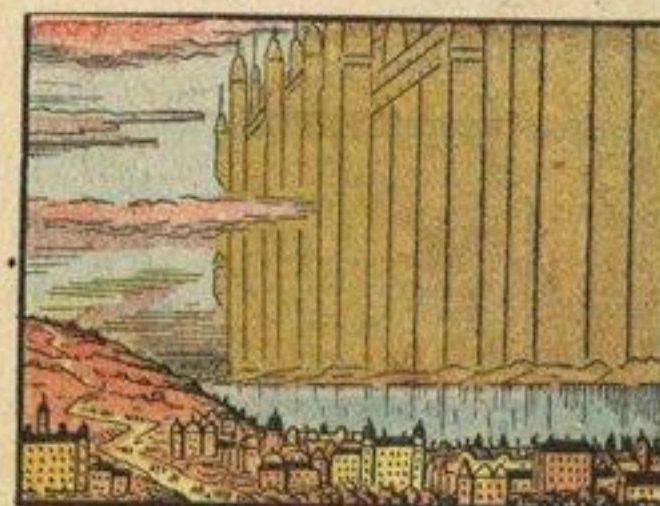
Dégoutés pour le moment de ce mode de locomotion, nos amis, qui avaient l'intention d'aller faire leur tour du monde de Mars, préférèrent voyager en aéroplanes, parfois même en aérotrains. Ceux-ci, composés de plusieurs aéros, offrent cet avantage que, si l'un d'eux a une panne, les autres lui évitent la chute.



Ce tour de planète, auquel tout le monde prit part, sauf Nigaudot, devait plus d'une fois, non seulement intéresser, mais étonner nos amis. D'abord, ils constatèrent la quantité et la puissance des phares électriques qui parsemaient les longues plaines de Mars et les éclairaient comme en plein jour.

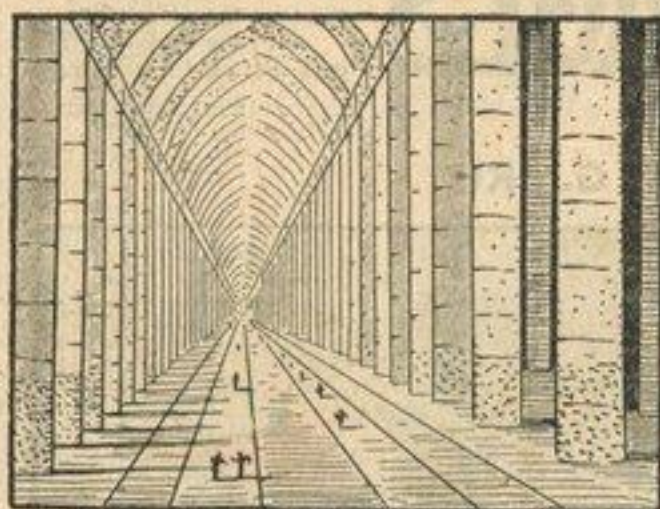


Puis ce furent les fameux canaux de Mars, dont Polycarpe avait tant entendu parler sur terre. Canaux immenses, d'une longueur de plusieurs milliers de kilomètres sur quatre ou cinq de large, permettant d'utiliser des contrées entières qui resteraient incultes par suite de la sécheresse.



Les villes fournirent matière à l'admiration de nos voyageurs, par l'immensité de certains de leurs monuments. Sur cette planète de Mars, beaucoup plus avancée que la nôtre, parce que plus vieille, les dimensions dépassent ce que nous pouvons imaginer, et des châteaux, des palais ayant deux cents mètres de hauteur ne sont pas rares à rencontrer.
(Voir la suite page 2.)

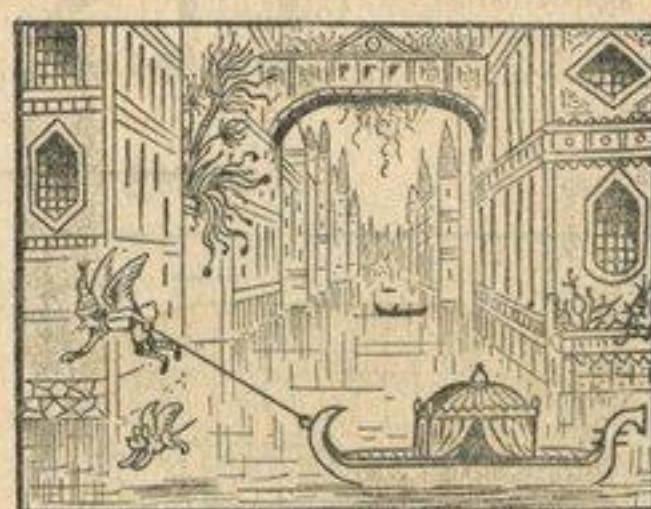
DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



L'un d'eux, appelé le palais des 100.000 colonnes, est si grand, qu'il faut plusieurs jours pour le parcourir, et Chaoul avoua que jusqu'ici on n'avait pas encore pu au juste compter le nombre des colonnes.



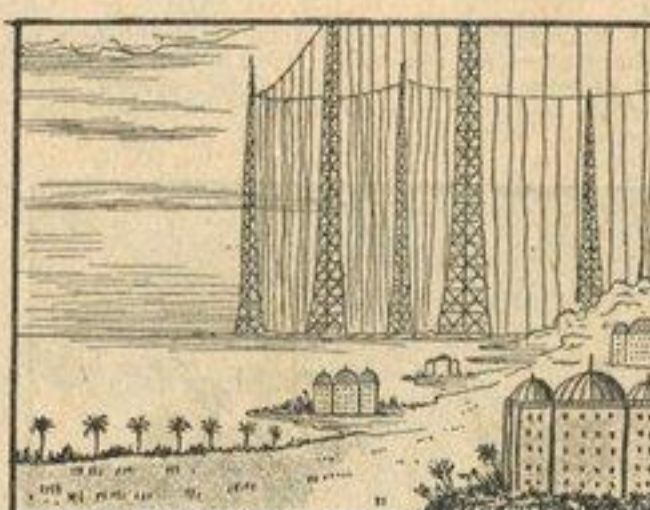
Dans les environs de ces villes, la moindre petite villa revêt des airs de château et il y en a de très anciennes, parfaitement conservées, qui remontent au moyen âge du monde martien. Chacune est surmontée d'un phare, afin de guider le navigateur aérien.



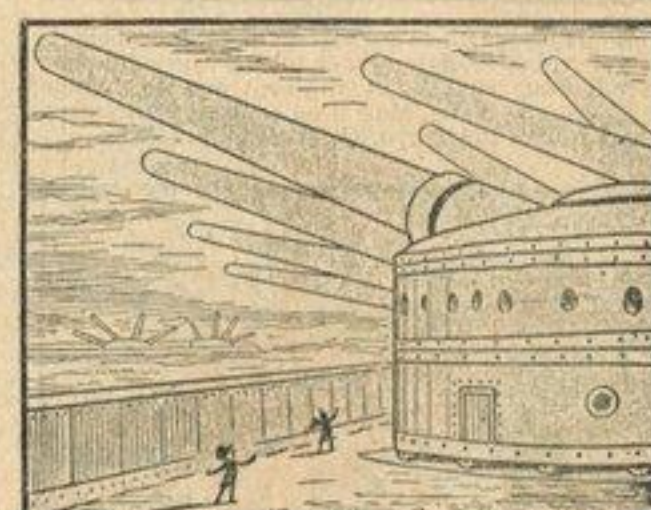
Une ville et un village construits sur l'eau surprirent surtout les Terriens. La ville, riche et somptueuse, rappelait Venise avec ses canots, voire même ses gondoliers, mais des gondoliers qui, le plus souvent, préféraient remorquer leur gondole au lieu de ramer.



Le village était entièrement bâti sur pilotis, au milieu d'immenses marais, et habité par une race de pêcheurs tout à fait arriérés pour la planète. Il rappelait les villages lacustres de notre antique Gaule.



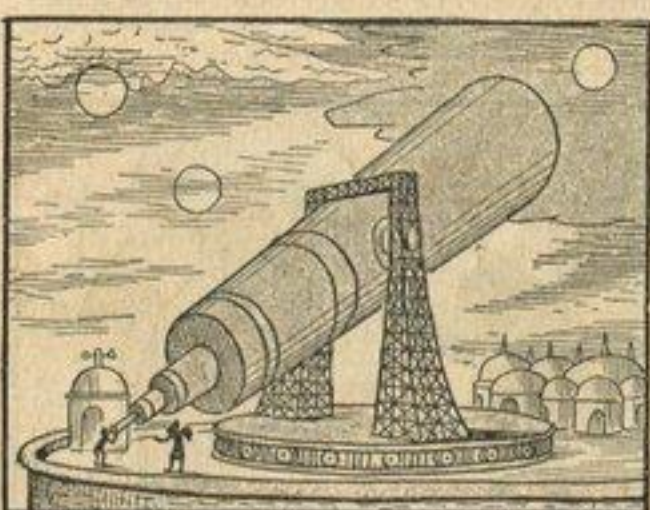
Sous le rapport des sciences, Polycarpe était émerveillé. Ainsi, pour la télégraphie sans fil, au lieu d'une pauvre tour Eiffel de trois cents mètres, on se servait d'une réunion de tours de mille mètres, d'où partaient de nombreuses antennes. Aussi, avec quelques postes de cette puissance, les dépêches pouvaient faire le tour de la planète.



Nos amis visitèrent un ancien fort, dans lequel ils virent des canons formidables, d'une portée de cinquante kilomètres, mais qui depuis plusieurs siècles ne servaient plus et n'étaient conservés que comme curiosité, car, dans cette planète si avancée, la guerre est regardée comme une barbarie, digne seulement des premiers âges d'un peuple.



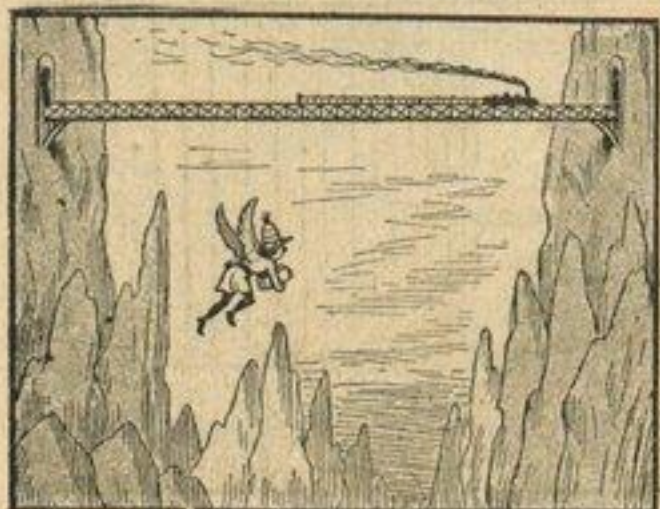
Les Terriens, fort intrigués en voyant au loin une épaisse fumée, apprirent qu'elle sortait d'un puits qui avait été creusé jusqu'au noyau central de leur planète, afin d'en étudier les profondeurs les plus cachées. Les vapeurs qu'ils apercevaient se dégageaient de la partie incandescente de ce noyau.



Quant aux lunettes astronomiques, elles avaient une telle puissance, que celles de notre Observatoire auraient à peine pu passer auprès des Martiens pour des lorgnettes de théâtre. Avec les leurs, non seulement on voyait la Terre, mais Polycarpe put encore découvrir Paris et même, ce qui était encore plus merveilleux, observer sur la place de l'Opéra de nombreux promeneurs.



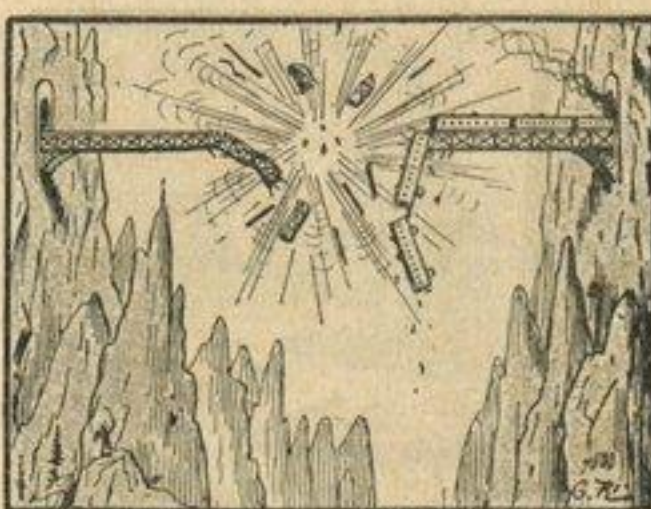
Pour changer un peu de la locomotion aérienne, ils voulurent prendre un chemin de fer. Mais quel chemin de fer! De vrais montagnes russes qui escadalaient les rochers, descendaient dans les précipices, par des ouvrages d'art d'une hardiesse incroyable, tout cela avec des vitesses de plusieurs centaines de kilomètres à l'heure.



Les ponts, jetés tout d'une pièce sur les gouffres les plus immenses, étaient sillonnés presque continuellement par des trains qui se succédaient de minute en minute. Mais quel est donc cet audacieux Martien qui, une boîte métallique sous le bras, vole au milieu de ces pics menaçants...



... s'approche, un instant avant le passage du train de nos amis, et dépose sa boîte avec précaution sous le tablier du pont, comme s'il avait peur qu'elle ne lui éclatât dans les mains, et qui s'enfuit après, tel un malfaiteur?



Hélas, c'était bien un malfaiteur. Et à peine le train de nos amis sortait-il du tunnel, qu'une explosion formidable se produisit, mettant le pont en pièces et précipitant le convoi dans l'abîme!

(A suivre.)

LES BELLES IMAGES

4 Mars 1915

10 CENTIMES

ABONNEMENTS :

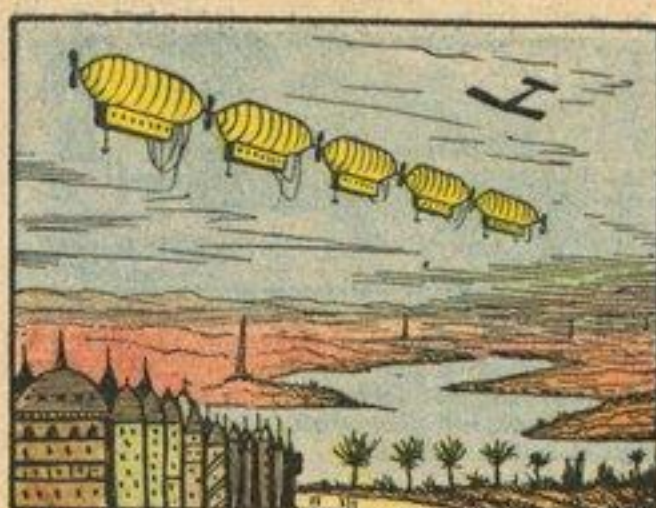
France : Un an... 6 fr.

Six mois 3.50

Étranger : Un an. 8 fr.

DANS LA PLANÈTE MARS (9^e Suite), par G. RI

Fort heureusement, le train était resté suspendu dans le vide. Chaolu et Mahama, grâce à leurs ailes, en étaient sortis indemnes et s'étaient immédiatement portés au secours de nos amis. Brigitte avait sa toilette légèrement défraîchie, son nez endommagé, et Polycarpe avait reçu pas mal de horions, mais enfin, somme toute, il n'y avait pas trop de dégâts.



Aussi le voyage ne fut pas interrompu pour si peu. Seulement le chemin de fer ne leur souriait plus comme moyen de locomotion, ils lui préféraient les trains de dirigeables, qui contenaient tout autant de monde, offraient beaucoup de confort et ne risquaient pas de dérailler.



Nos amis arrivèrent bientôt dans la région antique de la planète. Là ils virent d'énormes monolithes, des tumulus et des espèces de monuments aussi vastes que les pyramides d'Égypte, mais de forme coniques, « remontant, dit Chaolu, à plus de cent mille ans, et dont on n'a jamais pu retrouver la destination. »



Une immense avenue bordée de menhirs, rappelant ceux de Karnac, mais couronnés d'une pierre plate et ayant plus de trois fois les dimensions de ceux d'Égypte, aboutissait à une statue colossale qui, aux époques primitives, avait dû représenter le génie de la planète.



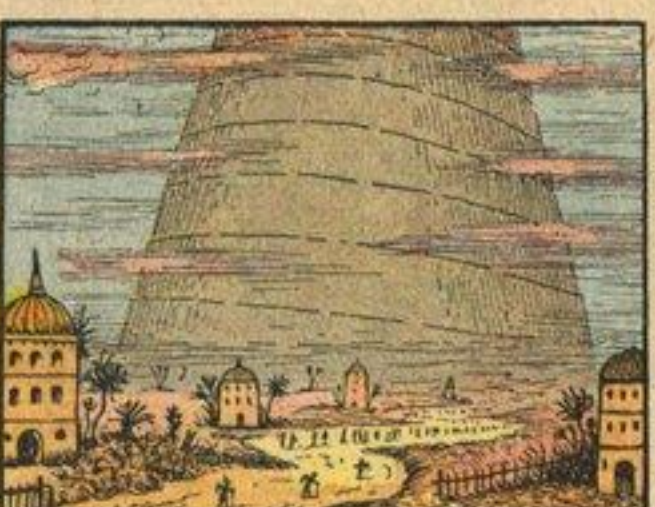
Une autre avenue conduisait au pied d'une montagne dans laquelle était sculpté un sphinx beaucoup plus colossal encore, et qui s'apercevait d'une distance énorme. Le soir, au clair des lunes, il était des plus imposants.



Le culte des morts était très observé chez les Martiens, et nos amis, en visitant le temple souterrain du Passé, virent un nombre incalculable de momies, toutes mieux conservées les unes que les autres. « — Et pourtant quelques-unes, leur dit Chaolu, sont vieilles de huit à dix mille ans. »



Dans ce temple on sonnait autrefois, à chaque entrée, le tocsin avec une cloche si énorme que, depuis qu'elle est hors d'usage, elle sert de refuge à de nombreux voyageurs, car elle peut abriter plusieurs centaines de personnes.



Une sorte de tour de Babel, monument fort ancien, retint la curiosité de nos amis par sa masse imposante et surtout sa hauteur. Une route en spirale la contourna du haut en bas, mais comme il fallait trois jours et trois nuits pour arriver au sommet, ils renoncèrent à en faire l'ascension, quoiqu'il y eût en haut l'observatoire le plus important de la planète.



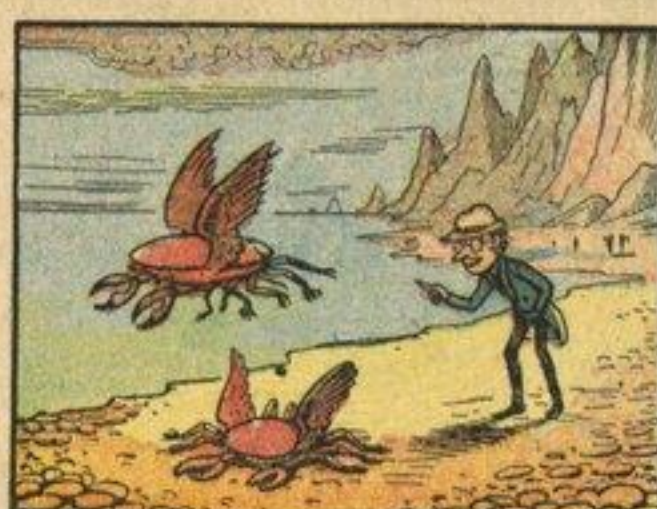
Dans une autre région, leur étonnement fut grand à la vue des arbres gigantesques que contenaient les forêts, prouvant ainsi une origine bien ancienne.



Et les troncs de ces arbres renfermaient une telle quantité de résine qu'il suffisait d'y enfoncer un tuya et de présenter une allumette à l'extrémité pour avoir une belle flamme qui éclairait ainsi les plus sombres forêts.



Au bord de la mer, Mahama fit goûter à Polycarpe des fruits marins qui, à sa grande surprise, étaient très savoureux, quoique, pour son goût, un peu trop salés, ce qui provoqua chez lui une soif insensée toute la journée.



Mais ce qui le surprit et l'amusa beaucoup, ce fut de voir voler de travers de superbes crabes. Cela leur donnait une allure tout à fait originale et drolatique.

(Voir la suite page 2.)

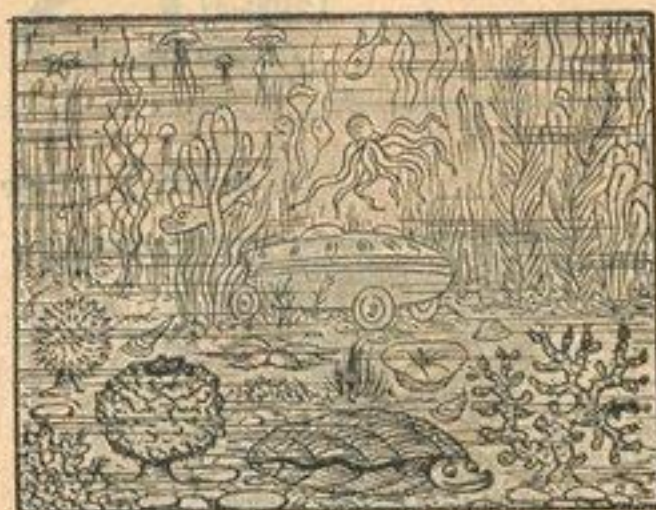
DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



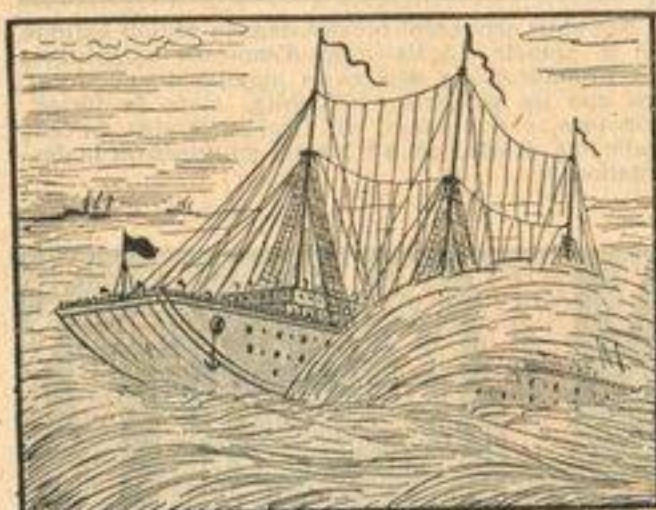
De même pour les poissons, qui tous, plus ou moins volants, prenaient leurs ébats au-dessus de la mer ou y rentraient avec la plus grande facilité. Brigitte n'en pouvait croire ses yeux en voyant toutes ces espèces des plus bizarres et des plus amusantes.



Mais ce fut bien autre chose lorsque Chaou mit à leur disposition un auto sous-marin qui, glissant ou roulant rapidement sous les eaux, en eut bientôt atteint le fond, leur permettant de voir et d'étudier la faune et la flore marines.



Ce fut alors un spectacle féerique que jamais nos amis ne devaient oublier. Une orgie de formes et de couleurs magnifiques que la nature s'était plu à varier à l'infini, mais où le rouge dominait, comme dans toute cette planète si curieuse.



Revenus à la surface, après de longues heures passées au fond de la mer, les Terriens continuèrent leur voyage et s'embarquèrent sur un grand navire glisseur, qui enfonçait d'autant moins dans l'eau que sa vitesse était plus grande. Aussi naviguait-il avec une vitesse vertigineuse. Tout allait bien, le temps était superbe, nos amis étaient heureux et sans crainte...



... car ils pouvaient s'assurer que toutes les précautions étaient prises en cas d'accident. De distance en distance, des bouées-abris sillonnaient les mers. Celles-ci permettaient également aux Martiens, moins fortunés et obligés de voyager par leurs propres moyens, c'est-à-dire en volant, de se reposer de temps en temps.



Chez les Martiens, comme chez nous, la lune provoque les marées. Or, voilà que pendant la navigation de nos amis, les deux lunes de Mars, se trouvant très rapprochées, occasionnèrent une très forte marée, puis une tempête épouvantable, si bien que le navire glisseur fut désemparé et fit naufrage. Aussitôt, tous les Martiens qui étaient à bord prirent leur vol.



Mais il n'en fut pas de même pour Brigitte, qui se cramponna de toutes ses forces à une épave et vogua ainsi longtemps, transie et menacée par une quantité de poissons qui surgissaient devant elle ou voletaient menaçants autour de sa tête.



Tout à coup, quelque chose d'énorme donna un formidable choc à son épave. La pauvre fille lâcha prise, fut roulée dans les flots et se trouva, sans savoir comment, sur le dos d'un monstre invraisemblable, un de ces monstres inconnus sur notre planète et qui, même en Mars, ne doivent sortir des profondeurs de la mer que par les grands cataclysmes.



Un p'ongeon de l'animal permit heureusement à la pauvre Brigitte de se percher sur le haut d'un rocher où elle put faire des signaux de détresse. Chaou les aperçut, se porta à son secours et alla lui chercher une barque.



Quant au malheureux Polycarpe, échoué sur une bouée, dont la tempête avait fracassé l'abri, il demeurait là, transi et mort de faim, se demandant si jamais plus il reverrait, non seulement la terre, mais même le sol martien et ses bons amis...



... lorsqu'un autre monstre, sorti lui aussi des profondeurs sous-marines, se précipita vers lui. La gueule béante, montrant des crocs terribles et une langue acérée comme un dard. Cloué d'horreur, le malheureux restait sur place...



... tandis que l'abominable bête, hurlant et sifflant, s'avancait toujours. Un cri d'angoisse inexprimable fut poussé par le pauvre Polycarpe et, une seconde après, un témoin eût pu voir que, seule, restait sur la bouée, la tête du monstre marin.

(A suivre.)

LES BELLES IMAGES

11 Mars 1915

10 CENTIMES

ABONNEMENTS :

France : Un an... 3 fr.

— Six mois 2.50

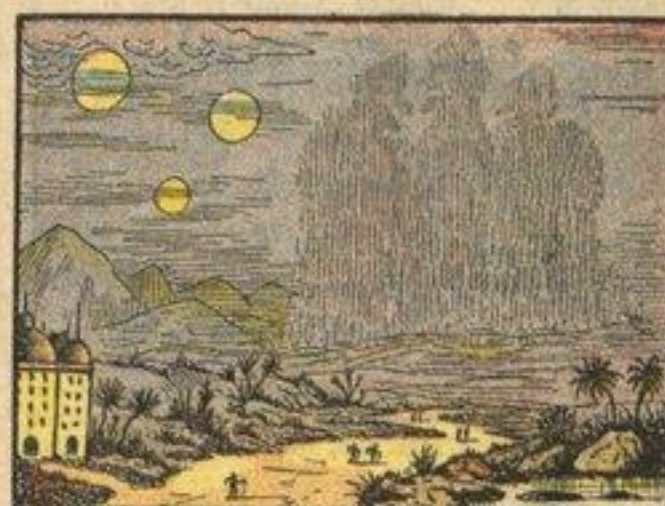
Étranger : Un an... 8 fr.

DANS LA PLANÈTE MARS (10^e Suite), par G. RI

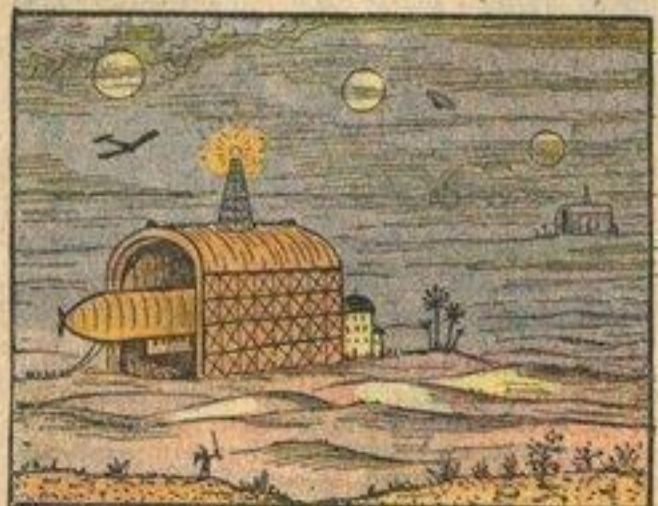
Polycaïpe, préférant périr dans les flots qu'être dévoré par ce monstre horrible, avait piqué une tête dans la mer. Il avait heureusement pu atteindre une pointe de rocher. Là il passa une nuit terrible, risquant sans cesse d'être emporté par une lame. Enfin, au petit jour, Mahama le découvrit et vint le réconforter de ses bonnes paroles...



... en attendant qu'elle pût prévenir un navire passant dans ces parages. S'éloignant à tire-d'aile, elle ne tarda pas à découvrir un glisseur rapide qui, d'après ses indications, vint chercher notre malheureux ami, transi, et qui trouvait qu'il avait étudié les monstres marins de la planète d'un peu trop près.



Quittant la mer pour explorer les montagnes et les déserts, les Terriens parvinrent dans une contrée que la légende de Mars faisait sacrée, car là, trois montagnes gigantesques à formes humaines représentaient, d'après la légende, les trois premiers hommes de Mars, trois géants qui avaient été changés en rochers pour avoir voulu être les seuls maîtres de la planète.



Ensuite, un immense désert s'étendait devant eux, mais un désert sillonné de voyageurs, car dans cette planète où les moyens de locomotion sont si variés et si rapides, on a tôt fait de parcourir un long espace. Aussi, d'immenses abris pour dirigeables et aéroplanes étaient-ils construits de distance en distance pour faciliter les réparations en cas de besoin.



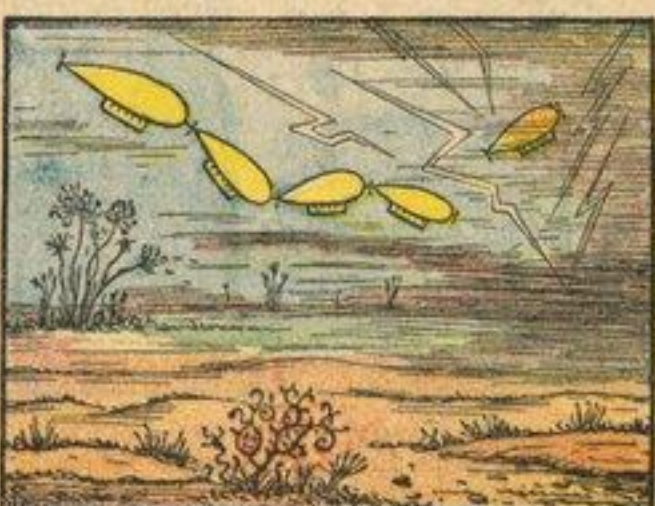
Dans tous leurs arrêts, Brigitte qui, de plus en plus, prenait goût à la planète, s'amusait de tout ce qu'elle voyait. Un jour, c'étaient, dans une oasis, des grenouilles gigantesques qui, avec leurs ailes et leurs attitudes drôlatiques, faisaient l'effet le plus comique.



Une autre fois, c'était une réunion de singes dix fois plus agiles que les nôtres, toujours grâce à leurs ailes, et qui prenaient leurs ébats, le sourire aux lèvres, avec des gestes d'une cocasserie défiant nos clowns les plus grotesques.



Par exemple, le jour où Brigitte vit pour la première fois des serpents ailés, qui pouvaient rompre ou voler suivant les circonstances, et de la bouche baveuse desquels sortait un dard venimeux, elle eut une frousse épouvantable, et s'enfuit à toutes jambes, regrettant de n'avoir pas d'ailes pour pouvoir fuir encore plus vite.



Parcourant leur route dans cet immense désert, plus grand que le Sahara, nos voyageurs s'étaient joints à un train de dirigeables, quand un orage épouvantable éclata, suivi d'une espèce de simoun. Et, après pas mal de tangage et de roulis, leur ballon fut séparé du reste du convoi.



Ils furent emportés par la violente rafale jusque dans les parages glaciaires de la planète. Leur dirigeable était tellement perfectionné qu'ils ne coururent aucun danger. D'ailleurs, ainsi que le désert, ces contrées étaient fréquentées par des voyageurs assez nombreux et les moyens de locomotion étaient faciles à trouver. Pour varier les plaisirs, ils prirent un traîneau automobile.



Ce traîneau pouvait atteindre une grande vitesse, affronter les neiges et gravir les glaciers. Ils arrivèrent dans la partie la plus intéressante de la région, grâce à la forme extraordinaire et fantastique des icebergs qu'un soleil couchant, comme ils n'en avaient jamais vu, colorait de mille teintes de pierres précieuses, variant de l'opale au rubis au saphir.



Une aurore boréale splendide, d'un coloris tout particulier, acheva de faire de cette contrée, à leurs yeux émerveillés, un paysage de rêve qui devait rester gravé dans leur imagination, comme la plus superbe vision de la nature qu'il soit possible de contempler.



Dans un autre genre, une immense grotte de glace, ayant plusieurs kilomètres de profondeur, retint longtemps leur admiration. Les glaçons, en forme de stalactites et de stalagmites, prenaient une ravissante et douce teinte bien irisée, et par leur hauteur les murs de cette grotte rivalisaient avec ceux d'un palais.
(Voir la suite page 2.)

DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



Les sports d'hiver semblaient jouir dans Mars de la même faveur que chez nous. Un combat de boules de neige eut lieu devant Brigitte et Polycarpe qui s'en amusèrent beaucoup, mais ne purent s'y livrer avec l'agilité des Martiens, qui se montraient fort adroits.



Ils résolurent de se rabattre sur le ski. Malheureusement ils se laissèrent entraîner par une pente trop rapide pour des novices. Bientôt ils atteignirent une vitesse vertigineuse. Ne pouvant s'arrêter, ils arrivèrent jusqu'au bord d'une excavation assez profonde...



...dans laquelle ils tombèrent, entraînant avec eux tout un éboulis de glace et de neige. De Brigitte on ne voyait plus que deux jambes et deux bras qui gîgotaient éperdument, tandis que Polycarpe, dont la tête était heureusement restée à l'air libre, put appeler au secours.



Retirés soins et saufs de ce mauvais pas, ils continuèrent leurs divertissements sur cette neige splendide. Seul, Chaolu, pour qui ce n'était pas nouveau, se tenait souvent à l'écart, pour réfléchir à son invention, sa chère machine dont on lui avait dérobé les plans et les pièces principales et sur laquelle il avait fondé tant d'espérances.



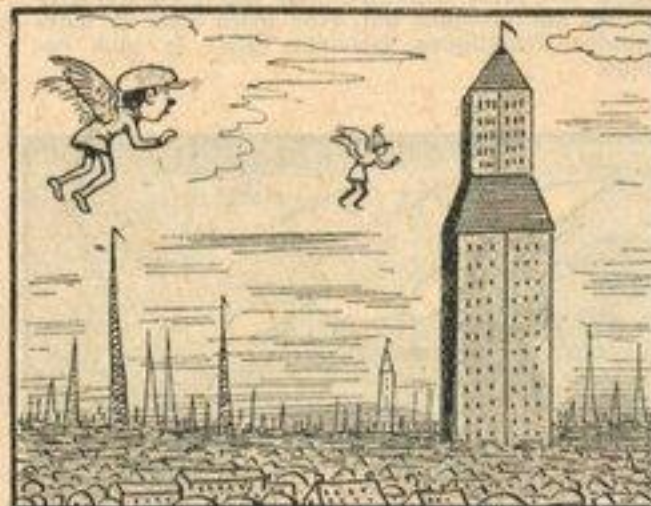
Malgré tout le plaisir qu'éprouvaient Brigitte et Polycarpe, il fallait songer au retour. Malheureusement ils s'étaient un peu attardés et la saison était déjà avancée pour voyager dans ces parages. Ils furent pris dans une tourmente de neige, le ballon en fut tellement surchargé qu'il ne pouvait plus avancer et tombait de plus en plus.



Heureusement, un iceberg se présenta à leur vue, où ils purent se poser, attendant tranquillement la fin de la tourmente de neige dans leur dirigeable aménagé avec un confort dont nos faibles moyens ne peuvent donner une idée. Les Terriens apprirent le bridge aux Martiens et le temps passa rapidement.



Avec le beau temps, ils reprirent la route du retour, passèrent dans des contrées plus tempérées, où ils furent heureux de retrouver le printemps, que Polycarpe prétendait avoir toujours dans son cœur, ainsi qu'il tâchait de le faire comprendre à Mahama chaque fois qu'ils se trouvaient en tête à tête.



Pendant tout ce voyage, le fidèle Nigaudot n'avait pas perdu son temps. Resté pour surveiller Tanfouchi sur qui, malgré tout, planait ses soupçons, il ne le quittait guère. Un soir, il le vit se diriger sur la tour où déjà l'homme masqué était entré une fois devant ses yeux.



Il le suivit et se cacha prudemment derrière le toit, fixant toutes les ouvertures d'un œil avide. Le fidèle garçon attendit longtemps, mais il finit, la nuit étant presque terminée, par apercevoir celui qu'il surveillait, s'en allant par une des fenêtres.



Aussitôt Nigaudot pénétra dans la tour. Mais allez donc vous orienter dans une aussi immense bâtisse! Il avait déjà monté bien des étages, parcouru de nombreuses salles, et allait s'en aller sans avoir rien vu de suspect...



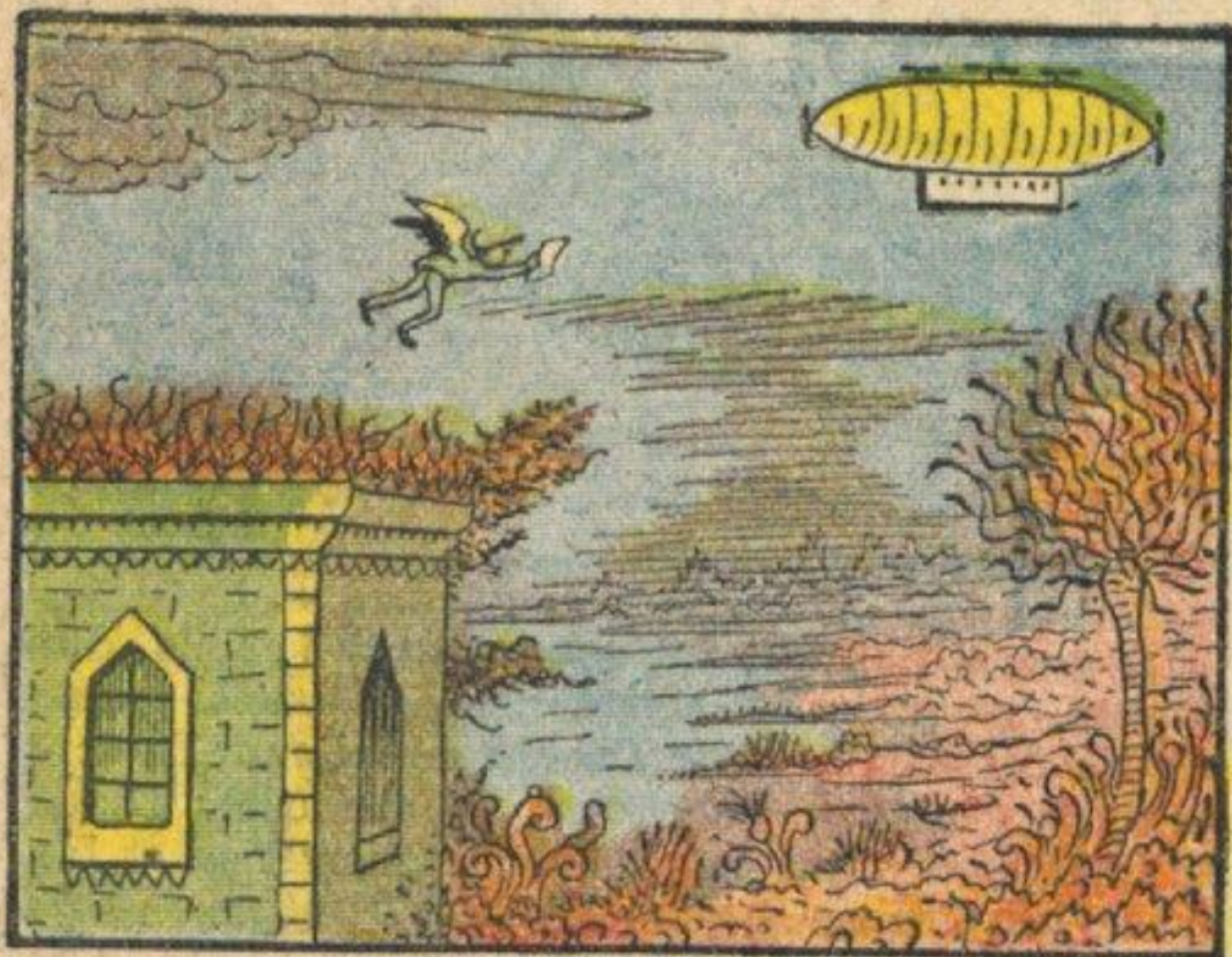
... quand tout à coup il découvrit, dans un coin, les fameuses pièces de la machine qui avaient été dérobées à Chaolu, et les précieux documents renfermant tous les calculs, toutes les indications et plans nécessaires à la construire.



De plus, Nigaudot trouva une lettre de Tanfouchi adressée à l'homme masqué, où il lui disait : « J'ai échoué dans ma tentative du train. Le pont a bien sauté, mais les voyageurs sont restés suspendus sans que personne ait eu aucun mal. Il va me falloir recommencer. Signé : Tanfouchi ». A peine Nigaudot avait-il fini de lire cette lettre qu'il entendit un léger bruit. Il se pencha et aperçut l'homme masqué.

(La fin au prochain numéro.)

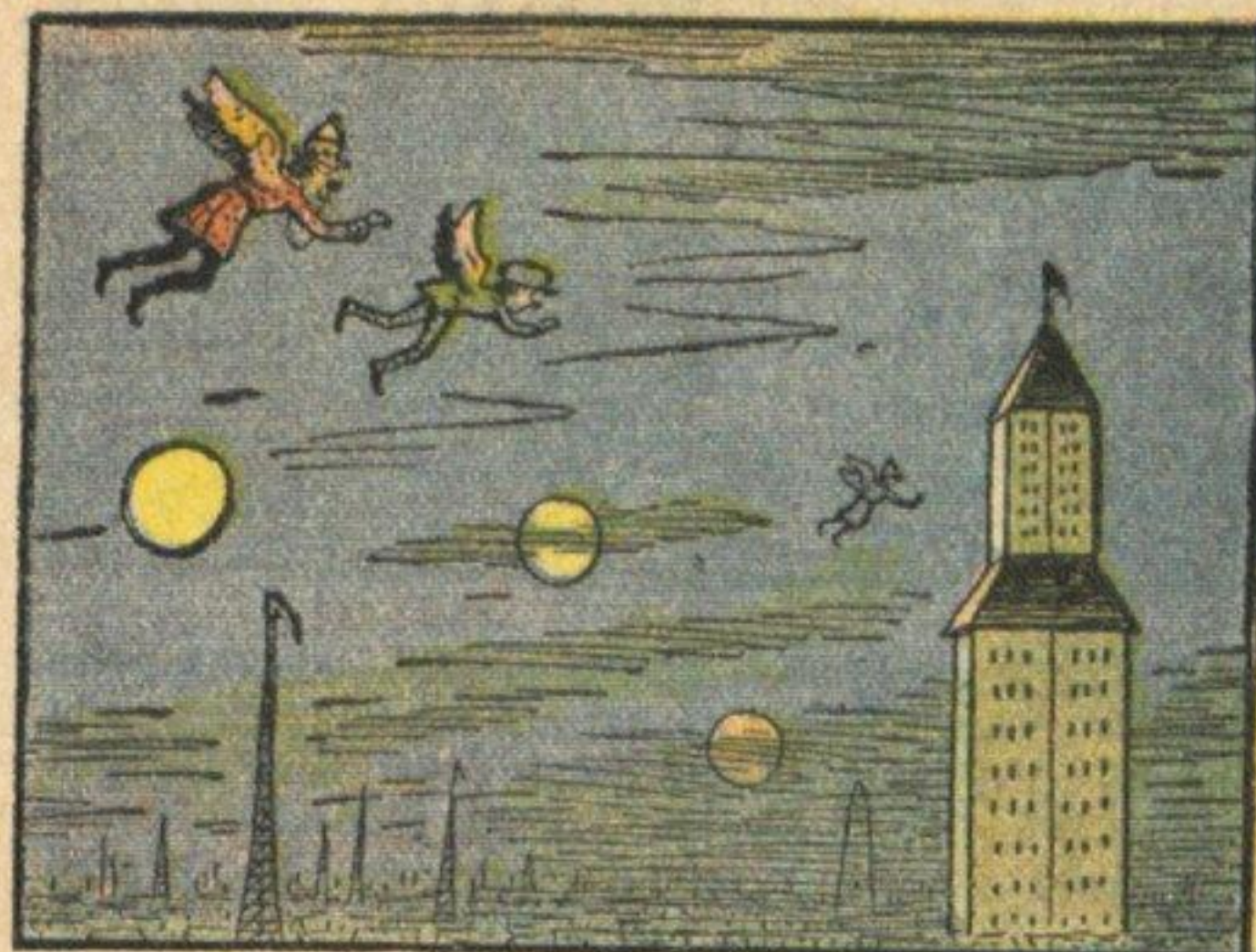
DANS LA PLANÈTE MARS (11^e Suite et Fin), par G. RI



En apercevant l'homme masqué, Nigaudot s'empressa de détalier au plus vite avec la fameuse lettre, si compromettante pour Tanfouchi. Justement, en rentrant, il apprit que le dirigeable qui ramenait tout le monde, était en vue. Ne tenant plus en place, il s'élança à la rencontre de ses amis.



En lisant la lettre où Tanfouchi faisait l'aveu de son crime, Chaolu fut saisi de surprise et de colère. Jamais il ne se serait douté que son élève pût avoir une âme aussi vile, et qu'il avait placé sa confiance dans un homme capable de tout, jusqu'au crime.



Le soir même, Chaolu et Nigaudot suivaient le traître dans la tour, pour le prendre au piège. Celui-ci, qui ne se doutait de rien, n'eut même pas l'idée de se retourner pour voir s'il était observé. Il n'avait pourtant pas la conscience tranquille!



A peine entré, Chaolu, voyant un homme masqué, se précipita vers lui, un revolver au poing, pensant que c'était Tanfouchi : « — Te voilà donc, misérable, infâme criminel qui m'as dérobé les pièces et les documents de ma machine.



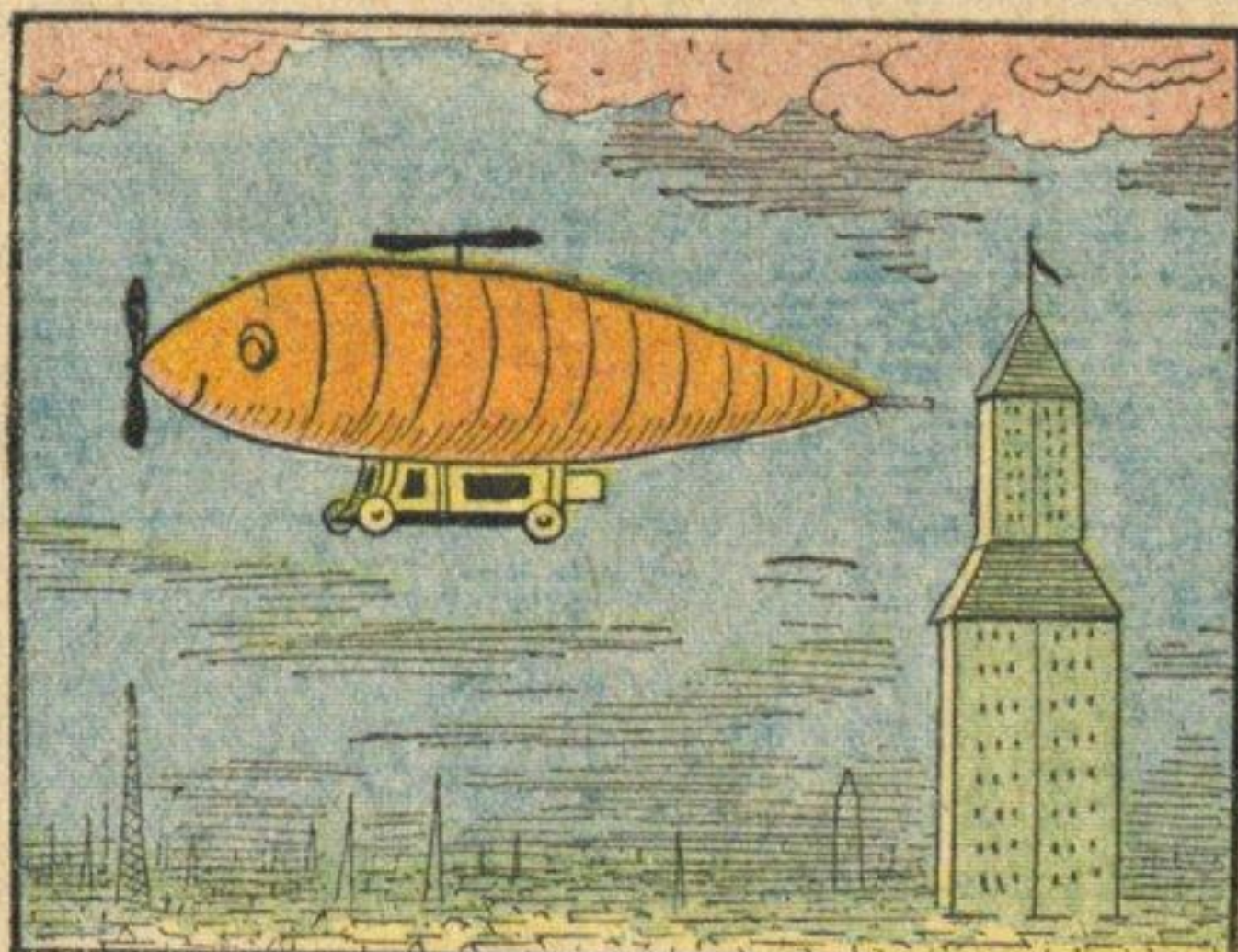
« C'est toi, lâche, qui as voulu attenter à mes jours, en souvenir sans doute de toutes les bontés que j'ai eues pour toi. Tu vas mourir! — Arrêtez! Arrêtez! s'écria l'homme masqué, je ne suis pas celui que vous cherchez, et si, à l'instigation de Tanfouchi, j'ai aidé à voler les pièces de votre machine, je n'ai jamais attenté à vos jours.



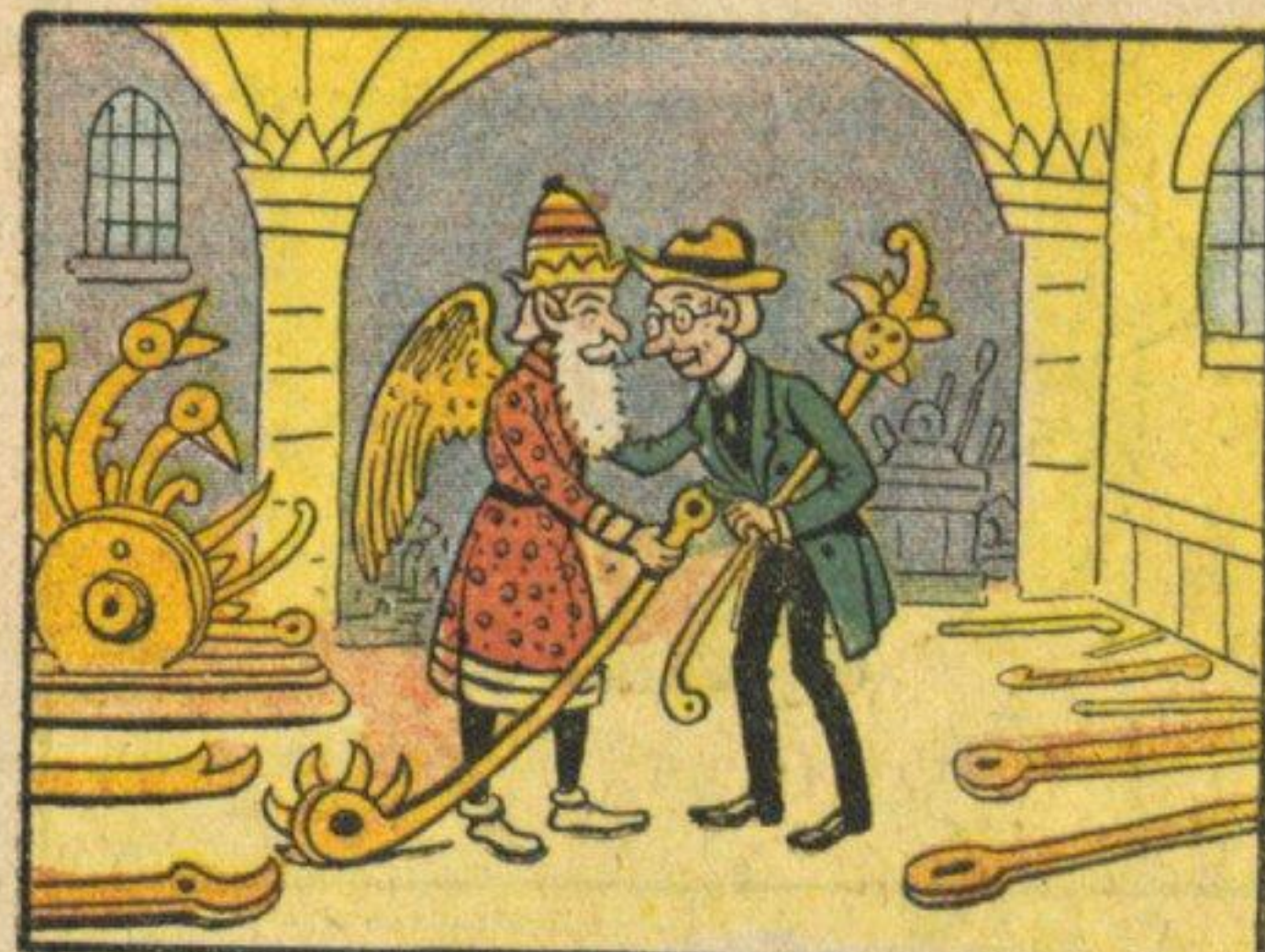
— Eh bien! si tu tiens à la vie, conduis-moi de suite à l'endroit où se cache le misérable Tanfouchi. » Ainsi acculé, l'homme masqué conduisit Chaolu et Nigaudot dans un coin retiré de la tour et, leur montrant une grande caisse, leur fit signe que c'était là que se cachait celui qu'ils cherchaient.



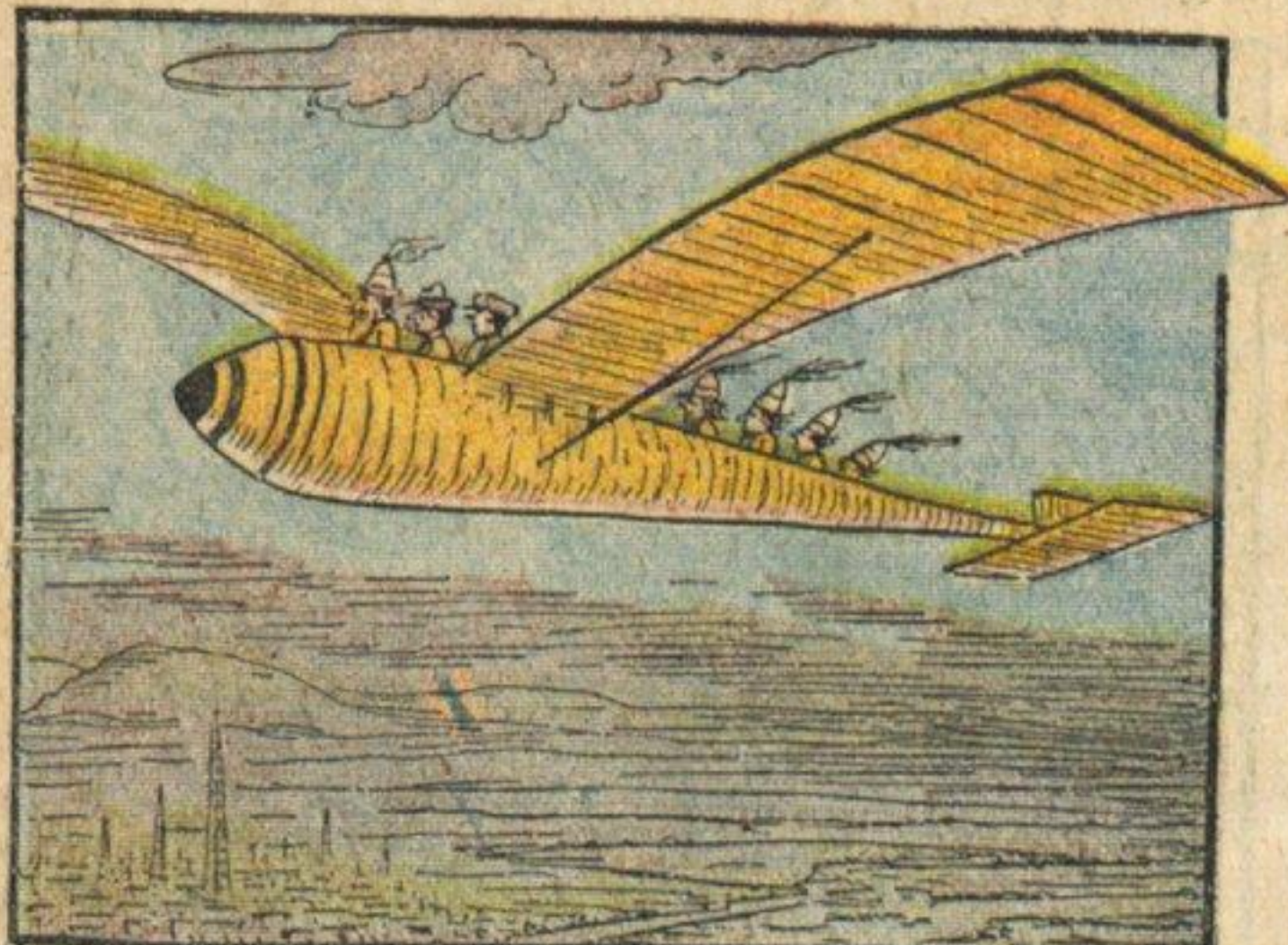
La caisse ouverte, le traître leur apparut, blême et tout tremblant. Il essaya bien de nier son intention de meurtre, mais devant l'évidence des preuves il fallut avouer. — « Misérable assassin, lui dit Chaolu, j'aurais le droit de te tuer, mais je ne veux pas pour toi charger ma conscience. Rends-moi tout ce que tu m'as volé et que jamais je n'entende plus parler de toi! »



Tanfouchi sortit tout penaud de sa cachette et, le revolver de Chaolu toujours braqué sur lui, il remit tout ce qu'il avait volé. Nigaudot héla un taxi-dirigeable et ils emportèrent le tout. Heureusement aucune des pièces n'était détériorée.



Quelle joie pour Chaolu et Polycarpe de pouvoir remonter et achever cette machine sur laquelle tant d'espérances avaient été fondées et qu'ils avaient cru à jamais perdue. C'était avec amour que son inventeur en touchait chaque pièce.



Quelques jours après, Chaolu put enfin expérimenter cette fameuse machine. C'était un moteur des plus perfectionnés qui soutirait lui-même l'électricité de l'air pour mettre en mouvement les ailes battantes d'un aéro. Il n'y avait donc plus besoin d'essence, c'était merveilleux!



Le résultat dépassa tout ce qu'on pouvait attendre, aussi l'enthousiasme était à son comble, la foule poussait des cris d'admiration; les bouquets, les couronnes attendaient Chaolu qui, à la descente, fut porté en triomphe. C'était pour lui : gloire, fortune, honneurs!



Le soir de ce même jour, une ombre cependant voila la joie de l'inventeur. Polycarpe lui déclara qu'il lui faudrait bientôt penser à retourner sur terre, malgré tout le bonheur qu'il éprouvait dans Mars, peut-être même à cause de ce bonheur.

(Voir la suite page 2.)

DANS LA PLANÈTE MARS (Suite)



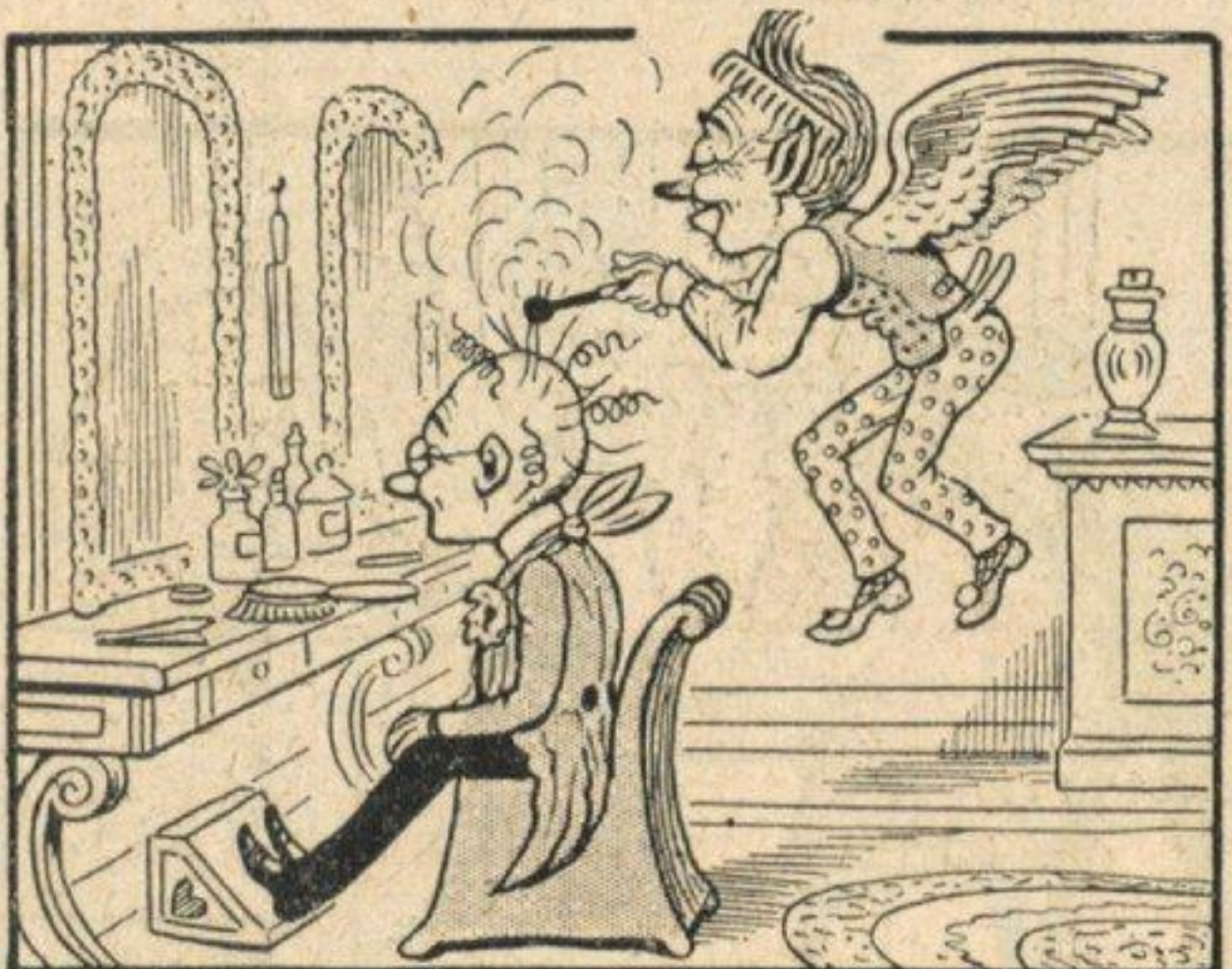
En apprenant cette nouvelle, Mahama fut prise d'une sombre tristesse et, sortant sur sa terrasse, elle considéra d'un œil navré cette Terre pour laquelle Polycarpe allait la délaisser. Il n'en fallait pas davantage pour son père, qui l'observait de loin : il était fixé.



Et, le lendemain, ayant rassemblé les deux Terriens, il leur dit : « — Pourquoi nous séparer, mes bons amis, puisque vous êtes heureux ici et que nous ne saurions plus l'être sans vous ? J'ai remarqué, mon cher Polycarpe, que Mahama vous plaisait, et que vous êtes loin de lui être indifférent. De mon côté, Mlle Brigitte me rendrait le plus heureux des hommes si elle consentait à m'épouser. » L'accord fut rapidement conclu entre les deux couples.



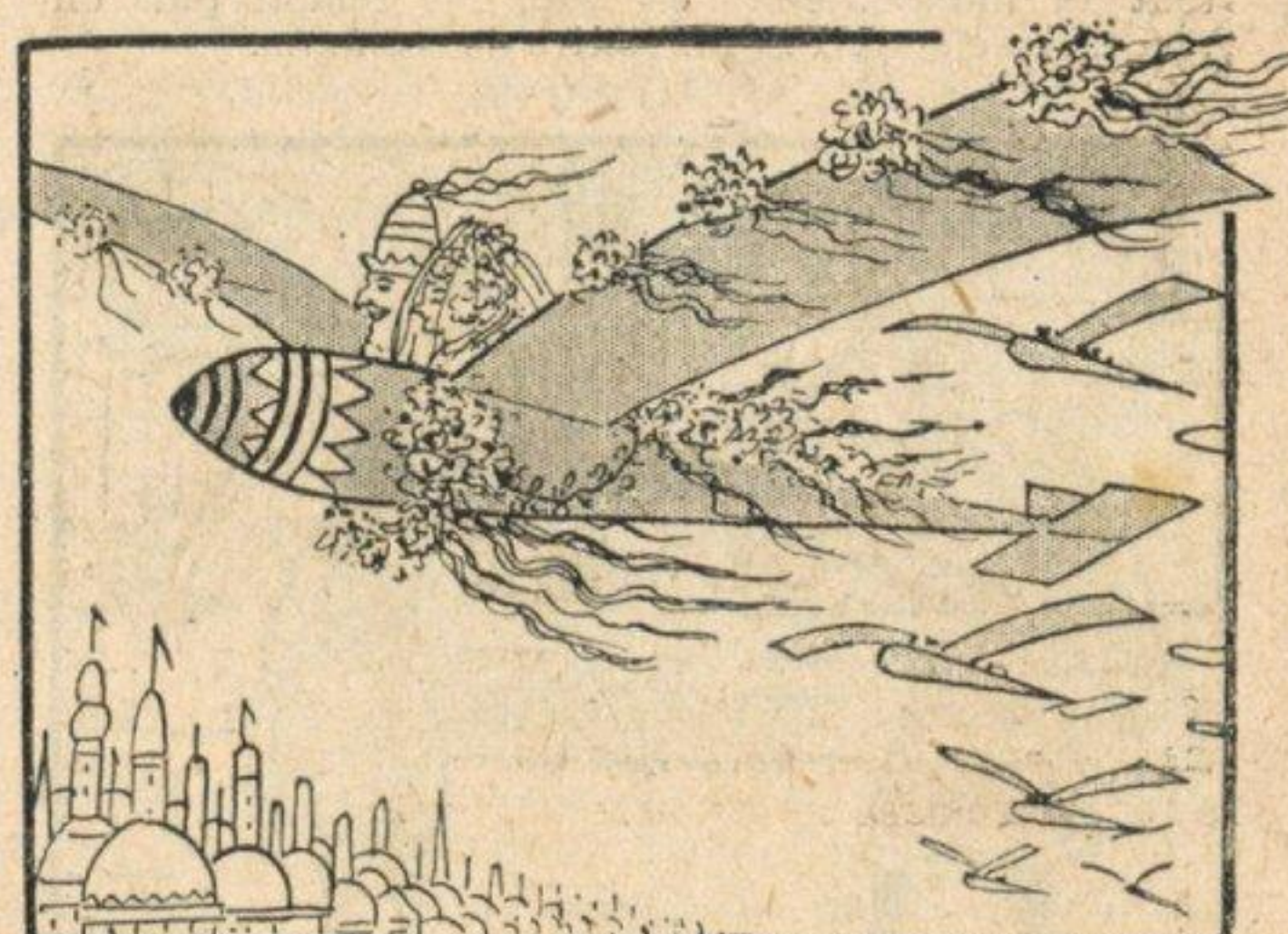
Dès que la nouvelle fut connue dans la ville, des cadeaux magnifiques arrivèrent de toutes parts. Brigitte fut comblée par Chaolu de bijoux, de toilettes, de dentelles. Polycarpe, de son côté, fit rechercher dans toute la planète les pierres et les bijoux les plus rares, pour Mahama.



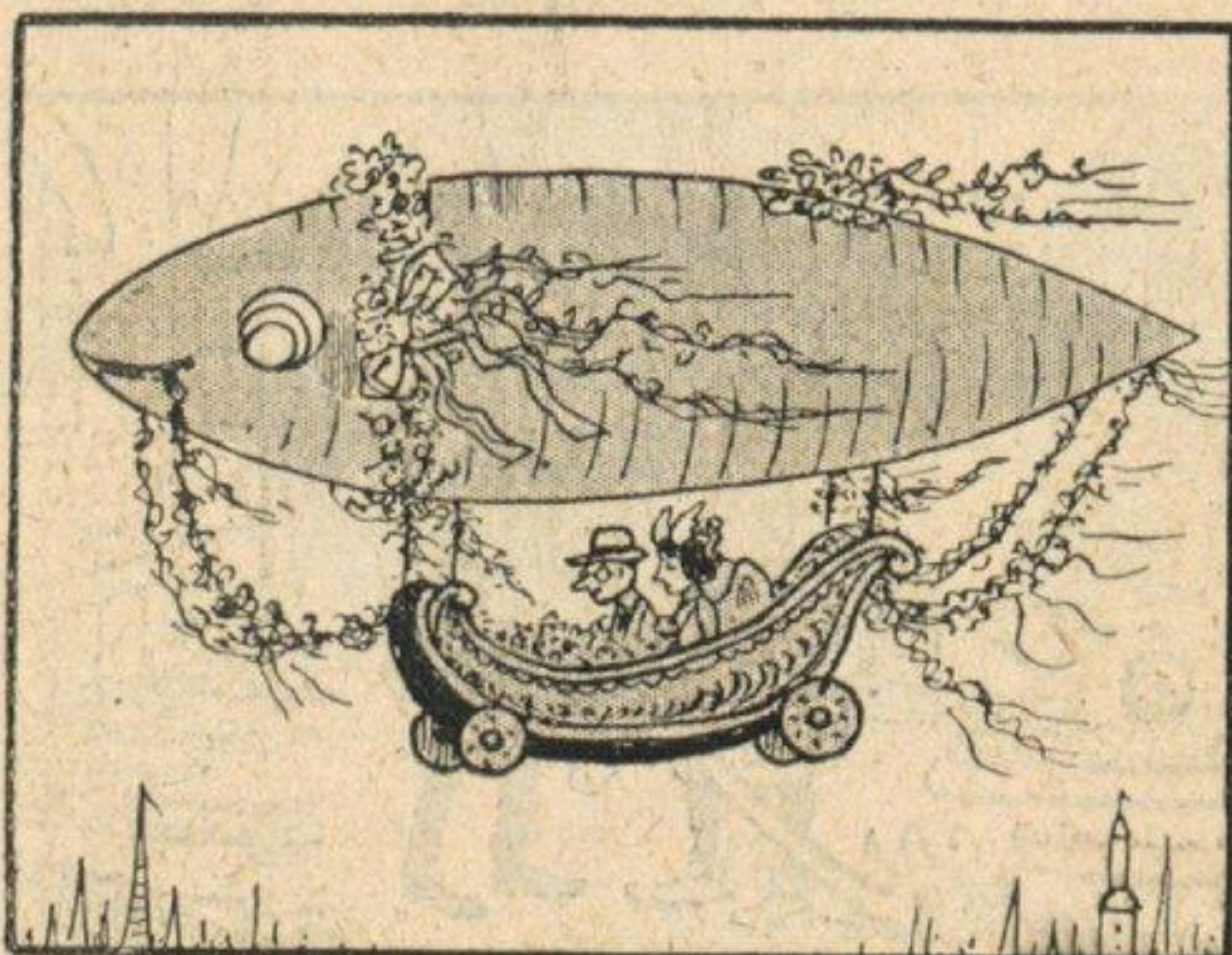
Pris d'un accès de coquetterie bien compréhensible, à la veille de devenir l'époux d'une aussi charmante Martienne, Polycarpe eut recours à tous les artifices de la toilette pour se rajeunir, se faisant même friser au petit fer.



Quant à Brigitte, qui avait depuis longtemps perdu l'espoir de revêtir jamais la robe des épousées, elle se laissa parer avec une joie sans mélange, et ne se reconnaissait plus dans cette ravissante toilette faite avec les étoffes les plus précieuses de la planète.



Naturellement, Chaolu voulut se rendre au temple dans l'aéro qu'il avait inventé et qui, pour la circonstance, avait été merveilleusement décoré, par tous ses amis, des fleurs les plus belles et les plus rares, retenues par des rubans d'or et d'argent.



Polycarpe et Mahama suivaient dans un coquet petit ohar aérien, tout enguirlandé lui aussi des plus jolies fleurs. Et notre ami se demandait s'il ne rêvait pas ; il se pinça plusieurs fois pour être certain que c'était bien lui, Polycarpe, qui se mariait, sur la planète Mars.



Ce fut une superbe solennité que ce double mariage de personnalités aussi éminentes que l'étaient Chaolu et sa fille. Les Terriens, objets d'une grande curiosité, avaient attiré une foule énorme et l'immense temple ne put contenir tous les invités.



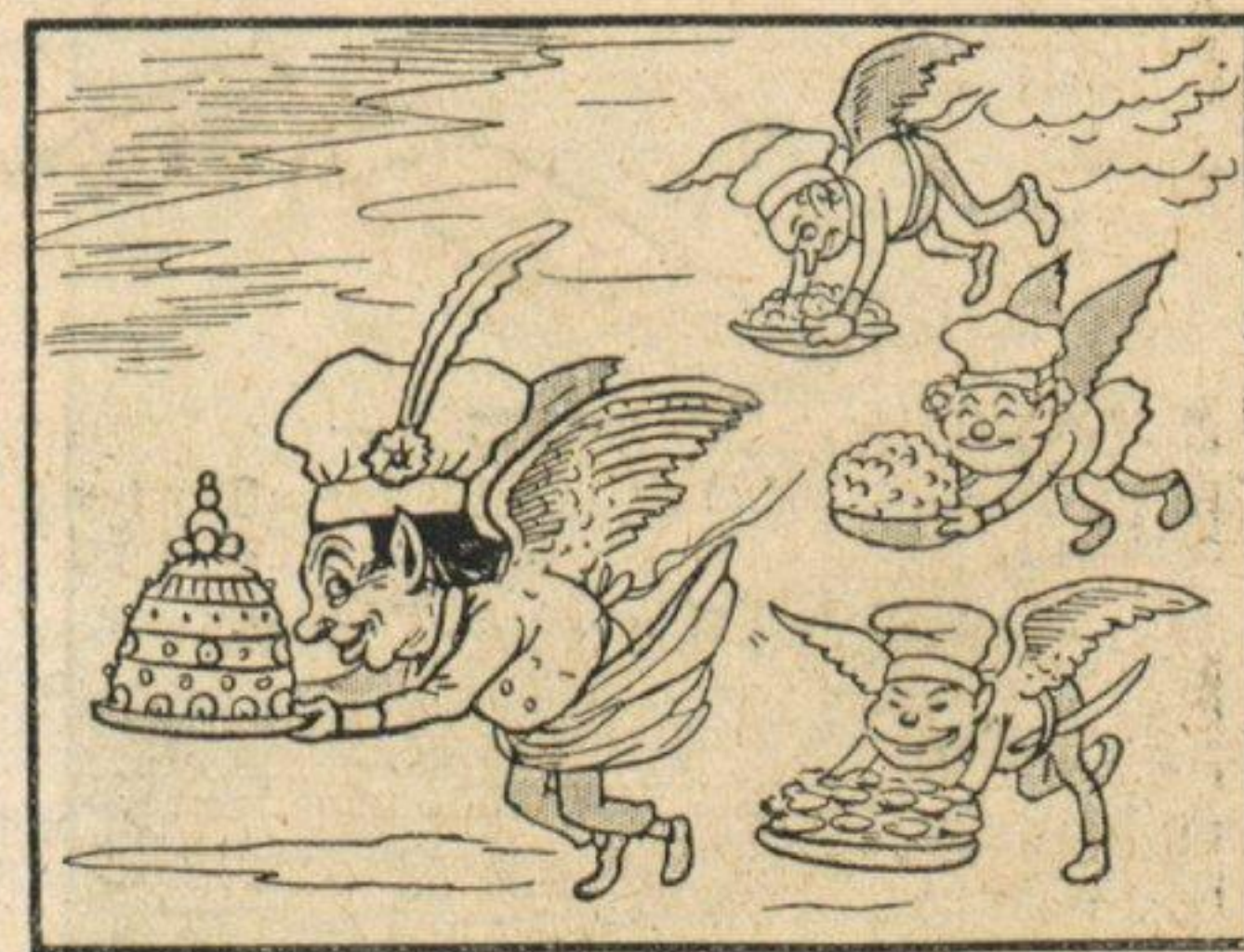
Suivant la coutume de Mars, des fleurs étaient jetées à profusion sur le passage des mariés. Tous les fleuristes de la ville avaient été réquisitionnés pour la circonstance. Brigitte et Polycarpe étaient, par moments, enfouis sous les fleurs.



Après la cérémonie, une foule compacte se pressa au lunch, d'autant plus qu'il était servi à la mode terrienne, car les Martiens, comme nous l'avons déjà dit, mangent en général fort peu.



Mais, cette fois, pour faire honneur à sa femme et à son gendre, Chaolu avait voulu que tout se passât comme sur terre. Le ban et l'arrière-ban des maîtres-queux de la planète avaient été convoqués, et les petits plats mis dans les grands.



Aussi, de mémoire d'homme, les Martiens ne se rappelaient pas avoir jamais vu une telle affluence de marmitons apportant : crèmes suaves, pâtisseries fines, glaces surfinées et bonbons et gâteaux extra-superfins, de toutes sortes et à profusion.

DANS LA PLANÈTE MARS (Fin)



Le soir, au bal, Polycarpe se sentait presque des ailes en valsant avec Mahama, si légère, si agile. Et Chaolu, sorti de son centre de gravité, y mettait tant d'entrain qu'il enlevait littéralement Brigitte, qui s'en trouvait toute bête.



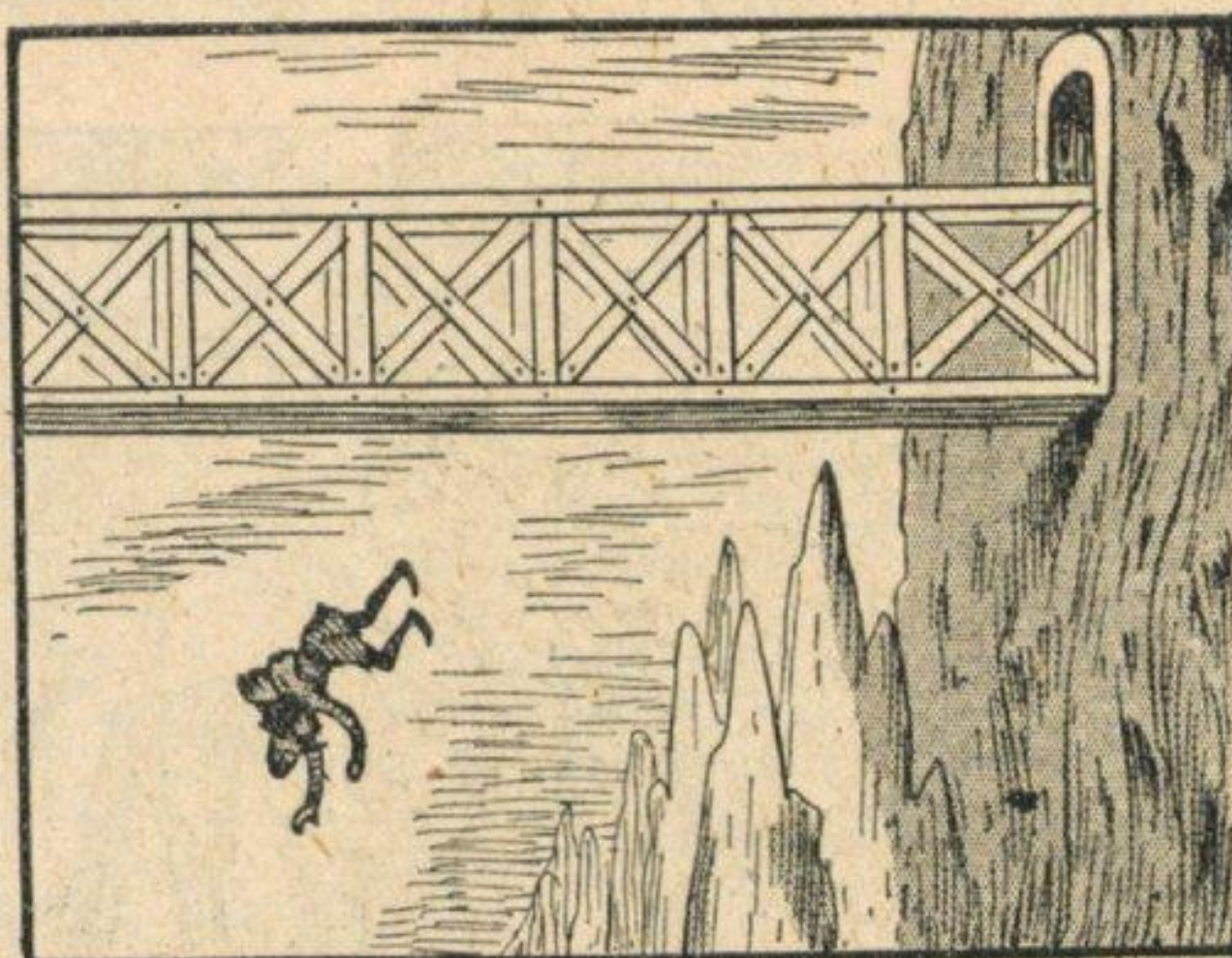
Comme l'heureux époux n'était pas un ingrat, il n'avait pas oublié que c'était à Nigaudot qu'il devait d'avoir retrouvé sa chère machine et démasqué le traître. Aussi, le lendemain du mariage, il lui fit présent d'un sac contenant des pierres précieuses, de quoi réaliser une fortune.



C'est d'ailleurs ce que fit Nigaudot, ce qui lui permit, un peu plus tard, d'épouser la sœur de lait de Mahama, très gentille soubrette qu'il avait remarquée et qu'il lorgnait depuis longtemps.

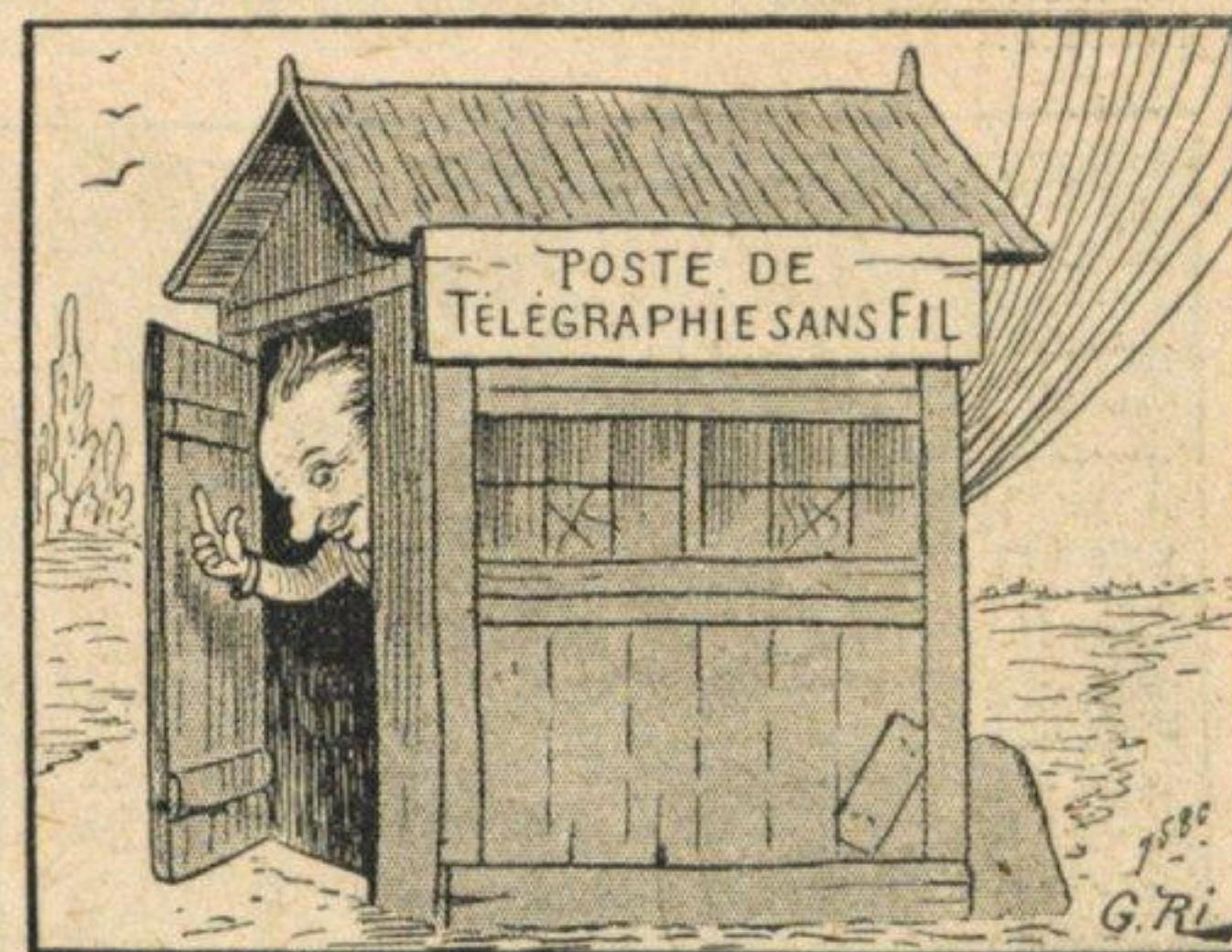


Quant à Tanfouchi, le remords de ses mauvaises actions, la rage de savoir tout le monde heureux, malgré ses agissements, égarèrent sa raison. Il erra à l'aventure dans les contrées sauvages.



Et, un soir qu'il était plus sombre encore que de coutume, après s'être coupé les ailes, il se précipita dans le vide, du haut du pont qu'il avait fait sauter pour anéantir nos amis.

Maintenant, vous vous demandez peut-être, chers lecteurs, comment nous avons su toute cette histoire...



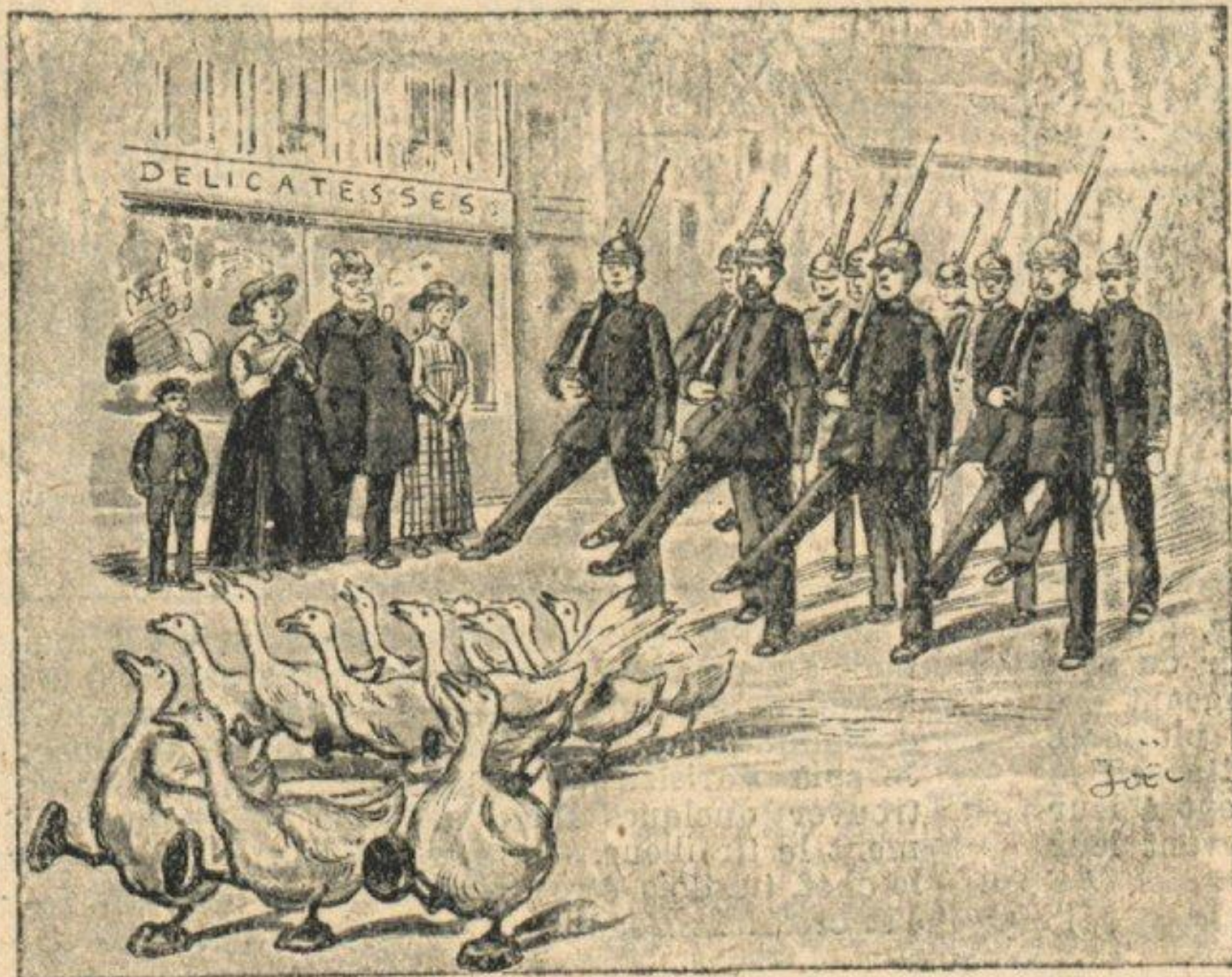
... puisque les héros sont restés dans Mars? Tout simplement par un radiogramme qui nous a été envoyé directement par Polycarpe lui-même, avec prière d'en faire profiter les lecteurs des Belles Images.

FIN

FAITS DE GUERRE

Les origines du pas de parade allemand.

Chaque année, aux approches de la Noël, on dirigeait de Poméranie sur Berlin d'immenses troupes d'oies destinées aux réjouissances du Réveillon. Comme le mode de transport le plus économique était « à patte », c'est ce moyen qui était généralement employé.



Mais comme les oies étaient incapables de supporter de pareilles marches, il fallut les aguerrir, aussi imagina-t-on de les pourvoir de chaussures spéciales. On trempa leurs pattes dans de la glu, puis dans un gravier fin. Après avoir renouvelé cette opération une dizaine de fois, elles se trouvaient munies d'une sorte de pied artificiel, que son volume les obligeait à lever haut à chaque pas qu'elles faisaient pour avancer.

Or un jour, le Kaiser, pendant une de ses randonnées de chasse, vint à croiser un de ces troupes singulièrement chaussés.

Il fut charmé du coup d'œil que présentait la tribu à plume en marche.

Dès lors le pas de l'oie était né... Après les volatiles, les soldats allemands eurent à souffrir. C'est ainsi que le pas de parade fut inventé, et les oies, qui ont jadis sauvé le Capitole, ont appris à marcher aux soldats du Kaiser!

Le Tsar et la sentinelle.

En Russie, une sentinelle ne peut être relevée de sa garde que par l'officier sous les ordres duquel elle est immédiatement placée et elle doit rester à son poste quoi qu'il advienne.



Dernièrement, en Pologne, aux avant-postes, une sentinelle allait être relevée, lorsque l'officier fut tué sous les yeux de celle-ci avant d'avoir pu lui donner ses ordres.

Fidèle à la consigne, le soldat demeura stoïquement à son poste. Des heures s'écoulèrent et celui-ci était à demi mort de froid lorsque, suivi de deux officiers, le tsar vint à passer.

Surpris de voir cette sentinelle

montant la garde auprès d'un cadavre, il l'interrogea et, ému par un héroïsme si fier et si simple, il releva lui-même ce brave de sa faction.

Ecoliers d'Alsace.

Dans les provinces d'Alsace que nos armées occupent, nous avons rétabli les services administratifs français qui depuis 1870 y avaient disparu.

Même, afin de bien montrer que notre occupation n'est pas simplement temporaire, des instituteurs français, recrutés parmi nos vaillants soldats, enseignent aux enfants la langue parlée autrefois par leurs parents.

Ces jours-ci, le général X... visitait une



école à Thann. Il interrogea les enfants et fut agréablement surpris des progrès rapides qu'ils font dans l'application de notre langue.

A l'un d'eux il demanda :

— Dis-moi, qu'est-ce que je suis?...

Et l'enfant n'ayant remarqué aucun signe distinctif sur l'uniforme du général, qui portait seulement trois étoiles à la manche de sa capote, répondit simplement :

— Vous êtes, monsieur, un soldat français.

Le général sourit. Le petit Alsacien ne s'était pas trompé. C'était bien à un grand soldat français qu'il venait de répondre, sans s'en douter.